

IAN FLEMING

CASINO ROYAL



**JAMES
BOND
007**

PLON

IAN FLEMING

CASINO ROYAL

James Bond **007**
1



PLON

Traduit de l'anglais par André Gilliard
© Glidrose Productions LTD, 1953
© Éditions Robert Laffond 1986, pour la traduction française

CHAPITRE PREMIER

L'agent secret

L'odeur d'un casino, mélange de fumée et de sueur, devient nauséabonde à trois heures du matin. L'usure nerveuse causée par le jeu – complexe de rapacité, de peur et de tension – devient insupportable ; les sens se réveillent et se révoltent.

James Bond s'aperçut soudain qu'il était fatigué. Il savait toujours quand son corps ou son esprit en avait assez et il agissait en conséquence. Cet instinct l'aidait à éviter l'écœurement, l'avertissait du moment où ses sens s'émoussaient et où il risquait de commettre des fautes.

Il s'écarta discrètement de la roulette et vint s'appuyer un moment à la barre de cuivre qui entourait, à la hauteur de poitrine, la grande table du privé.

Le Chiffre continuait à jouer et, apparemment, à gagner. Il y avait devant lui, en désordre, un tas de plaques de cent mille. À l'ombre de son bras gauche puissant s'abritait discrètement une pile de grandes plaques jaunes, valant chacune un demi-million de francs.

Bond examina un instant le profil curieux et impressionnant, puis haussa les épaules pour se débarrasser de ses préoccupations et s'éloigna.

La barrière entourant la caisse vous vient à la hauteur du menton, et le caissier, qui n'est généralement rien de plus qu'un petit employé de banque, juché sur un tabouret, manipule billets et jetons, les range sur des étagères. Ils sont là, protégés par leur barrière, au niveau de votre taille. Le caissier a une matraque et un revolver pour se défendre. Se hisser par-dessus la barrière, dérober quelques billets, sauter à nouveau et sortir du casino en suivant les couloirs et en franchissant les portes, ce serait impossible. Et les caissiers travaillent généralement par équipes de deux.

Bond réfléchissait au problème, tandis qu'il rassemblait sa pile de plaques de cent mille, puis les liasses de billets de dix mille francs. Dans un

autre coin de sa tête, il imaginait ce que serait le lendemain, au casino, la réunion quotidienne du comité :

« M. Le Chiffre a fait deux millions. Il a joué comme d'habitude. Miss Fairchild a fait un million en une heure, puis a abandonné. Elle a tenu trois bancos de M. Le Chiffre dans l'espace d'une heure et n'a pas suivi.

Elle joue avec calme. M. le vicomte de Villorin a fait douze cent mille francs à la roulette. Il jouait le maximum sur la première et la dernière douzaine. Il avait de la chance. Alors l'Anglais, Mr. Bond, a encore gagné ; exactement trois millions pour les deux jours. Il jouait une martingale sur le rouge à la table cinq. Duclos, le chef de partie, a les détails. Mr. Bond semble persévérant et joue le maximum. Il a de la chance et, semble-t-il, des nerfs solides. Dans la soirée, le chemin de fer a gagné tant, le baccara a gagné tant et la roulette tant, la boule, qui était de nouveau peu fréquentée, continue à équilibrer. »

« Merci, monsieur Xavier. »

« Merci, Monsieur le président. »

Ou quelque chose comme cela, se disait Bond, en continuant son chemin à travers les portes pivotantes du privé et en faisant un signe de tête à l'homme en tenue de soirée qui peut instantanément, à la moindre alerte, verrouiller toutes les portes au moyen d'un système électrique commandé au pied.

Et les membres du comité, après avoir passé leurs écritures, se sépareraient pour aller déjeuner, les uns chez eux, les autres au restaurant.

Quant au cambriolage de la caisse, qui ne concernait pas Bond personnellement, mais qui l'intéresserait, il se dit que cette opération exigerait dix hommes entraînés, qui se trouveraient certainement dans l'obligation de tuer un ou deux employés. De toute façon, on ne trouverait probablement pas en France, ni d'ailleurs dans n'importe quel autre pays, pour faire ce genre de travail, dix tueurs qui ne mangent pas le morceau.

Tandis qu'il donnait mille francs de pourboire au vestiaire et descendait les marches du casino, Bond se dit que Le Chiffre n'essayerait en aucun cas de voler la caisse, et il chassa cette éventualité de son esprit. Il préféra analyser ses sensations physiques. Le gravier pointu qui le meurtrissait à travers la semelle de ses escarpins ; le goût âpre et désagréable qu'il avait dans la bouche ; une légère transpiration sous les aisselles ; les yeux comme gonflés dans leurs orbites ; le haut du visage, le nez et les sinus congestionnés. Il respira profondément l'air pur de la nuit et

rassembla ses esprits. Il désirait savoir si personne n'avait fouillé sa chambre depuis qu'il l'avait quittée avant le dîner.

Il traversa le large boulevard et les jardins de *l'Hôtel Splendide*. Il sourit au concierge qui lui donna sa clef – n°45, au premier étage – et prit le télégramme. Il venait de la Jamaïque et était ainsi conçu :

KINGSTONJA XXXX XXXXXX XXXX XX BOND SPENDIDE ROYAL-LES-EAUX
SEINE-MARITIME PRODUCTION 1915 CIGARES HAVANE TOUTES MANUFACTURES
CUBA DIX MILLIONS JE DIS BIEN DIX MILLIONS STOP ESPÈRE EST CHIFFRE
DEMANDÉ AMITIÉS.

DA SILVA

Cela voulait dire que dix millions de francs allaient lui parvenir. C'était une réponse à une demande que Bond avait adressée l'après-midi, via Paris, à ses bureaux de Londres, pour qu'on lui envoyât des fonds supplémentaires. Paris avait parlé à Londres ; Clement, le chef du département de Bond, avait parlé à « M », qui avait eu un sourire forcé et avait dit au « Financier » de régler cela avec le Trésor.

Bond avait travaillé une fois à la Jamaïque, et sa couverture pour la mission à Royal-les-Eaux était un très riche client de MM. Caffery, la principale firme d'import-export de la Jamaïque. Il recevait donc ses instructions de là-bas par l'intermédiaire d'un homme taciturne qui dirigeait le service photo du *Daily Gleaner*, le fameux journal des Caraïbes.

Cet homme, qui s'appelait Fawcett, avait été comptable dans l'une des principales pêcheries de tortues des îles Cayman. Il faisait partie des insulaires qui s'étaient engagés dès le début de la guerre ; il avait terminé comme adjoint du Trésorier-payeur dans une petite organisation de renseignements de la marine à Malte. À la fin de la guerre, au moment où, le cœur gros, il allait être obligé de regagner les Cayman, il avait été repéré par la section du Service Secret chargée des Caraïbes. Passionné de photographie et de quelques autres arts, et avec l'appui discret d'un homme influent à la Jamaïque, il avait trouvé à se caser au studio du *Gleaner*.

Quand il avait fini de trier les photographies proposées par les grandes agences – Keystone, Wide World, Universal, I.N.P. et Reuter-Photo – il recevait par téléphone des instructions précises d'un homme qu'il n'avait jamais vu ; il était ainsi chargé d'accomplir des opérations simples, n'exigeant rien d'autre qu'une discrétion absolue, de la rapidité et de l'exactitude. Pour ces services occasionnels, il recevait vingt livres par

mois, versées à son compte à la Banque Royale du Canada par un parent anglais imaginaire.

Actuellement, la mission de Fawcett consistait à retransmettre immédiatement à Bond, au tarif plein de jour, le texte des messages qu'il recevait chez lui, par téléphone, de son correspondant anonyme. Celui-ci lui avait affirmé que rien de ce qu'on lui demanderait d'envoyer ne pourrait éveiller les soupçons de la poste jamaïquaine. Il n'était donc pas surpris de se retrouver tout d'un coup correspondant de l'Agence Maritime de Presse et de Photographie, avec des facilités de voyages et de courrier vers la France et l'Angleterre, et des honoraires mensuels supplémentaires de dix livres.

Tranquillisé et encouragé, il avait eu des vues sur une BEM et fait le premier versement sur une Morris Minor. Il avait acheté aussi une visière verte, qu'il convoitait depuis longtemps et qui, tout en lui protégeant les yeux, l'aidait à affirmer sa personnalité de chef du service photo.

Ce câble évoqua, dans l'esprit de Bond, tout un arrière-plan d'associations d'idées. Il était habitué au contrôle indirect et aimait plutôt cela. Il en ressentait une impression de confort, cela lui permettait de consacrer une ou deux heures à ses communications avec « M ». Il savait que c'était un leurre, qu'il y avait probablement un autre membre du Service à Royal-les-Eaux, qui faisait des rapports de son côté ; mais cela lui donnait l'illusion d'être beaucoup plus loin, de ne pas se trouver seulement de l'autre côté de la Manche, à deux cents kilomètres du redoutable immeuble, voisin de Regent's Park, d'où il était surveillé et jugé par quelques cervelles froides, qui travaillaient pour la galerie. Il était dans le même cas que Fawcett, l'insulaire des Cayman qui vivait à Kingston ; celui-là savait que, s'il achetait sa Morris Minor au comptant au lieu de signer un contrat de location-vente, quelqu'un l'apprendrait probablement à Londres et voudrait savoir d'où venait l'argent.

Bond lut le câble à deux reprises. Du bloc qui se trouvait sur le bureau il détacha une formule de télégramme et rédigea sa réponse en lettres majuscules :

MERCI RENSEIGNEMENTS DEVRAIENT SUFFIRE – BOND.

Il tendit la formule au concierge et mit dans sa poche le câble signé « Da Silva ». Les gens que le concierge renseignait – s'il y en avait – pouvaient, moyennant finance, obtenir une copie du câble au bureau de

poste local ; à moins que le concierge n'eût déjà passé l'enveloppe à la vapeur ou lu le télégramme par-dessus l'épaule de Bond.

Il prit sa clef, dit bonsoir et s'engagea dans l'escalier, après avoir refusé d'un signe de tête les services du liftier. Bond savait qu'un ascenseur peut être un signal dangereux. Il ne s'attendait pas à trouver quelqu'un en train de se promener au premier étage, mais il préférait se montrer prudent.

Tandis qu'il montait tranquillement sur la pointe des pieds, il se prit à regretter la modération de sa réponse à « M », via la Jamaïque. En sa qualité de joueur, il savait que c'était une erreur de se contenter d'un fonds de roulement insuffisant. De toute façon, « M » ne lui aurait pas donné davantage. Il haussa les épaules, prit le couloir, et alla sans bruit jusqu'à la porte de sa chambre.

Bond savait exactement où se trouvait le bouton électrique ; avec une certaine émotion il resta sur le seuil, la porte grande ouverte, l'électricité allumée et le revolver à la main. La chambre vide, sans embûche, lui ricana au visage. Il ignora la porte entrouverte de la salle de bains, s'enferma au verrou, alluma la lampe de chevet et jeta son pistolet sur le canapé à côté de la fenêtre. Puis il se pencha pour examiner l'un de ses cheveux noirs, qui était toujours là, tel qu'il l'avait laissé avant d'aller dîner, engagé dans le tiroir du secrétaire.

Il inspecta la couche imperceptible de talc qui se trouvait sur la face interne de la poignée du placard aux vêtements. Elle paraissait intacte. Il entra dans la salle de bains, souleva le couvercle du réservoir de la chasse d'eau et vérifia le niveau, grâce à une légère éraflure qu'il avait faite sur le flotteur de cuivre.

En agissant ainsi, en inspectant avec application ces minutieux systèmes d'alerte pour cambrioleurs, il ne se sentait ni sot ni vaniteux. Il était un agent secret et, s'il était encore en vie, il le devait à l'attention précise qu'il portait aux détails de sa profession. Ces précautions machinales n'étaient pas pour lui plus déraisonnables que celles que prendrait un plongeur à grandes profondeurs, un pilote d'essai, ou tout homme qui gagne sa vie en courant des risques.

Satisfait de constater que sa chambre n'avait pas été fouillée pendant, qu'il était au casino. Bond se déshabilla et prit une douche froide. Alors il alluma sa dix-septième cigarette de la journée, s'assit devant le secrétaire avec, à côté de lui, l'épaisse liasse représentant sa mise de fonds et ses gains, et inscrivit quelques chiffres dans un petit carnet. Après avoir joué

deux jours, il avait gagné exactement trois millions de francs. À Londres on lui avait remis dix millions et il avait demandé dix millions de plus. Avec la dernière somme qui s'acheminait vers la succursale locale du Crédit Lyonnais, sa masse de manœuvre se montait à vingt-trois millions de francs.

Bond resta quelques instants immobile, regardant à travers la fenêtre la mer sombre, puis il fourra la liasse de billets sous le traversin de l'élégant lit à une personne, se lava les dents, éteignit l'électricité et se glissa avec délice dans les draps français bien rêches. Pendant dix minutes, il resta couché sur le côté gauche, à réfléchir aux événements de la journée. Puis il changea de côté, orienta son esprit vers le tunnel du sommeil.

Son dernier geste fut de glisser sa main droite sous le traversin jusqu'à atteindre la crosse du .38 Police Positive à canon scié. Quand il dormait, et que la chaleur et l'humour de son regard se trouvaient éteints, ses traits se figeaient dans un masque ironique, brutal, glacial.

CHAPITRE II

Dossier pour « M »

Deux semaines auparavant, le mémorandum ci-après avait été envoyé de la Station S. du Service Secret à « M » qui était alors et est encore chef de ce service, rattaché au ministre britannique de la Défense.

A : « M ».

De : Chef de S.

Objet : Projet de neutralisation de « M ». Le Chiffre (alias « Le Numéro », « Herr Nummer », « Herr Ziffer », etc.) un des agents chefs de l'Opposition en France, avec, pour couverture, les fonctions de trésorier des syndicats ouvriers d'Alsace, organisme contrôlé par les communistes, groupant les travailleurs de l'industrie lourde et des transports d'Alsace, et, d'après ce que nous savons, cinquième colonne en puissance, dans le cas d'un conflit avec les Rouges.

Documentation : La biographie de Le Chiffre est annexée à l'Appendice A. À l'Appendice B, également, une note sur SMERSH.

Nous avons depuis quelque temps l'impression que Le Chiffre est dans une mauvaise passe. À bien des points de vue, il est un admirable agent pour l'U.R.S.S., mais ses appétits physiques et ses goûts spéciaux sont pour lui comme un talon d'Achille. Nous avons pu en tirer quelquefois avantage ; ainsi, l'une de ses maîtresses est une Eurasiennne, contrôlée par la Station F (N°1860), qui a pu dernièrement jeter un coup d'œil sur ses affaires privées. En un mot, Le Chiffre paraît se trouver à deux doigts d'une crise financière. Quelques symptômes ont été décelés par 1860 : ventes discrètes de bijoux, liquidation d'une villa à Antibes, tendance générale à freiner les larges dépenses qui

avaient toujours caractérisé le mode de vie du personnage. Des enquêtes plus approfondies ont été faites en liaison avec nos amis du Deuxième Bureau (nous avons travaillé de concert dans cette affaire) et une étrange histoire s'en est dégagée.

En janvier 1946, Le Chiffre acquit le contrôle d'une chaîne de bordels, connue sous le nom de Cordon Jaune, fonctionnant en Normandie et en Bretagne. Il fut assez fou pour engager dans cette opération quelque cinquante millions de l'époque, sur les sommes à lui confiées par la Section III de Leningrad, pour le financement de SODA, le syndicat mentionné ci-dessus.

Normalement, le Cordon Jaune aurait dû se révéler un excellent placement et il est possible que Le Chiffre n'ait eu d'autre but que de faire fructifier le fonds des syndicats, plutôt que d'empocher les gains réalisés en spéculant avec l'argent de ses employeurs. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'il aurait pu trouver bien des placements plus agréables que la prostitution, s'il n'avait pas été tenté par les à-côtés : des femmes en nombre illimité pour son usage personnel.

Le destin lui porta un coup fatal, avec une rapidité saisissante.

Environ trois mois plus tard, le 13 avril, fut votée en France la Loi n°46 685, intitulée : Loi tendant à la fermeture des maisons de tolérance et au renforcement de la lutte contre le proxénétisme ».

Arrivé à cette phrase, « M » poussa un grognement et pressa le bouton de l'interphone.

— Le chef de S ?

— Oui, monsieur.

— Que diable veut dire ce mot : « proxénétisme » ?

— Maquereutage, monsieur.

— Nous ne sommes pas à l'École Berlitz, chef de S. Si vous désirez faire étalage de vos connaissances en mots étrangers à vous décrocher la mâchoire, soyez assez aimable pour joindre un lexique. Ou, ce qui serait encore mieux, écrivez en anglais.

— Excusez-moi, monsieur.

« M » releva le bouton et retourna à sa lecture.

Cette loi – lisait-il – connue communément sous le nom de « Loi Marthe Richard », ordonnait de fermer les maisons mal famées et interdisait la vente de livres et de films pornographiques, ce qui réduisit à néant, du jour au lendemain, la valeur des investissements de Le Chiffre. Celui-ci se trouva soudain en face d'un grave déficit dans les fonds de son syndicat. En désespoir de cause, il transforma ses maisons closes en maisons de passe, où, en restant à la limite de la légalité, des rendez-vous clandestins pouvaient être pris, et il continua à faire fonctionner un ou deux cinémas clandestins en sous-sol ; mais, malgré ces changements, il était loin de rentrer dans ses frais, et toute tentative pour vendre ses participations, même au prix de lourdes pertes, échoua totalement. Cependant la police des mœurs était sur sa trace. En peu de temps, au moins vingt de ses établissements furent fermés.

Naturellement, la police ne s'intéressait à cet homme que comme important tenancier de bordels, et ce n'est qu'au moment où nous avons fait part au Deuxième Bureau de l'intérêt que nous portions aux finances de l'individu que ce bureau a exhumé le dossier constitué par la police.

Le véritable sens de la situation nous apparut, à nous et à nos amis français ; et, ces derniers mois, une véritable razzia a été opérée par la police sur les établissements du Cordon Jaune. Il en résulte qu'il ne reste plus rien de la mise de fonds initiale de Le Chiffre. L'enquête la plus banale révélerait instantanément un déficit d'environ cinquante millions de francs dans les fonds syndicaux dont le trésorier a la gestion.

Il ne semble pas que Leningrad ait déjà conçu des soupçons ; par malheur pour Le Chiffre, il n'est pas impossible que SMERSH soit sur sa piste. La semaine dernière nous avons appris, par une source d'information de premier ordre de la Station P, qu'un fonctionnaire de haut grade, appartenant à ce très efficace organisme soviétique de vengeance, a quitté Varsovie pour Strasbourg, en passant par Berlin-Est. Ce renseignement n'a pas été confirmé par le Deuxième Bureau, ni par les autorités de Strasbourg – qui sont dignes de confiance et approfondissent les

questions. Il n'y a pas non plus de nouvelles venant du quartier général du Chiffre dans cette ville, qui est bien couvert par un agent double (en plus de 1860).

Si Le Chiffre savait que SMERSH est à sa poursuite ou qu'on a sur lui le moindre soupçon, il n'aurait que le choix entre le suicide et la fuite ; mais ses plans actuels donnent à penser que, bien qu'aux abois, il ne se rend pas compte encore que sa vie pourrait être en danger. Ce sont ses projets assez spectaculaires qui nous ont donné l'idée d'une contre-opération que nous proposons avec confiance à la fin de ce mémorandum, bien qu'elle soit risquée et peu réglementaire.

En un mot, Le Chiffre envisage de suivre l'exemple qu'ont donné avant lui bien des hommes coupables de détournements : essayer de boucher le trou en réalisant des gains au jeu. La Bourse ne va pas assez vite. De même que les différents trafics illicites de drogue ou de médicaments rares. Aucun champ de courses ne pourrait accepter des enjeux de l'importance des sommes qu'il aurait dû jouer et s'il avait gagné, il avait plus de chances d'être tué que payé.

En tout cas, nous savons qu'il a détourné en fin de compte vingt-cinq millions de la caisse de son syndicat et qu'il a loué pour une à deux semaines à partir de demain une petite villa, au nord de Dieppe.

On s'attend maintenant à voir s'engager au Casino de Royales-Eaux la partie la plus importante d'Europe. Afin de drainer l'argent de Deauville et du Touquet, la Société des Bains de Mer de Royal aurait officiellement affermé sa table de baccara et les deux grandes tables de chemin de fer au Syndicat Mohammed Ali, un groupe de banquiers égyptiens émigrés, disposant en outre, d'après ce qu'on raconte, de certains fonds appartenant à l'ex-roi d'Égypte. Depuis des années, ils essaient d'avoir leur part des bénéfices réalisés par Zographos et ses associés grecs, grâce à leur monopole sur les principaux baccaras de France.

Avec l'appui d'une publicité discrète, un nombre considérable de joueurs, parmi les plus importants d'Amérique et d'Europe, ont été encouragés à louer cet été à Royal et il semble

possible que cette station balnéaire démodée reprenne un peu du renom qu'elle avait à l'époque victorienne.

D'une façon ou d'une autre, c'est là que Le Chiffre essaiera, nous en sommes sûrs, à partir du 15 juin, de réaliser au baccara un bénéfice de cinquante millions, avec une mise de fonds au départ de vingt-cinq millions de francs – et, par la même occasion, d'échapper à la mort.

Contre-opération proposée :

Cela servirait très utilement les intérêts de ce pays et des autres nations de l'OTAN si cet important agent soviétique pouvait être ridiculisé et neutralisé, si son syndicat communiste pouvait faire banqueroute et être discrédité, et si cette cinquième colonne en puissance, disposant de cinquante millions, susceptible en temps de guerre de contrôler un secteur étendu de la frontière est de la France, pouvait perdre confiance et cohésion. Tous ces résultats seraient obtenus si l'on faisait en sorte que Le Chiffre perde au jeu. (N.B. – L'assassinat serait sans objet. Leningrad s'empresserait de camoufler ses détournements et d'en faire un martyr).

Nous proposons donc que le meilleur joueur du Service soit muni des fonds nécessaires et s'efforce de mettre cet homme hors de jeu.

Les risques sont évidents, les pertes seraient éventuellement lourdes pour les fonds du Service, mais on a déjà tenté des opérations dans lesquelles ont été risquées des sommes importantes, et qui présentaient de moindres chances de succès, pour un objectif souvent moins intéressant.

Si la décision était négative, il n'y aurait plus qu'à transmettre nos informations et nos suggestions au Deuxième Bureau, ou à nos collègues américains de la C.I.A. à Washington. Ces deux organisations seraient sans aucun doute enchantées de réaliser le plan.

Signé : S.

Appendice A.

Nom : Le Chiffre.

Pseudos : Variantes du mot « chiffre » ou « nombre » dans différentes langues. Exemples : « Herr Ziffer. »

Origine : inconnue.

Signalé d'abord comme personne déplacée, recueilli au camp des personnes déplacées de Dachau, dans la zone américaine en Allemagne, en juin 1945. Souffrant apparemment d'amnésie et de paralysie des cordes vocales (simulées l'une et l'autre ?). Le mutisme a cédé au traitement, mais le sujet continue à prétendre avoir complètement perdu la mémoire, à l'exception d'associations d'idées avec l'Alsace-Lorraine et Strasbourg, où il fut transféré en septembre 1945, avec le passeport d'apatride n°304-596. A adopté le nom « Le Chiffre » (puisque je ne suis qu'un numéro sur un passeport). Pas de prénoms.

Âge : environ quarante-cinq ans.

Signalement : Taille 1 m 75, poids 110 kg, teint très pâle. Rasé de près. Cheveux roux coiffés en brosse. Yeux bruns très foncés, laissant apparaître la totalité du blanc autour de l'iris. Bouche petite, presque féminine. Fausses dents de la qualité la plus coûteuse. Oreilles petites aux larges lobes, décelant la présence de sang juif. Mains petites, soignées, velues. Pieds petits. Probablement un mélange de race méditerranéenne, avec des ascendances prussiennes ou polonaises. Irréprochablement et élégamment vêtu, le plus souvent d'un veston croisé de couleur sombre. Fume sans arrêt du Caporal, en utilisant un fume-cigarette antinicotine. Se sert à tout moment d'un nébuliseur nasal à orthédrine. Voix douce et égale. Bilingue : français et anglais. Parle bien l'allemand. Traces d'accent marseillais. Sourit rarement. Ne rit jamais.

Habitudes : Prodiges mais discrètes. Gros besoins sexuels. Flagellant. Conducteur éprouvé de voitures rapides. Entraîné aux armes portatives et autres formes de combat individuel, y compris le couteau. A sur lui trois lames de rasoir, l'une dans sa coiffe de son chapeau, l'autre dans le talon de son soulier gauche et la troisième dans son étui à cigarettes. Connaissances en comptabilité et en mathématiques. Excellent joueur. Est toujours accompagné de deux gardes du corps armés, bien habillés, l'un français, l'autre allemand (détails peuvent être fournis).

Commentaire : Agent redoutable et dangereux de l'U.R.S.S., contrôlé par la Section III de Leningrad, par l'intermédiaire de Paris.

Signé : l'Archiviste.

Appendice B.

Objet : SMERSH.

Sources : Nos propres archives et quelques matériaux fournis par le Deuxième Bureau et par la C.I.A. Washington.

SMERSH est la contraction de deux mots russes *Smyert Shpioniam* qui veulent dire à peu près : « Mort aux Espions ».

Est placé sous l'autorité du M.V.D. (anciennement N.K.V.D.) et, pense-t-on, sous ta direction personnelle de Beria.

Quartier général : Leningrad (succursale à Moscou).

Son travail consiste à éliminer toute forme de trahison et de dissidence dans les différentes branches du service secret soviétique et de la police secrète, dans l'Union et à l'étranger. C'est l'organisation la plus puissante en U.R.S.S. et la plus redoutée ; elle a la réputation de n'avoir jamais échoué dans une mission de vengeance.

On pense que SMERSH est responsable de l'assassinat de Trotski à Mexico (22 août 1940). Il est possible que sa réputation soit fondée sur les succès remportés dans des opérations où des individus et organisations russes avaient échoué.

On entendit ensuite parler de SMERSH au moment où Hitler attaqua la Russie. Cet organisme se développa rapidement pour lutter contre la trahison et les agents doubles pendant la retraite des forces soviétiques en 1941. À l'époque il travaillait comme détachement de N.K.V.D. chargé des exécutions, et sa mission précise actuelle n'avait pas encore été aussi clairement définie.

Après la guerre l'organisation fut elle-même l'objet d'une purge minutieuse et l'on croit qu'elle se compose seulement aujourd'hui de quelques centaines d'agents de très grande qualité, répartis en cinq sections :

Département I – Contre-espionnage parmi les organisations soviétiques dans l'Union ou à l'étranger.

Département II – Opérations, y compris les exécutions.

Département III – Administration et finances.

Département IV – Recherches et travaux juridiques – Personnel.

Département V – Poursuites – c'est la section devant laquelle toutes les victimes passent en jugement – sans appel.

Un seul agent du SMERSH est tombé entre nos mains depuis la fin de ta guerre : Goytchev, dit Garrad-Jones. Il tira sur Petchora, chargé des services d'hygiène à l'ambassade de Yougoslavie à Hyde Park, le 7 août 1948. Pendant son interrogatoire, il se suicida en avalant un bouton de vêtement contenant du cyanure de potassium comprimé. Il n'apporta aucune révélation, en dehors de son appartenance au SMERSH, appartenance dont il paraissait très fier.

Nous pensons que les agents doubles britanniques suivants ont été les victimes de SMERSH : Donovan, Harthrop-Vane, Élisabeth Dumont, Ventnor, Mace, Savarin. (Pour les détails, voir Morgue : Section Q.)

Conclusion : Nous devons faire tous nos efforts pour compléter nos renseignements sur cette puissante organisation et éliminer ses agents.

CHAPITRE III

Numéro 007

Le chef de S (la section du Service Secret chargée de l'Union Soviétique) tenait tellement à son plan d'élimination de Le Chiffre, qui était à l'origine un plan bien à lui, qu'il prit le mémorandum lui-même, monta au dernier étage de l'immeuble triste qui a vue sur Regent's Park, franchit la porte rembourrée et suivit le couloir jusqu'au dernier bureau.

D'un pas décidé, il s'approcha du chef d'état-major de « M », un jeune sapeur qui devait à une blessure reçue en 1944, au cours d'une opération de sabotage, sa nomination comme membre-du-secrétariat-du-Comité-des-chefs d'état-major ; en dépit de ces deux épreuves, il avait gardé le sens de l'humour.

— Dites donc, Bill. J'ai une salade à vendre au patron. Est-ce que le moment est bien choisi ?

— Qu'en pensez-vous, Penny ? dit-il en se tournant du côté de la secrétaire personnelle de « M », qui partageait ce bureau.

Miss Moneypenny aurait été désirable s'il n'y avait pas eu ses yeux : froids, directs et ironiques.

— Il ne peut pas être mieux choisi. « M » a remporté ce matin une sorte de victoire sur le Foreign Office et voilà une demi-heure qu'il n'a vu personne.

Elle eut un sourire d'encouragement, destiné au chef de S, qu'elle aimait bien, pour lui-même et pour l'importance de sa section.

— Bon, voilà la drogue, Bill.

Il lui tendit le dossier noir, portant l'étoile rouge qui signifiait « top secret ».

— Et pour l'amour de Dieu, ayez l'air enthousiaste en lui remettant ça. Dites-lui que j'attends ici pendant qu'il l'examine. Il voudra peut-être des détails complémentaires. En tout cas je désire que vous n'alliez pas l'empoisonner, ni l'un ni l'autre, tant qu'il n'aura pas terminé.

— Très bien, monsieur.

Le chef d'état-major pressa sur un bouton et se pencha vers l'interphone placé sur son bureau.

— Oui ? dit une voix calme et nette.

— Le chef de S a un document urgent pour vous, monsieur.

— Apportez-le, dit la voix après un moment de silence.

Le chef d'état-major releva le bouton et se leva.

— Merci, Bill. Je serai dans le bureau à côté, dit le chef de S.

— Le chef d'état-major traversa son bureau, franchit la double porte conduisant au bureau de « M ». Un instant plus tard il sortait, tandis qu'une petite lumière bleue montrant que « M » désirait ne pas être dérangé, s'allumait au-dessus de la porte.

Plus tard, triomphant, le chef de S dit à son bras droit :

— Nous avons failli nous griller, avec ce dernier paragraphe. Il a dit que c'était de la subversion et du chantage. Il est devenu presque acerbe. Toujours est-il qu'il est d'accord. Il trouve l'idée insensée, mais il pense que ça vaut la peine d'essayer si le Trésor marche et il pense qu'il marchera. Il va leur dire que c'est une meilleure spéculation que de donner de l'argent à des colonels déserteurs qui deviennent des agents doubles après quelques mois passés ici, à la section psychologique. Il voudrait bien mettre la main sur Le Chiffre, et de toute façon il a l'homme qu'il faut ; il a l'intention de l'essayer sur cette affaire.

— Qui est-ce ? demanda le bras droit.

— Un des doubles zéros – je pense 007. C'est un dur, mais « M » pense qu'il peut y avoir des ennuis avec les gardes du corps de Le Chiffre. Il doit être très bon aux cartes, sinon il n'aurait pas tenu pendant deux mois à Monte-Carlo avant la guerre, à surveiller deux Roumains qui travaillaient avec de l'encre sympathique et des lunettes noires. Avec la collaboration du Deuxième Bureau, il a fini par les avoir et il est parti avec le million de francs qu'il avait gagné.

Ça faisait pas mal d'argent à l'époque.

L'entrevue de James Bond avec « M » avait été de courte durée.

— Qu'en pensez-vous ? demanda « M », quand Bond reparut dans son bureau après avoir lu le mémorandum de S et avoir, pendant dix minutes, regardé distraitemment les arbres du parc, par la fenêtre du salon d'attente.

Bond fixa le regard par-dessus le bureau, sur les yeux clairs et pénétrants de son interlocuteur.

— C'est très aimable à vous, monsieur. J'aimerais beaucoup faire ça. Mais je ne peux pas promettre de gagner. Les chances au baccara sont les meilleures, après le trente et quarante – excepté les égalités, dans le cas d'une cagnotte minuscule – mais je peux tomber sur une mauvaise série et être nettoyé. Le jeu va être gros : ouverture jusqu'à un demi-million. Je le crains.

Bond fut arrêté par le regard froid. « M » savait déjà tout cela, il connaissait les risques du baccara aussi bien que Bond. C'était son métier de connaître les risques de toutes les opérations, de connaître les hommes, les siens et ceux de l'adversaire. Bond eût préféré n'avoir rien dit des doutes qu'il éprouvait.

— Lui aussi peut tomber sur une mauvaise série, dit « M ». Vous aurez un gros capital. Jusqu'à concurrence de vingt-cinq millions, comme lui. Nous vous donnerons dix millions au départ et nous vous en enverrons encore dix quand vous aurez vu comment ça se présente. Vous pouvez gagner les cinq autres millions par vos propres moyens. (Il sourit). Partez avant que le gros jeu ne commence et faites-vous la main. Voyez Q pour les questions de chambres d'hôtel, de billets et pour le matériel dont vous avez besoin. Le trésorier fera le nécessaire pour les fonds. Je vais demander au Deuxième Bureau de se tenir prêt. C'est son territoire, et nous aurons de la chance s'il ne rouspète pas. Je vais essayer de le persuader d'envoyer Mathis. Vous avez paru vous entendre avec lui à Monte-Carlo, au moment de cette autre affaire de casino. Je tiendrai Washington au courant, à cause de l'aspect O.T.A.N. de l'histoire. La C.I.A. a un ou deux types bien à Fontainebleau, dans le service de renseignements interallié. Rien d'autre ?

— J'aimerais beaucoup avoir Mathis avec moi, dit Bond en secouant la tête.

— Bon... bon, nous verrons. Tâchez de réussir. Sinon, nous serons joliment ridicules. Et soyez vigilant : ça a l'air d'une affaire amusante, mais je n'y crois pas. Le Chiffre est un dur. Allons, bonne chance.

— Merci, monsieur, dit Bond en allant vers la porte.

— Un instant...

Bond se retourna.

— Je crois que je vous ferai couvrir. Bond. Il vaut mieux deux têtes qu'une seule, et vous aurez besoin de quelqu'un pour vos liaisons. Je vais y réfléchir. On entrera en contact avec vous à Royal. Mais ne vous inquiétez pas : ce sera quelqu'un de bien.

Bond aurait préféré travaillé seul, mais on ne discutait pas avec « M ». Il quitta la pièce en souhaitant que l'homme qu'on lui enverrait agît loyalement avec lui et ne fût ni stupide, ni, ce qui est encore pire, ambitieux.

CHAPITRE IV

Les oreilles ennemies vous écoutent

Tandis qu'il s'éveillait dans sa chambre de *l'Hôtel Splendide*, deux semaines plus tard, des fragments de son histoire lui revenaient en mémoire.

Il était arrivé à Royal-les-Eaux deux jours auparavant, pour le déjeuner. Personne n'avait tenté d'entrer en contact avec lui et il n'y avait eu aucune lueur de curiosité dans les yeux du portier quand il s'était inscrit sous le nom de « James Bond, Port-Maria, Jamaïque ».

« M » n'avait pas paru s'intéresser à sa « couverture ».

— Dès que vous aurez commencé à jouer contre Le Chiffre, vous l'aurez. Mais prenez une couverture qui colle avec le public fréquentant ces salles de jeux.

Bond connaissait bien la Jamaïque ; il demanda donc à être contrôlé de là-bas et à passer pour un riche Jamaïquain dont le père avait fait sa pelote dans le tabac et le sucre. Le fils avait préféré aller jouer tout cet argent sur les marchés financiers et dans les casinos. Si l'on demandait des renseignements, il citerait comme référence Charles Da Silva de la firme Caffery, à Kingston, comme étant son avocat. Charles confirmerait ses dires.

Bond avait passé les deux derniers après-midi et la plus grande partie des nuits au casino, à jouer des martingales compliquées sur les égalités à la roulette. Il avait tenu un gros banco du chemin de fer toutes les fois qu'il en avait entendu proposer un. Quand il perdait, il « suivait » le banco, mais il n'insistait pas quand il perdait pour la seconde fois.

De cette façon il s'était fait dans les trois millions de francs ; il avait en même temps soumis ses nerfs et son instinct des cartes à un entraînement approfondi. Il avait la topographie du casino bien gravée dans la tête. Avant tout, il avait pu observer la façon dont Le Chiffre se tenait à la table de jeu et constater en gros que c'était un joueur doué de chance et ne commettant pas de fautes.

Bond aimait faire un bon petit déjeuner. Après avoir pris une douche froide, il s'assit à sa table à écrire, devant la fenêtre. Il admira le beau temps qu'il faisait dehors, avala un grand verre de jus d'orange, trois œufs brouillés au bacon et deux grandes tasses de café noir sans sucre. Il alluma sa première cigarette, un mélange de tabacs turcs et balkaniques, préparé spécialement pour lui par Morland, de Grosvenor Street. Il regardait les petites vagues qui venaient mourir sur la longue plage, et la flottille des bateaux de pêche de Dieppe qui, suivie par un rallye de mouettes argentées, cinglait vers la légère brume de chaleur qu'on apercevait au large.

Il était perdu dans ses pensées quand le téléphone sonna. C'était le concierge qui lui faisait savoir que le directeur de Radio Stentor l'attendait en bas, avec le poste de radio qu'il avait commandé à Paris.

— Bien sûr, dit Bond. Faites-le monter.

C'était la couverture choisie par le Deuxième Bureau pour son agent de liaison avec Bond. Celui-ci guettait la porte, dans l'espoir de voir apparaître Mathis.

Ce fut celui-ci, en effet, qui entra, sous l'aspect d'un respectable homme d'affaires, portant par sa poignée de cuir une grande boîte rectangulaire. Bond eut un large sourire ; il aurait accueilli son visiteur avec chaleur si celui-ci n'avait pas eu un froncement de sourcils et n'avait pas levé sa main libre, après avoir soigneusement refermé la porte.

— J'arrive de Paris, monsieur, et voici le poste que vous avez demandé à l'essai. D'ici vous pourrez obtenir la plupart des capitales d'Europe. Dans un rayon de soixante kilomètres il n'y a pas une montagne.

— Il paraît très bien, dit Bond, en levant les sourcils d'un air interrogateur devant tous ces mystères.

Mathis n'en tint pas compte. Il plaça le poste, qu'il venait de déballer, à côté du radiateur électrique qui se trouvait sous le manteau de la cheminée.

— Il est un peu plus de onze heures, dit-il, et je vois que les Compagnons de la Chanson doivent être transmis de Rome sur ondes moyennes. Voyons comment nous les recevons. Ce sera un bon test.

Il cligna de l'œil. Bond remarqua qu'il avait tourné le bouton à pleine puissance, que la lumière rouge indiquant les grandes ondes était allumée et que le poste restait cependant silencieux.

Mathis tripota à l'arrière du poste. Soudain un terrifiant ronflement statique emplit la petite chambre. Mathis regarda un instant son appareil

avec bienveillance, puis l'éteignit. Il murmura, d'un air consterné :

— Excusez-moi, s'il vous plaît, monsieur. Un mauvais réglage.

Il se pencha de nouveau sur les cadrans. Après quelques réglages, des paroles nettes, en un français harmonieux, leur parvinrent. Mathis se releva et vint donner à Bond une grande tape dans le dos, et lui serrer la main jusqu'à lui faire mal.

— Eh bien, maintenant, que diable se passe-t-il ?

— Mon cher ami, répondit Mathis, ravi, vous êtes brûlé, brûlé, ce qui s'appelle brûlé. En ce moment, au-dessus, dit-il en pointant un doigt vers le plafond, M. Muntz ou son épouse prétendue, soi-disant alitée avec la grippe, est assourdi, absolument assourdi et, j'espère, plongé dans l'angoisse.

Il eut un sourire de contentement devant l'air sceptique de Bond. Mathis s'assit sur le lit et ouvrit de l'ongle un paquet de Caporal. Bond attendait. Mathis, satisfait de l'effet produit par ses paroles, devint sérieux.

— Comment c'est arrivé, ça, je ne le sais pas. Ils devaient être sur votre piste plusieurs jours déjà avant votre arrivée. L'adversaire dispose de forces importantes. Au-dessus de chez vous, la famille Muntz. Lui est allemand, elle, de quelque part en Europe Centrale, probablement tchèque. Cet hôtel est ancien. Derrière ces radiateurs électriques se trouvent des cheminées désaffectées. Ici exactement, dit-il en désignant un endroit situé à quinze ou vingt centimètres au-dessus du radiateur, est suspendu un micro très puissant. Les fils courent dans la cheminée pour aboutir derrière le radiateur électrique de Muntz où se trouve un amplificateur. Dans leur chambre se trouve un magnétophone et une paire d'écouteurs que les Muntz utilisent chacun leur tour. Voilà pourquoi Mme Muntz a la grippe et prend tous ses repas dans son lit, et pourquoi M. Muntz doit rester constamment auprès d'elle, au lieu de profiter du soleil et du jeu dans cette charmante villégiature. Nous avons su cela, en partie parce qu'en France nous sommes très intelligents, et pour le reste, en dévissant votre radiateur quelques heures avant votre arrivée.

D'un air soupçonneux, Bond alla examiner les boulons qui retenaient le radiateur fixé au mur. Les pas de vis laissaient apparaître des égratignures imperceptibles.

— Maintenant le moment est venu de continuer à jouer la comédie, dit Mathis.

Il se pencha sur la radio, qui continuait à transmettre ses flots d'harmonie, à l'intention de ses trois auditeurs, et tourna le bouton.

— Êtes-vous satisfait, monsieur ? demanda-t-il. Vous avez entendu avec quelle clarté cette émission vous parvient. N'est-ce pas un ensemble merveilleux ?

Il fit de la main droite un mouvement circulaire et leva les sourcils.

— Ils sont tellement bons, dit Bond, que je voudrais écouter la fin du programme.

Il sourit en pensant aux regards furieux que les Muntz devaient échanger à l'étage au-dessus.

— L'appareil aussi est merveilleux. Exactement ce que je voulais emporter à la Jamaïque.

Mathis eut un sourire sarcastique et remit le programme de Rome.

— Ah ! Vous et votre Jamaïque ! dit-il en se rasseyant sur le lit.

— Bon, ça ne sert à rien de pleurer sur le lait qu'on a renversé, dit Bond en lui adressant un regard sévère. Nous n'espérions pas que la couverture tiendrait bien longtemps. Mais c'est ennuyeux qu'elle ait été fichue en l'air si rapidement.

Il se creusait la tête sans succès à la recherche d'un indice. Les Russes avaient-ils pu se procurer l'un de leurs codes ? Dans ce cas il ferait aussi bien de boucler ses valises et de rentrer à Londres. Lui et sa mission étaient complètement à découvert. Mathis semblait lire dans sa pensée.

— Ce ne peut pas être une histoire de chiffage, dit-il. En tout cas nous avons immédiatement prévenu Londres et ils l'auront changé. Nous avons tout fait voltiger, je peux vous le dire. (Il sourit, avec la satisfaction d'un rival amical.) Et maintenant, au boulot, avant que nos braves Compagnons de la Chanson ne soient à bout de souffle. Tout d'abord, dit-il en s'emplissant les poumons d'une large bouffée de Caporal, vous serez content de votre Numéro 2. *Elle* est très belle, vraiment très belle, répéta-t-il avec un froncement de sourcils.

Satisfait de la réaction de Bond, il poursuivit :

— Elle a des cheveux noirs, des yeux bleus, de magnifiques... protubérances... par-devant et par-derrière. Elle est experte en radio, ce qui, au point de vue sexuel, est moins intéressant, mais fait d'elle une parfaite collaboratrice de Radio Stentor et mon assistante, dans mes fonctions de représentant en radios dans cette riche station d'été. Nous habitons l'hôtel tous les deux et vous aurez ainsi mon assistante sous la main, pour le cas où

votre nouvel appareil tomberait en panne. Tous les appareils neufs, même les français, sont sujets aux maux de dents pendant les deux premiers jours. Et même la nuit, à l'occasion, ajouta-t-il, avec un clignement d'œil appuyé.

Cela n'amusa pas Bond.

— Où diable veulent-ils en venir ? Pourquoi m'envoyer une femme ? dit-il sur un ton sarcastique. Croient-ils que nous allons en pique-nique ?

— Calmez-vous, mon cher James. Elle est aussi sérieuse que vous pouvez le souhaiter, et froide comme un glaçon. Elle parle le français comme une autochtone et connaît son boulot à fond. Sa couverture est parfaite et nous nous sommes arrangés pour vous réunir en douceur. Qu'y a-t-il de plus naturel, pour vous, que de lever une jolie fille ici ? En votre qualité de millionnaire jamaïquain, ajouta-t-il avec une petite toux respectueuse, avec votre sang chaud et tout, vous paraîtriez tout nu si vous n'en aviez pas une avec vous.

Bond grogna, sur un ton sceptique :

— Pas d'autres surprises ?

— Pas grand-chose, répondit Mathis. Le Chiffre est installé dans sa villa. À environ quinze kilomètres d'ici, sur la route qui longe la côte. Il a deux gardes du corps, qui ont l'air de types capables. L'un d'eux a rendu visite à une petite pension située dans la ville, où trois personnages mystérieux et du genre plutôt affreux se sont pointés il y a deux jours. Ils font peut-être partie de l'équipe. Leurs papiers sont en ordre – des Tchèques apatrides, apparemment – mais l'un de nos hommes prétend que la langue qu'ils parlent dans leur chambre est le bulgare. Des Bulgares, on n'en voit pas beaucoup, par ici. Nous sommes plutôt habitués aux Turcs et aux Yougoslaves. Ils sont stupides, mais obéissants. Les Russes les utilisent pour les meurtres simples et pour porter le chapeau dans les affaires plus compliquées.

— Merci beaucoup. Lequel sera pour moi ? demanda Bond. Quoi encore ?

— C'est tout. Venez avant le déjeuner au bar de *l'Hermitage*. J'arrangerai les présentations. Invitez-la à dîner ce soir. Il sera alors tout naturel qu'elle vous accompagne au casino. J'y serai aussi, mais à l'arrière-plan. J'aurai avec moi un ou deux types bien et je garderai un œil sur vous. Ah ! J'oubliais, il y a ici à l'hôtel un Américain du nom de Leiter. Félix Leiter, de la C.I.A. Londres m'a chargé de vous prévenir. Il paraît au poil et peut nous être utile.

Un flot d'italien sortit du poste posé sur le sol. Mathis coupa. Ils échangèrent encore quelques paroles concernant le poste et la façon dont Bond le paierait. Puis ce furent des adieux chaleureux, un dernier clin d'œil de Mathis, qui partit en s'inclinant.

Bond, assis à la fenêtre, rassembla ses pensées. Rien de ce que Mathis lui avait dit n'était bien rassurant. Il était complètement brûlé et sous la surveillance de véritables professionnels. Il était possible qu'on tentât de le mettre hors de combat avant qu'il n'eût seulement l'occasion de se mesurer avec Le Chiffre devant les tables de jeu. Les Russes n'avaient pas nos préjugés stupides à l'égard du meurtre. Et maintenant il y avait cette petite peste. Il soupira. Les femmes sont faites pour la récréation. Quand on travaille, elles se mettent dans vos pieds, elles embrouillent tout, avec la sexualité, les susceptibilités et tout le bagage d'émotions qui leur fait escorte. Il faut les surveiller, prendre soin d'elles.

— La Garce ! s'écria Bond.

Puis, repensant aux Muntz, il répéta :

— La Garce ! encore plus fort et sortit.

CHAPITRE V

La fille du quartier général

Il était midi quand Bond quitta le *Splendide* ; la pendule de la mairie égrenait son carillon. Il y avait dans l'air un parfum puissant de résine, arrivant du bois de pins, et les jardins du casino, fraîchement arrosés, coupés de parterres et de sentiers bien tracés recouverts de graviers, donnaient au décor un joli formalisme qui convenait mieux à un ballet qu'à un mélodrame.

Le soleil brillait, il y avait dans l'air une gaieté pétillante qui paraissait de bon augure pour la nouvelle ère d'élégance et de prospérité vers laquelle, après bien des vicissitudes, la petite cité balnéaire prenait son courageux essor.

Royal-les-Eaux, située près de l'embouchure de la Somme, avant que la côte plate, où se trouvent les plages de sable de la Picardie méridionale, ne s'élance vers les falaises crayeuses du Pays de Caux, qui s'étendent jusqu'au Havre, a connu à peu près le même destin que Trouville.

D'abord petit village de pêcheurs, Royal (sans les Bains) devint sous le Second Empire une station balnéaire élégante, mais sa vogue eut le même caractère météorique que celle de Trouville. De même que Deauville a tué Trouville, après une longue période de déclin. Le Touquet tua Royal.

Au début du siècle, tandis que les choses allaient mal pour la petite station, et à l'époque où c'était la mode de combiner les mondanités avec une cure, on découvrit, dans les collines de l'arrière-pays, des sources d'une eau alcaline, excellente pour les maladies de foie. Comme tous les Français souffrent du foie, Royal ne tarda pas à devenir Royal-les-Eaux, et l'eau de sa source Royal, dans sa bouteille en forme de torpille, vint s'installer modestement, en queue de liste des eaux minérales, sur les cartes des hôtels et des voitures-restaurants.

Elle ne résista pas longtemps aux efforts combinés de puissances comme Vichy, Perrier et Vittel. Vint alors une période de procès ; un grand

nombre de gens perdirent beaucoup d'argent, et très rapidement les ventes se limitèrent à la région immédiate. La station dut se contenter des recettes apportées pendant l'été par les familles françaises et anglaises, de sa flottille de pêche l'hiver, tandis que son casino élégamment décrépi recueillait les miettes tombées des tables du Touquet.

Mais il y avait toujours quelque chose de magnifique dans le style baroque du casino, qui dégageait une bouffée d'élégance et de luxe de l'époque victorienne. En 1950, Royal éveilla l'intérêt d'un syndicat de Paris, qui disposait de fonds appartenant à un groupe d'anciens Vichyssois.

Brighton a ressuscité depuis la guerre, de même que Nice. La nostalgie des époques dorées et d'opulence peut devenir une source de revenus.

On repeignit le casino, qui reprit ses couleurs d'origine, blanc et or ; les salons furent décorés dans le gris le plus pâle, avec des tapis et des rideaux bordeaux. De vastes lustres furent fixés aux plafonds. On refit la beauté des jardins ; les fontaines se remirent à jour ; et les deux principaux hôtels, le *Splendide* et l'*Hermitage*, furent parés, fourbis et entièrement remontés.

Même la petite ville et le vieux port s'efforcèrent d'afficher un sourire accueillant sur leurs visages ravagés. La rue principale reprit sa gaieté, grâce aux vitrines des couturiers et des joailliers de Paris, que tentaient, en dépit de la brièveté de la saison, des locaux mis gratuitement à leur disposition, et autres généreuses promesses.

Alors le Syndicat Mohammed Ali fut cajolé, pour qu'il vînt à Royal, amorcer quelque grosse partie. La société des Bains de Mer eut l'impression qu'à la longue Le Touquet pourrait être amené à restituer une partie du trésor dont il avait frustré la plage sœur.

Bond était là, au soleil, sur le devant de cette scène lumineuse, à se dire que sa mission serait incongrue et inhabituelle, et que sa ténébreuse profession constituait au fond une injure pour les autres acteurs du drame.

Dans un haussement d'épaules, il chassa ce malaise passager, retourna à son hôtel et descendit la rampe menant au garage. Il avait décidé de prendre sa voiture avant son rendez-vous à l'*Hermitage*, et d'aller faire un tour sur la route longeant la côte, de jeter un coup d'œil, en passant, sur la villa de Le Chiffre et de revenir par la route de l'intérieur, jusqu'au point où elle coupe la nationale de Paris.

Au sujet des voitures, Bond avait des marottes bien à lui. Il avait acheté, presque neuve, l'une des dernières 41 500 Bentley, avec

compresseur Amherst Villiers. Il l'avait soigneusement mise à l'abri pendant la guerre et il la faisait réviser chaque année ; un ancien mécanicien de chez Bentley, qui travaillait dans un garage près de son appartement de Chelsea, l'entretenait avec un soin jaloux. Bond conduisait dur et avec un plaisir presque sensuel. C'était un cabriolet transformable – mais qui se transformait vraiment – gris fer, capable de tenir une vitesse de croisière de 145 km/heure, avec une réserve de puissance correspondant à 50 km/heure de plus.

Bond sortit la voiture du garage, lui fit gravir la rampe. Et bientôt le battement lent du gros tuyau d'échappement de cinq centimètres de diamètre éveillait un écho régulier le long du boulevard planté d'arbres, puis dans la grand-rue très fréquentée de la petite ville et à travers les dunes, en allant vers le sud.

Une heure plus tard, Bond entra au bar de *l'Hermitage* et choisissait une table à côté d'une des larges fenêtres.

Le bar resplendissait de tous les hochets suprêmement masculins qui sont en France synonymes de luxe : teckels à poils durs couchés aux pieds de leur maître, pipes de bruyère répandant l'arôme de miel du tabac anglais, briquets fonctionnels. Tout était cuir clouté de cuivre et acajou poli. Les rideaux et les tapis étaient bleu roi. Les serveurs portaient des vestes blanches à épaulettes d'or. Bond commanda un Americano et passa en revue les consommateurs, strictement élégants, mais trop habillés, tous venus apparemment de Paris. Ils parlaient avec animation, l'air concentré, et il régnait là cette atmosphère de club qui caractérise *l'heure de l'apéritif*.

Les hommes buvaient des quarts champagne sans cesse renouvelés, les femmes des Martini dry.

— *Moi, j'adore le dry*, s'écriait, à la table voisine, une fille au visage lumineux.

Elle parlait à son compagnon, en tweed impeccable mais hors de saison, qui la regardait avec des yeux bruns humides, par-dessus le siège replié d'une luxueuse canne de battue d'Hermès.

— Mais le dry fait avec du Gordon, bien entendu.

— D'accord, Daisy. Mais, tu sais, un zeste de citron...

L'attention de Bond fut attiré par la haute silhouette de Mathis qui, sur le trottoir, arrivait avec une fille brune vêtue de gris. Il la tenait par le bras, au-dessus du coude ; cependant ils ne paraissaient pas intimes ; il y avait dans le profil de la jeune femme une certaine froideur ironique, si bien

qu'ils ne pouvaient passer pour un couple. Bond les laissa entrer dans le bar ; pour sauvegarder les apparences, il continuait à regarder les passants.

— Mais oui, c'est bien monsieur Bond !

Derrière lui, la voix de Mathis était surprise et charmée. Bond, surpris lui aussi, comme il convenait, se leva.

— Êtes-vous seul ?... Ou bien attendez-vous quelqu'un ?... Permettez que je vous présente ma collègue, Mlle Lynd. Mon petit, c'est le monsieur de la Jamaïque avec qui j'ai eu le plaisir de faire affaire ce matin.

Bond s'inclina, avec une cordialité empreinte de réserve.

— Je suis seul et ce serait pour moi un grand plaisir, dit-il en s'adressant à la jeune femme, que vous vous asseyiez avec moi.

Il tira une chaise et, tandis qu'il s'installait, appela le garçon. En dépit des protestations de Mathis, il commanda une fine à l'eau et un Bacardi pour la jeune femme.

Mathis et Bond échangèrent quelques mots enthousiastes sur le beau temps et sur la renaissance de Royal-les-Eaux. La fille restait silencieuse. Elle accepta une cigarette de Bond, l'examina et la fuma en semblant l'apprécier, mais sans affectation ; elle aspirait profondément la fumée jusque dans les poumons, avec un petit soupir, et la rejetait ensuite négligemment par la bouche et les narines. Ses mouvements étaient précis, efficaces, sans trace de contentement de soi.

Bond était très impressionné par la nouvelle venue. Tandis qu'il parlait avec Mathis, il se tournait de temps en temps vers elle, la faisant poliment participer à la conversation, mais complétant à chaque coup d'œil son impression première.

Les cheveux épais, très noirs, de coupe carrée, encadraient le visage, en dépassant un peu la magnifique ligne de la mâchoire, et descendaient assez bas sur la nuque. Ils bougeaient à chaque mouvement de tête, mais elle ne se souciait pas de les remettre constamment en place, elle les laissait aller. Les yeux étaient largement écartés, d'un bleu profond ; elle aussi regardait Bond d'un air franc, mais avec une pointe d'indifférence ironique ; il comprit, avec regret, qu'il avait envie de secouer cette indifférence. La peau était légèrement hâlée, sans trace de maquillage, à l'exception de la bouche, large et sensuelle. Les bras nus et les mains restaient immobiles. L'impression générale de retenue que dégageaient l'aspect de l'inconnue et ses mouvements était confirmée par les ongles coupés court et sans vernis. Elle portait autour-du cou une chaîne d'or à

maillons larges et plats, et au quatrième doigt de la main droite une grosse bague de topaze. La robe, ni courte ni longue, était de soie sauvage grise avec un corsage au décolleté carré, voluptueusement ajusté sur des seins magnifiques. La jupe, à petits plis serrés, sortait d'une large ceinture noire à grosses piqûres. À côté d'elle, sur une chaise, un sac noir à sabretache portait les mêmes piqûres à la main, à côté d'un chapeau de paille dorée à larges bords, dont la calotte était entourée d'un ruban de velours noir, se terminant en arrière par un nœud court. La jeune personne portait des souliers à bouts carrés, en cuir noir uni.

Bond était ému par sa beauté et intrigué par son comportement. La perspective de travailler avec elle le stimulait. En même temps il éprouvait un vague malaise. D'un mouvement irrésistible, il toucha du bois.

Mathis avait remarqué l'air préoccupé de Bond. Au bout d'un moment il se leva.

— Excusez-moi, dit-il à la jeune femme, il faut que je téléphone à Dubernes. Je dois prendre rendez-vous pour le dîner. Est-ce que cela ne vous ennuie pas d'être livrée à vous-même ce soir ?

Elle secoua la tête.

Bond saisit l'occasion. Il dit, tandis que Mathis se dirigeait vers la cabine téléphonique, située près du bar :

— Si vous devez être seule ce soir, accepteriez-vous de dîner avec moi ?

Elle sourit, avec pour la première fois, un vague air de connivence.

— J'en serais ravie, dit-elle. Comme cela, peut-être consentiriez-vous à me faire connaître le casino. M. Mathis m'a dit que vous y étiez comme chez vous. Et peut-être vous porterai-je chance.

Mathis parti, l'attitude de la fille à l'égard de Bond était soudain devenue plus cordiale. Elle paraissait admettre qu'ils constituaient tous les deux une équipe et tandis qu'ils fixaient l'heure et le lieu du rendez-vous, Bond se rendit compte que ce serait après tout facile, de déterminer avec elle les détails d'exécution de son plan. Il eut l'impression qu'elle était intéressée et excitée par le rôle qu'elle avait à jouer et qu'elle mettrait de la bonne volonté à travailler avec lui. Il avait imaginé bien des obstacles à franchir, avant d'établir un contact, et maintenant il sentait qu'il pouvait aborder sans détour les détails d'ordre professionnel. Il était tout à fait honnête vis-à-vis de lui-même, pour ce qui était de son attitude : c'était une

femme, il avait envie de coucher avec elle, mais seulement quand le boulot serait terminé.

Quand Mathis eut rejoint leur table, Bond demanda l'addition. Il expliqua que des amis l'attendaient à son hôtel pour déjeuner. Tenant un instant la main de la fille dans la sienne, il sentit s'établir entre eux un courant de chaude sympathie et de compréhension, qui n'aurait pu exister une demi-heure auparavant.

La jeune femme le suivit des yeux sur le boulevard.

Mathis approcha sa chaise et dit à mi-voix :

— C'est un très bon ami à moi. Je suis content que vous vous soyez rencontrés. J'ai déjà pu sentir que ça se dégelait entre vous, ajouta-t-il avec un sourire. Je ne crois pas que Bond se soit jamais dégelé vraiment. Ce sera pour lui une expérience nouvelle. Et pour vous...

Elle ne lui répondit pas directement.

— Il est très bien. Il me rappelle un peu Hoagy Carmichael. Mais il y a en lui quelque chose de froid et d'impitoyable...

Elle ne termina pas sa phrase. En un clin d'œil, la glace de la fenêtre tomba en miettes. Le souffle d'une terrible explosion, très proche, les renvoya en arrière avec leurs chaises. Quelques objets crépitaient en tombant sur le trottoir. Des bouteilles sortirent lentement des étagères derrière le bar. Il y eut des cris et une ruée vers la porte.

— Ne bougez pas, dit Mathis.

Il renvoya sa chaise en arrière et se précipita sur le trottoir, en passant à travers le châssis de la fenêtre, désormais privé de sa glace.

CHAPITRE VI

Deux hommes en chapeau de paille

En quittant le bar, Bond avait suivi à dessein le trottoir qui longeait le boulevard planté d'arbres. Il se dirigeait vers son hôtel, situé à quelques centaines de mètres. Il avait faim.

La journée était toujours splendide, mais le soleil était maintenant très chaud et les platanes, plantés à une dizaine de mètres de la bordure gazonnée, située entre le trottoir et l'asphalte, dispensaient une ombre fraîche.

Il y avait peu de gens dehors, et les deux hommes, debout sous un arbre de l'autre côté du boulevard, ne paraissaient pas à leur place.

Bond les remarqua au moment où il se trouvait encore à une centaine de mètres d'eux. La même distance les séparait de l'entrée du *Splendide*.

Il y avait quelque chose dans l'aspect de ces hommes qui mettait mal à l'aise. Tous les deux petits, habillés de la même façon, de vêtements sombres, qui devaient être bien chauds pour la saison, ils faisaient penser aux artistes d'un numéro de music-hall, qui attendent l'autobus pour se rendre au théâtre. Ils portaient l'un et l'autre un chapeau de paille orné d'un large ruban noir, peut-être en manière de concession à l'atmosphère de villégiature ; le bord de ces chapeaux, de même que l'ombre de l'arbre, dissimulaient leur visage. Chacune de ces petites silhouettes sombres et ramassées était éclairée d'une manière inattendue par une touche de couleur vive. Ils portaient chacun un appareil photographique carré, accroché à l'épaule ; l'un était rouge vif, l'autre bleu vif.

Le temps de remarquer ces détails, et Bond n'était plus qu'à cinquante mètres des deux hommes. Il réfléchissait à toutes les variétés d'armes et aux moyens de s'en protéger quand une scène terrible et extraordinaire commença à se dérouler.

L'homme rouge fit un léger signe de tête à l'homme bleu. D'un mouvement rapide, ce dernier décrocha de son épaule l'appareil. Bond ne

pouvait le voir complètement, parce que le tronc du platane le lui dissimulait en partie. L'homme bleu se pencha et parut tripoter son appareil. Alors un éclair éblouissant de lumière blanche en jaillit, on entendit le fracas d'une énorme explosion. Bond, bien que protégé par le tronc d'arbre, fut renversé sur le sol par un souffle d'air brûlant qui lui laboura la peau des joues.

Il resta couché sur le sol, contemplant le soleil, tandis que le déplacement d'air – du moins c'est ce qu'il lui semblait – déclenchait une vibration semblable à celle qu'on aurait produite en frappant les basses d'un piano avec un marteau de forgeron.

Quand, étourdi et à demi inconscient, il se releva sur un genou, une affreuse pluie de morceaux de chair et de lambeaux de vêtements souillés de sang se mit à tomber sur lui et autour de lui, mêlée à des branches et du gravier. Puis ce fut une pluie de brindilles et de feuilles. De tous côtés, on entendait le cliquetis aigu de vitres qui tombaient. Le ciel était caché par un champignon de fumée noire, qui s'éleva et se dissipa, tandis qu'il le regardait, comme un homme ivre. On sentait une odeur affreuse d'explosif, de bois brûlé et... oui, c'était tout à fait cela... de mouton grillé. Sur une longueur de plus de cinquante mètres, les arbres du boulevard étaient dépouillés de leurs feuilles et carbonisés. De l'autre côté, deux arbres avaient été arrachés près du niveau du sol et barraient le boulevard. Entre les deux, il y avait un petit cratère, qui fumait encore. Des deux hommes aux chapeaux de paille, il ne restait absolument rien. Mais il y avait des traces rouges sur la chaussée, sur les trottoirs, sur le tronc des arbres, et il y avait des lambeaux sanglants accrochés haut dans les branches.

Bond se mit à vomir.

Ce fut Mathis qui arriva le premier auprès de lui, au moment où il était déjà debout, entourant du bras l'arbre qui lui avait sauvé la vie.

Choqué, mais indemne, il laissa Mathis le conduire vers le *Splendide*, d'où les clients et les serveurs sortaient effrayés et jacassant. Tandis que l'on entendait au loin les avertisseurs des ambulances et des voitures de pompiers, ils réussirent à se faufiler dans la foule, à monter les quelques marches et à suivre le couloir qui menait à la chambre de Bond.

Mathis prit simplement le temps d'ouvrir la radio placée devant la cheminée, puis, tandis que Bond se débarrassait de ses vêtements maculés de sang, il le pressa de questions. Quand il en arriva au signalement des

deux hommes, Mathis arracha le téléphone de son support, au chevet de Bond.

— ... et dites à la police, dit-il pour conclure, que je fais mon affaire de cet Anglais de la Jamaïque qui a été renversé par l'explosion. Il est indemne, et qu'on ne l'embête pas. Je leur expliquerai tout cela dans une demi-heure. Il faut dire à la presse que c'est probablement un règlement de comptes entre communistes bulgares, dont l'un a tué l'autre au moyen d'une bombe. Ils n'ont pas besoin de parler du troisième Bulgare, qui devait rôder quelque part, mais il faut à tout prix qu'ils mettent la main dessus. Il sera certainement parti pour Paris. Blocage des routes partout. Compris ? *Alors, bonne chance.*

Mathis se retourna vers Bond et écouta son récit jusqu'au bout.

— *Merde !...* Eh bien ! Vous avez eu de la veine ! s'exclama-t-il. La bombe vous était visiblement destinée. Il doit y avoir eu une erreur. Ils avaient l'intention de lancer la bombe et ensuite de s'abriter derrière l'arbre. Mais cela s'est passé tout différemment. Ne vous en faites pas, nous découvrirons ce qui est arrivé, dit-il après une pause. C'est certainement une curieuse affaire. Et ces gens ont l'air de vous prendre très au sérieux. (Mathis paraissait vexé.) Mais comment ces sacrés Bulgares avaient-ils l'intention de s'échapper ? Et quelle est la signification de ces boîtes rouge et bleue ? Il faut que nous essayions de trouver des fragments de la rouge.

Mathis se rongait les ongles. Il était surexcité, ses yeux brillaient. Cela devenait une affaire formidable et dramatique, et il s'y trouvait désormais mêlé par différents côtés. Il ne s'agissait plus certes de tenir le manteau de Bond pendant qu'il affronterait Le Chiffre au Casino. Mathis se leva d'un bond.

— Maintenant prenez un verre, déjeunez, et reposez-vous un peu, ordonna-t-il à Bond. Quant à moi, il faut que je mette vite le nez dans cette affaire, avant que les flics n'aillent brouiller la piste avec leurs gros souliers.

Mathis ferma la radio et fit de la main un geste affectueux d'adieu. La porte claqua et le silence se fit dans la chambre. Bond s'assit un instant à la fenêtre et savoura sa joie d'être encore en vie.

Plus tard, tandis que Bond terminait son premier whisky pur sur des glaçons et contemplait avec satisfaction le foie gras et la langouste mayonnaise que le maître d'hôtel venait de placer devant lui, la sonnerie du téléphone retentit.

— Ici, Vesper Lynd. (Elle parlait à voix basse et paraissait angoissée.)
Comment vous sentez-vous ?

— Très bien.

— J'en suis heureuse. Prenez bien soin de vous.

Et elle raccrocha. Bond eut un mouvement, comme pour se débarrasser de quelque chose. Puis il prit son couteau et choisit la tranche la plus épaisse de pain grillé.

Il eut une pensée subite : deux d'entre les adversaires étaient morts, et lui avait quelqu'un de plus avec lui. C'était un début.

Il plongea son couteau dans l'eau bouillante, qui se trouvait à côté du pot de porcelaine de Strasbourg, et il se dit qu'il ne devait pas manquer de doubler le pourboire du maître d'hôtel qui lui avait servi ce foie gras.

CHAPITRE VII

Rouge et noir

Bond était décidé à se trouver en forme parfaite et complètement détendu en vue de cette séance de jeu, qui pourrait durer la plus grande partie de la nuit. Il convoqua un masseur pour trois heures. Quand on eût débarrassé la table de son déjeuner, il s'assit, contemplant la mer jusqu'à ce que le masseur, un Suédois, frappât à sa porte.

Le Suédois se mit à masser Bond en silence, des pieds à la nuque, à calmer ainsi les contractions de ses muscles, et à détendre ses nerfs qui vibraient encore. Les longues éraflures qu'il avait sur l'épaule et le côté gauche cessèrent même de l'élancer ; quand le Suédois fut parti, Bond sombra dans un sommeil sans rêves.

Il s'éveilla dans la soirée, frais et dispos.

Après avoir pris une douche froide, il alla à pied au casino. Depuis la veille au soir, il avait perdu le contact avec les tables. Il avait besoin de rétablir cette concentration, faite pour moitié de calcul mathématique et d'intuition, qui, jointe à un poulx lent et à un tempérament sanguin, constituait, il le savait, l'équipage indispensable du joueur décidé à gagner.

Bond avait toujours été joueur. Il aimait le glissement sec des cartes, le drame muet perpétuel des silhouettes calmes alignées autour du tapis vert. Il aimait le confort solide et étudié des cercles et des casinos, les bras bien rembourrés des fauteuils, le verre de champagne ou de whisky près du coude, le personnel attentif, sans précipitation, à vos moindres désirs. L'impartialité de la bille de la roulette l'amusait, et aussi celle des cartes, et leur façon de se dérober perpétuellement. Il aimait être à la fois acteur et spectateur et, de son fauteuil, participer aux drames et aux décisions d'autres hommes, jusqu'au moment où son tour venait de dire le « oui » ou le « non » décisif, avec généralement une chance sur deux.

Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était les circonstances où tout ce qui arrive est votre faute. On n'a que soi-même à féliciter ou à blâmer. La

chance doit être acceptée avec un haussement d'épaules ou exploitée jusqu'au bout. Mais il faut savoir comprendre quand elle intervient et ne pas la confondre avec une fausse estimation des probabilités. Le péché mortel est de prendre la malchance pour une erreur de tactique. Quelle que soit son humeur, la chance doit être aimée et non pas crainte. Bond voyait la chance sous l'aspect d'une femme qui doit être courtisée avec douceur ou violée brutalement.

Mais il avait l'honnêteté de reconnaître qu'il n'avait jamais encore souffert par les cartes ni par les femmes. Un jour, et il l'acceptait à l'avance, il serait mis à genoux par l'amour ou par la chance. Quand cela arriverait, il savait qu'il serait marqué de ce point d'interrogation qu'il avait si souvent observé chez les autres, la promesse de payer avant d'avoir perdu : accepter de ne pas être infaillible.

Mais, ce soir de juin, tandis que Bond traversait la « cuisine » pour entrer dans le privé, ce fut avec confiance et enthousiasme anticipé qu'il changea un million en plaques de cinquante mille et s'assit près du chef de partie, à la première table de la roulette.

Bond emprunta au chef sa carte et étudia la succession des coups depuis le début de la séance. Il faisait toujours ainsi, bien que sachant que chaque révolution de la roue, chaque mouvement de la bille pour aller se loger dans son alvéole numéroté est sans aucune relation avec ceux qui les ont précédés. Il admettait que le jeu recommence chaque fois que le croupier saisit la bille d'ivoire dans la main droite, donne aux quatre rayons de la roue un mouvement de rotation, de la même main, dans le sens des aiguilles d'une montre et, dans un troisième mouvement, toujours de la même main, lance la bille autour de la bordure extérieure de la roue, dans le sens inverse de son mouvement, et de celui des aiguilles d'une montre.

Il était évident que tout ce rituel et toute la perfection mécanique de la roue, des alvéoles numérotés et du cylindre ont été étudiés et perfectionnés au long des années, de sorte que ni l'adresse du croupier ni la moindre pente dans la roue ne peuvent influencer la trajectoire de la bille. Et il y a pourtant une coutume parmi les joueurs de roulettes, coutume à laquelle Bond se conformait rigoureusement, qui consiste à noter soigneusement l'histoire de chaque séance et à s'inspirer de toute particularité dans la rotation de la roue. À noter par exemple, en les considérant comme significatives, les suites de plus de deux sur un numéro plein, ou de plus de quatre sur les autres combinaisons, en descendant jusqu'aux égalités.

Bond ne prenait pas la défense de cette pratique. Il affirmait simplement que plus on met d'attention et d'ingéniosité dans sa façon de jouer, plus on gagne.

Dans les numéros sortis à cette table, après trois heures de jeu. Bond ne vit pas grand-chose d'intéressant, sauf que la dernière douzaine avait été défavorisée. Il avait l'habitude de jouer toujours avec la roue et de ne renverser son jeu en partant dans une nouvelle direction que lorsque le zéro était sorti. Il décida donc de jouer l'une de ses combinaisons favorites, en misant sur les deux premières douzaines le maximum pour chacune d'elles, soit cent mille francs. Il couvrait ainsi les deux tiers du tableau – à l'exception du zéro – et comme les douzaines payaient trois fois la mise, il gagnait régulièrement cent mille francs toutes les fois qu'un numéro inférieur à vingt-cinq sortait.

Après sept coups il avait gagné six fois. Il perdit le septième coup quand le trente sortit. Son bénéfice net se montait à un demi-million de francs. Il quitta la table au moment où le croupier allait lancer pour le huitième coup. C'est le zéro qui sortit. Ce coup de chance l'encouragea et, considérant le trente comme un signal annonçant la troisième douzaine, il décida de miser sur la première et la dernière douzaine jusqu'à ce qu'il eût perdu deux fois. Dix coups après, la douzaine du milieu sortit deux fois, lui coûtant quatre cent mille francs, mais il quitta la table avec un bénéfice net de onze cent mille francs.

Bond ayant tout de suite commencé à jouer le maximum, devint le point de mire de toute la table. Comme il paraissait en veine, un ou deux poissons pilotes se mirent à nager dans son sillage. L'un d'eux, assis de l'autre côté de la table, et que Bond prit pour un Américain, avait partagé sa chance avec plus de cordialité et de plaisir qu'il n'eût été normal. L'homme lui avait souri une ou deux fois par-dessus la table, et il y avait quelque chose d'affecté dans sa façon de placer ses deux modestes plaques de dix mille exactement en face des deux plaques plus grandes de Bond. Quand celui-ci se leva, l'autre recula aussi sa chaise et l'interpella cordialement à travers la table :

— Merci pour la promenade. Je pense que je vous dois bien un verre. Voulez-vous accepter ?

Bond eut l'impression que c'était peut-être l'homme de la C.I.A. Il comprit qu'il ne se trompait pas au moment où, après avoir lancé au croupier une plaque de dix mille et donné à l'huissier qui avait tiré sa chaise

un billet de mille, il s'en allait en flânant jusqu'au bar avec l'Américain et que celui-ci eût dit :

— Mon nom est Félix Leiter. Heureux de vous connaître.

— Le mien est Bond ; James Bond.

— Ah oui ! fit son compagnon. Et maintenant, voyons, qu'allons-nous avoir à célébrer ?

Bond commanda du Haig and Haig sec, avec de la glace, puis regarda attentivement le barman.

— Un dry Martini, dit-il. D'abord dans un grand gobelet à champagne.

— Oui, monsieur.

— Un moment. Trois mesures de Booth's, une de vodka, une demi-mesure de Kina Lilet. Passez au shaker jusqu'à ce que ce soit bien frappé et ajoutez alors un grand zeste de citron. Pigé ?

— Certainement, monsieur.

Le barman semblait enchanté de l'idée.

— Bigre ! Ça, c'est certainement un drink, dit Leiter.

— Lorsque je... me concentre..., dit Bond en riant, je ne prends jamais plus d'un verre avant le dîner. Mais j'aime qu'il soit copieux, très fort, très froid et très bien préparé. J'ai horreur des demi-portions en toute chose. Et en particulier quand elles ont mauvais goût. Cette boisson est de mon invention. Il faudra que je la fasse déposer quand j'aurai pu lui trouver un nom.

Il surveilla avec attention le grand verre, qui se couvrait de buée tandis que le barman y versait le liquide d'or pâle, où le shaker avait fait naître quelques bulles. Bond but une longue gorgée.

— Excellent, dit-il au barman, mais si vous pouviez avoir de la vodka de grain, au lieu de pommes de terre, ce serait encore meilleur. *Mais n'enculons pas les mouches*, ajouta-t-il dans un aparté avec le barman, qui sourit. C'est une façon très vulgaire de dire qu'il ne faut pas couper les cheveux en quatre, expliqua-t-il ensuite, à l'intention de Leiter.

Celui-ci paraissait toujours très intéressé par la boisson de Bond.

— Vous étudiez certainement les questions à fond, dit-il d'un air amusé, tandis qu'ils emportaient leurs verres dans un coin. Puis, en baissant la voix : Vous pourriez aussi bien l'appeler le « Cocktail Molotov », après celui que vous avez dégusté cet après-midi.

Ils s'assirent. Bond se mit à rire.

— J'ai vu que le signal de croisement a été arraché et qu'on dévie les voitures. J'espère que cela n'aura pas effarouché les gros pontes.

— Les gens acceptent l'histoire de communistes, ou alors ils croient à l'explosion d'une conduite de gaz. Tous les arbres brûlés seront abattus ce soir. Si on travaille ici aussi vite qu'à Monte-Carlo, toute trace de dégât aura disparu demain matin.

Leiter fit sortir une Pall Mail en secouant le paquet.

— Je suis heureux de travailler avec vous dans cette affaire, dit-il en regardant son verre. Je suis donc particulièrement content que vous n'ayez pas été soufflé jusqu'au firmament de la gloire. Les gens de chez nous s'intéressent fort à l'entreprise, qu'ils considèrent comme importante, autant que le pensent vos amis. Ils ne croient pas du tout que ce soit une histoire de fous. En fait, Washington est assez ulcéré que ce ne soit pas nous qui menions le jeu, mais vous savez comment sont les huiles ! Je suppose que c'est la même chose chez vous.

— Tendance à tirer un peu la couverture à eux, admit Bond avec un hochement de tête.

— De toute façon, je suis placé sous vos ordres et je vous apporterai toute l'assistance que vous me demanderez. Avec Mathis et ses gars ici, il y a des choses dont nous n'aurons peut-être pas besoin de nous occuper. Mais, en tout cas, je suis là.

— J'en suis ravi, dit Bond. Pour faire le poids en face de l'adversaire, il y a moi, et probablement vous et aussi Mathis. Il semble donc qu'il ne me manquera pas de gens sur qui m'appuyer. Je suis heureux d'apprendre que Le Chiffre est dans une situation aussi désespérée que nous le pensions. Je n'ai rien de particulier à vous faire faire, mais je vous serais reconnaissant si vous restiez ce soir au casino ou dans les parages. J'ai une assistante, une certaine miss Lynd, et j'aimerais vous la confier quand je commencerai à jouer. Vous n'aurez pas à avoir honte d'elle, c'est une belle fille, dit-il en souriant. Et vous pourriez repérer les deux gardes du corps. Je ne peux pas croire qu'ils tentent un coup en vache, mais on ne peut pas savoir.

— Je serai en mesure de vous aider, dit Leiter. Avant de me joindre à cette bande, j'ai servi dans les Marines, si ça vous dit quelque chose.

Et il regarda Bond, en ayant l'air de s'excuser.

— Certainement, dit Bond.

Leiter était originaire du Texas. Tandis qu'il parlait de ses fonctions à l'État-Major Interallié de Renseignements de l'O.T.A.N. et de la difficulté

qu'il y avait à assurer la sécurité dans un organisme où étaient représentées tant de nationalités différentes, Bond se dit que les Américains, quand ils s'y mettent, sont des gens bien et qu'ils viennent pour la plupart du Texas.

Félix Leiter avait à peu près trente-cinq ans. Grand et mince, il portait un costume en tropical brun qui pendait négligemment de ses épaules, comme les vêtements de Frank Sinatra. Ses mouvements, sa façon de parler, étaient lents, mais on avait l'impression qu'il y avait en lui de grandes réserves de vitesse et de force et qu'il devait être un bagarreur dur et redoutable. Assis comme il était, penché sur la table, il avait quelque chose du faucon. Cette ressemblance était accentuée par le menton et les pommettes aigus, par la grande bouche, légèrement de travers. Les yeux gris, obliques comme ceux d'un félin, se plissaient continuellement, pour éviter la fumée des Pall Mail que Leiter fumait sans arrêt. Les petites rides que cette habitude avait fait venir au coin de ses yeux donnaient l'impression qu'il souriait plus avec les yeux qu'avec la bouche. Une mèche de cheveux blond paille donnait à son visage un aspect enfantin, vite démenti par un examen plus approfondi. Il semblait parler ouvertement de ses activités à Paris, mais il ne faisait jamais allusion à ses collègues américains servant en Europe ou à Washington, et Bond crut deviner que Leiter plaçait les intérêts de sa propre organisation très au-dessus des questions concernant l'ensemble des nations de l'O.T.A.N. Les deux hommes sympathisèrent tout de suite.

Le temps que Leiter fût disparaître son second whisky et que Bond lui parlât des Muntz et de sa courte reconnaissance du matin le long de la côte, il était sept heures et demie et ils décidèrent de rentrer tranquillement à l'hôtel. Avant de quitter le casino, Bond déposa à la caisse l'ensemble de son capital de vingt-quatre millions, ne gardant, comme argent de poche, que quelques billets de dix mille.

Tandis qu'ils traversaient pour se rendre au *Splendide*, ils constatèrent qu'une équipe d'ouvriers travaillait déjà sur le théâtre de l'explosion. Plusieurs arbres étaient déracinés, les arroseuses municipales lavaient à grande eau le boulevard et les trottoirs. Le cratère de la bombe avait disparu. Quelques rares passants s'arrêtaient pour regarder, médusés. Bond supposa que le même traitement esthétique avait été appliqué à l'*Hermitage*, aux magasins et devantures qui avaient perdu leurs vitres.

Dans le crépuscule tiède et bleuté, Royal-les-Eaux avait retrouvé l'ordre et la paix.

— Pour qui travaille le concierge ? demanda Leiter tandis qu'ils approchaient de l'hôtel.

Bond n'était sûr de rien et le lui dit. Mathis avait été incapable de lui donner des éclaircissements. « À moins que vous ne l'ayez acheté vous-même, lui avait-il dit, vous êtes en droit de supposer qu'il l'a été par les autres. Tous les concierges sont vénaux. Ce n'est pas leur faute. On les a habitués à considérer tous les clients, à l'exception des maharadjahs, comme des tricheurs en puissance et des voleurs. Ils se préoccupent autant de votre confort et de votre bien-être que des crocodiles. »

Bond se rappelait ce qu'avait dit Mathis ; au moment où le concierge se précipita pour lui demander s'il était remis de sa mésaventure de l'après-midi, il crut bon de dire qu'il se sentait encore un peu secoué. Il espérait que, si le renseignement était transmis, Le Chiffre en se mettant à jouer le soir sous-estimerait l'état physique de son adversaire. Le concierge fit des vœux mielleux pour le rétablissement de Bond.

La chambre de Leiter était située à l'un des étages supérieurs. Ils se séparèrent à l'ascenseur, après être convenus de se retrouver au casino vers dix heures et demie onze heures, moment où l'on commence habituellement à jouer aux grandes tables.

CHAPITRE VIII

Abat-jour rose et Champagne

Bond regagna sa chambre, qui de nouveau ne semblait pas avoir été visitée, se dévêtit, prit un bain chaud prolongé, suivi d'une douche froide et s'étendit sur le lit. Il avait une heure pour se reposer et rassembler ses idées, avant de rencontrer la jeune femme au bar du *Splendide* ; une heure pour examiner minutieusement les détails de son plan de jeu, avec toutes les éventualités de gain ou de perte qui pouvaient se présenter. Il lui fallait déterminer le rôle de ses assistants, Mathis, Leiter, la jeune femme, et imaginer à l'avance les réactions de l'adversaire, dans toutes les éventualités. Il ferma les yeux et il continua à imaginer une série de scènes soigneusement agencées, comme s'il regardait dans un kaléidoscope tomber les petits morceaux de verre coloré.

À neuf heures moins vingt, il avait épuisé toutes les possibilités qui pouvaient se présenter au cours de son duel avec Le Chiffre. Il se leva, s'habilla, chassant complètement de son esprit toute préoccupation pour l'avenir immédiat.

Pendant qu'il nouait le mince ruban de satin noir de sa cravate, il s'arrêta un instant pour s'examiner dans la glace. Ses yeux gris-bleu avaient une expression calme, teintée d'une pointe de curiosité ironique, et la courte mèche de cheveux noirs qui ne voulait jamais rester en place descendait doucement sur le front, pour former une épaisse virgule au-dessus du sourcil droit. Avec la mince cicatrice qui coupait du haut en bas la joue droite, la physionomie faisait vaguement pirate. Il n'y avait pas beaucoup de Hoagy Carmichael dans tout cela, pensait Bond, tandis qu'il remplissait de trente cigarettes Morland à triple bande dorée son léger étui à cigarettes en acier bruni. Car Mathis lui avait répété la remarque de la jeune femme.

Il glissa l'étui dans sa poche revolver et fit claquer le couvercle de son Ronson, pour s'assurer qu'il n'avait pas besoin d'être rempli. Après avoir mis dans sa poche la mince liasse de billets de dix mille francs, il ouvrit un

tiroir, y prit un étui léger en chamois, qu'il fit passer par-dessus son épaule gauche, de manière à ce qu'il pendît à environ dix centimètres de l'aisselle. Il prit alors entre ses chemises, dans un autre tiroir, un automatique Beretta 25 très plat, à crosse évidée, retira le chargeur et la cartouche engagée dans le canon, manœuvra la culasse plusieurs fois, puis, la chambre étant bien vide, appuya sur la détente. Il remit le chargeur, engagea une balle dans le canon, mit le cran de sûreté et fit tomber l'arme dans l'étui placé sous son aisselle. Il regarda tout autour de la pièce pour vérifier qu'il n'avait rien oublié, puis il enfila son veston de smoking droit, sur sa chemise du soir de soie épaisse. Il se sentait au frais et à l'aise. Il se regarda dans la glace pour voir si l'on ne voyait pas du tout le pistolet placé sous son bras gauche, vérifia son nœud de cravate et sortit en fermant la porte à clef.

Au bas de l'escalier, il tourna dans la direction du bar. À ce moment la porte de l'ascenseur s'ouvrit et une voix froide l'appela en disant : « Bonsoir. »

C'était la jeune femme. Elle attendit qu'il vînt à elle.

Il se rappelait tous les détails de sa beauté et ne fut pas surpris d'en être encore ému.

Sa robe était de velours noir, très simple, mais on y reconnaissait cette perfection dans le détail à laquelle peuvent prétendre une demi-douzaine de couturiers, dans le monde entier. Elle portait un étroit collier de diamants et un clip, également de diamants, au bas du décolleté en V profond, qui révélait la naissance de seins orgueilleux. Elle tenait un sac du soir, simple et plat, qu'elle portait à son bras replié, le poing à la hanche. Ses cheveux noir de jais tombaient tout droit et formaient une dernière boucle au-dessous de sa joue.

Elle était magnifique. Le cœur de Bond battait dans sa poitrine.

— Vous êtes tout à fait charmante, dit-il. Les affaires doivent bien marcher, dans la radio !

— Ça ne vous ferait rien que nous allions dîner directement ? dit-elle en passant son bras sous celui de Bond. Je veux faire une entrée sensationnelle. À la vérité, je dois vous révéler un terrible secret, à propos de ce velours noir : quand on s'assoit, il marque... Si ce soir vous m'entendez crier, c'est que je me serai assise sur une chaise cannée.

— Bien sûr, allons dîner, dit Bond en riant. Nous prendrons un verre de vodka en commandant le menu.

Elle lui adressa un regard amusé et il rectifia :

— Ou bien un cocktail, bien entendu, si vous préférez cela. C'est la meilleure table de Royal.

Pendant un court moment, il se sentit piqué par l'expression d'ironie, la très légère ombre de rebuffade, avec laquelle elle avait accueilli sa façon autoritaire de décider, et par la manière dont il avait en une seconde réagi à ce regard. Mais ce n'était qu'une très rapide passe de fleurets. Le temps que le maître d'hôtel les guidât jusqu'à leur table, à travers la salle comble, cette impression fut oubliée. Bond, suivant sa compagne, ne pensait plus qu'à regarder les têtes des dîneurs qui se tournaient vers elle.

La partie élégante du restaurant se trouvait le long de la fenêtre circulaire qui avait été construite au-dessus des jardins de l'hôtel, comme la large poupe d'un navire, mais Bond avait choisi une table dans l'une des alcôves garnies de glaces qui se trouvaient à l'arrière de la grande salle, coins isolés et gais, avec leur décor blanc et or, les lampes à abat-jour de soie rouge de style Empire, sur la table et en appliques.

Tandis qu'ils cherchaient à s'orienter dans le labyrinthe de la double page grand format du menu, écrite à l'encre rouge, Bond appela le sommelier et se tourna vers sa compagne :

— Qu'avez-vous décidé ?

— J'aimerais beaucoup un verre de vodka, dit-elle simplement, et elle retourna à son examen du menu.

— Un carafon de vodka, très froid, commanda Bond.

Il ajouta, de but en blanc :

— Je ne peux pas boire à la santé de votre robe neuve sans savoir votre prénom. Je ne l'ai pas très bien compris cet après-midi au téléphone.

— Vesper, dit-elle. Vesper Lynd.

Bond lui lança un regard interrogateur.

— C'est assez ennuyeux à expliquer chaque fois, mais je suis née le soir, un soir d'orage, selon mes parents. Ils ont apparemment tenu à s'en souvenir. Certains aiment ce prénom, ajouta-t-elle avec un sourire, d'autres non. Moi, j'y suis habituée.

— Je pense que c'est un beau prénom, dit Bond. (Une idée lui vint à l'esprit) Puis-je vous l'emprunter ?

Il donna des explications sur le martini spécial qu'il avait inventé et sur le nom qu'il cherchait à lui donner.

— Le vôtre sonne très bien et est tout à fait approprié à cette heure violette à laquelle mon cocktail sera bu désormais dans le monde entier. Puis-je en disposer ?

— Quand j'aurai pu en goûter un, promit-elle. Cela a l'air d'une boisson dont on peut être fière.

— Nous en prendrons un ensemble quand tout cela sera terminé, dit Bond. Gagné ou perdu. Et maintenant, avez-vous décidé ce que vous voulez avoir pour votre dîner ? Soyez ruineuse, s'il vous plaît, ajouta-t-il, en sentant une légère hésitation chez sa compagne. Ou bien alors retirez cette robe somptueuse.

— J'ai choisi deux plats, répondit-elle en riant, et les deux seraient délicieux. Mais se conduire à l'occasion comme un millionnaire est un plaisir merveilleux, et si vous êtes sûr... Eh bien, je commencerais bien par du caviar et prendrais ensuite un rognon de veau grillé avec des pommes soufflées. Et puis j'aimerais des fraises des bois avec énormément de crème. C'est tout à fait incorrect d'être si décidée et si ruineuse ? dit-elle en souriant d'un air interrogateur.

— C'est au contraire une vertu. D'ailleurs il ne s'agit là que d'un bon repas simple et sain. Puis se tournant vers le maître d'hôtel : Donnez-nous beaucoup de toasts. La difficulté, expliqua-t-il à Vesper, n'est pas d'obtenir assez de caviar, mais assez de toasts. Quant à moi, dit-il en revenant au menu, je tiendrai compagnie à mademoiselle avec le caviar. Ensuite, je voudrais un petit tournedos, saignant, avec de la sauce béarnaise et un cœur d'artichaut. Pendant que mademoiselle se régalerait avec ses fraises, moi je prendrai un demi-avocat, avec un peu de mayonnaise. Vous êtes d'accord ?

Le maître d'hôtel s'inclina.

— Mes compliments, mademoiselle et monsieur.

Puis, se tournant vers le sommelier : « Monsieur Georges ! » Il répéta les deux menus à son intention.

— Parfait, dit le sommelier en tendant la carte des vins reliée en cuir.

— Si vous êtes d'accord, j'aimerais mieux ce soir boire du champagne. C'est un vin gai et il convient aux circonstances... Du moins je l'espère.

— Oui, j'aimerais beaucoup boire du champagne, dit-elle.

Le doigt posé sur la page. Bond s'adressa au sommelier :

— Le Taittinger 45 ?

— C'est un grand vin, monsieur, dit le sommelier. Mais si monsieur permet, et il pointa avec son crayon, le Blanc de Blanc brut 1943, dans la

même marque, est incomparable.

— Eh bien, d'accord ! dit-il avec un sourire.

— Ce n'est pas une marque très connue, expliqua-t-il à sa compagne, mais c'est probablement le meilleur champagne du monde.

La nuance de prétention révélée par cette remarque le fit sourire.

— Il faut m'excuser, dit-il, je prends un plaisir ridicule à ce que je mange et bois. Cela tient en partie au fait que je suis célibataire, mais surtout à l'habitude que j'ai d'attacher beaucoup d'importance aux détails. Cela fait en réalité tatillon et vieille fille, mais comme, lorsque je travaille, je dois généralement prendre mes repas seul, cela les rend plus intéressants, de me donner un peu de mal.

Vesper sourit :

— J'aime cela, dit-elle. J'aime faire les choses à fond, tirer le maximum de tout. Je pense que c'est comme cela qu'on doit vivre. Mais cela fait un peu écolière de le dire, ajouta-t-elle en s'excusant.

Le carafon de vodka était arrivé sur son lit de glace pilée. Bond emplît leurs verres.

— Bon, je suis d'accord avec vous, en tout cas. Et maintenant, à la réussite de cette soirée, Vesper !

— Oui, dit-elle avec calme en levant son petit verre et en le regardant droit dans les yeux, d'une façon curieusement directe. J'espère que tout se passera bien.

Il lui sembla que Bond avait esquissé un fugitif haussement d'épaules involontaire, tandis qu'elle parlait. Pourtant dans une impulsion soudaine, elle se pencha vers lui :

— J'ai des nouvelles pour vous, de la part de Mathis. Il aurait eu envie de vous les dire lui-même. C'est au sujet de la bombe. Une histoire fantastique.

CHAPITRE IX

Ce jeu est le baccara

Bond jeta un coup d'œil autour d'eux, mais il n'y avait aucun risque d'être entendu, et le caviar attendrait que les toasts vinssent enfin des cuisines.

— Dites-moi, fit-il, les yeux brillants de curiosité.

— Ils ont attrapé le troisième Bulgare, sur la route de Paris. Il était dans une Citroën et il avait ramassé deux auto-stoppeurs anglais, en guise de couverture. Au barrage, son français était si mauvais qu'on lui a demandé ses papiers. Il a sorti un revolver et tué l'un des motocyclistes de la patrouille. Mais l'autre homme l'a eu, je ne sais comment, et a réussi à l'empêcher de se suicider. On l'a emmené à Rouen et on lui a fait raconter l'histoire.

« Ils faisaient apparemment partie d'une équipe de saboteurs et d'hommes de main, chargés en France de ce genre de missions. Mathis et ses amis tâchent de mettre la main sur les autres. Ils devaient toucher deux millions de francs pour vous tuer, et l'agent qui leur a expliqué leur mission leur a dit qu'ils ne risquaient pas d'être pris s'ils suivaient scrupuleusement ses instructions. C'est maintenant que ça devient intéressant, dit-elle en buvant une gorgée de vodka. L'agent leur a remis les deux appareils photographiques que vous avez vus. Il leur a dit que ces couleurs vives étaient destinées à leur faciliter les choses, la boîte bleue contenait une bombe fumigène très puissante, la rouge la bombe explosive. Tandis que l'un des deux lancerait la boîte rouge, l'autre devait presser un bouton sur la bleue, et ils pourraient ainsi s'échapper, à la faveur du nuage de fumée. En réalité, la bombe fumigène était une pure invention, destinée à faire croire aux Bulgares qu'ils pourraient s'échapper. Les deux boîtes contenaient la même bombe explosive très puissante. Il n'y avait aucune différence entre les deux boîtes. L'idée consistait à vous faire disparaître, ainsi que les deux

lanceurs de bombes, sans laisser de traces. Il y avait probablement d'autres plans prévus, pour en finir avec le troisième homme. »

— Continuez, dit Bond, plein d'admiration pour l'ingéniosité du coup double.

— Eh bien ! Les Bulgares trouvaient que cela avait l'air très intelligent, mais, se croyant malins, ils avaient décidé de ne pas prendre de risques. Il serait préférable, pensaient-ils, de déclencher la bombe fumigène d'abord et, à l'abri du nuage de fumée, de lancer la bombe sur vous. Ce que vous avez vu, c'est le lanceur de bombe adjoint qui pressait le bouton de la fausse bombe fumigène. Naturellement, ils ont sauté tous les deux.

« Le troisième Bulgare attendait derrière le *Splendide* pour emmener ses deux camarades. Quand il a vu ce qui arrivait, il a supposé qu'ils avaient fait une fausse manœuvre. Mais la police a ramassé quelques fragments de la bombe rouge non explosée et les lui a montrés. Quand il a vu qu'ils avaient été joués et que ses deux camarades étaient destinés à mourir en même temps que vous, il s'est mis à parler. Je suppose qu'il parle encore en ce moment. Mais on ne peut établir de lien entre eux et Le Chiffre. Ils ont été chargés de ce job par un intermédiaire, peut-être l'un des gardes du corps de Le Chiffre. Ce nom ne dit absolument rien au survivant. »

Elle venait de finir son histoire quand les serveurs arrivèrent avec le caviar, une montagne de toasts brûlants, et de petits plats contenant de l'oignon finement haché, des œufs durs pilés, le jaune d'un côté, le blanc de l'autre.

Le caviar fut mis en petits tas dans leurs assiettes et ils commencèrent à manger en silence. Au bout d'un instant, c'est Bond qui prit la parole :

— C'est très satisfaisant, de voir ses meurtriers transformés en cadavres à votre place. En ce qui les concerne, ils ont certainement été pris à leur propre piège. Mathis sera content du travail de la journée : cinq membres du camp adverse neutralisés en vingt-quatre heures.

Et il lui raconta comment-les Muntz avaient été découverts.

— Soit dit en passant, ajouta-t-il, comment vous êtes-vous trouvée sur cette affaire ? À quelle section appartenez-vous ?

— Je suis l'assistante personnelle du chef de S, dit Vesper. Comme il s'agissait de son projet, il voulait que sa section eût un droit de regard sur l'opération et il a demandé à « M », si je pouvais y aller. Il semblait ne s'agir que d'une mission de liaison, si bien que « M » a accepté, tout en disant à mon chef que vous seriez furieux de vous voir adjoindre une

femme dans le travail. (Elle fit une pause, et comme Bond ne répondait pas) Je devais rencontrer Mathis à Paris et venir avec lui. J'ai une amie qui est vendeuse chez Dior. Elle a réussi à me prêter ceci et la robe que je portais ce matin, sinon je n'aurais jamais pu rivaliser avec tous ces gens, conclut-elle en désignant la salle. Les filles du bureau m'enviaient beaucoup, et pourtant elles ne savaient pas de quel genre de travail il s'agissait. Tout ce qu'elles savaient, c'est que j'aurais à travailler avec un double zéro. Car, bien entendu, vous êtes nos héros. J'étais ravie.

Bond fronça les sourcils :

— Ce n'est pas difficile, d'avoir un double zéro, quand on est prêt à tuer, dit-il. C'est la signification du signe, et il n'y a pas de quoi en être particulièrement fier. Je dois mon double zéro aux cadavres d'un expert japonais en code à New York et d'un agent double norvégien à Stockholm. Des gens probablement convenables. Seulement ils avaient été pris dans la tornade mondiale, tout comme ce Yougoslave que Tito a fait sauter. Tout cela est bien embarrassant, mais quand c'est votre métier, vous faites ce qu'on vous dit. Comment trouvez-vous cet œuf dur râpé avec le caviar ?

— C'est une merveilleuse combinaison, dit-elle. Ce dîner est admirable. C'est presque une honte...

Elle s'interrompit, sous un regard glacial de Bond.

— Si ce n'était pas pour le boulot, nous ne serions pas ici, dit-il.

Il regretta soudain l'intimité de ce dîner et de cette conversation. Il sentit qu'il en avait trop dit et que ce qui ne devait être qu'une rencontre en vue du travail prenait un caractère plus complexe.

— Voyons ce qu'il faut faire, dit-il en abordant les questions pratiques. Il vaut mieux que je vous explique ce que je vais tenter et que nous voyions dans quelle mesure vous pouvez m'aider. Ce qui n'ira pas bien loin, je le crains. Voici les faits essentiels.

Il se mit à lui esquisser le plan à exécuter, énumérant les différentes éventualités qui pouvaient se présenter.

Ils attaquèrent le deuxième plat, tandis que Bond continuait son exposé. La jeune femme écoutait dans une attitude d'obéissance réservée, mais attentive. Elle se sentait profondément décontenancée par cet air cassant, et elle reconnaissait qu'elle aurait dû prêter plus d'attention aux recommandations du chef de S. Celui-ci lui avait dit en lui confiant sa mission : « C'est un homme dévoué à sa tâche. Ne vous attendez pas à une partie de plaisir. Il ne pense qu'à l'affaire en cours, et quand il est dessus

c'est un bourreau de travail. Mais c'est un as, et il n'y en a pas tellement, si bien que vous ne perdrez pas votre temps. Il est beau gars, mais n'en tombez pas amoureux. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup de cœur. En tout cas, bonne chance, et revenez-nous indemne. »

Tout cela avait un peu un caractère de défi, et elle s'était réjouie de sentir qu'elle attirait et intéressait Bond – son intuition le lui disait. Puis, une simple allusion au plaisir qu'ils prenaient ensemble, une allusion qui n'était rien de plus que les premiers mots d'une phrase conventionnelle, et il s'était soudain glacé, il avait brutalement modifié son attitude, comme si la chaleur humaine était pour lui une sorte de poison. Elle en fut blessée et désorientée. Elle secoua ces idées et concentra toute son attention sur ce qu'il disait. Elle ne renouvellerait pas la même erreur.

— ...et ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de souhaiter une série de coups heureux pour moi, ou de coups malheureux pour lui.

Bond lui expliquait comment on joue au baccara.

— C'est un jeu qui ressemble à tous les jeux de hasard. Les probabilités sont à peu près les mêmes en faveur du banquier et du ponté. Un tour peut suffire à faire « sauter la banque » ou à ruiner les pontés. Ce soir, d'après nos renseignements, Le Chiffre a repris la banque au syndicat égyptien qui, ici, a affermé les grandes tables. Il a payé un million de francs et son capital a ainsi été ramené à vingt-quatre millions. Je dispose à peu près de la même somme. Il y aura dix joueurs, je pense, et nous serons assis, encadrant le banquier, autour d'une table en forme de haricot.

« Habituellement, cette table est divisée en deux tableaux. Le banquier joue deux parties, chacune contre un des deux tableaux, celui de gauche et celui de droite. Au cours du jeu, le banquier doit être capable de gagner en jouant avec un tableau contre l'autre, grâce à des calculs très calés. Mais il n'y a pas encore assez de joueurs à Royal-les-Eaux, et Le Chiffre va simplement courir sa chance contre les joueurs d'un seul tableau. C'est inhabituel, parce que cela diminue les chances du banquier, mais elles sont tant soit peu en sa faveur, et il fixe bien entendu le maximum des mises.

« Ainsi le banquier est assis au centre, avec un croupier pour ramasser les cartes et annoncer le montant de bancos, ainsi qu'un chef de partie pour arbitrer le jeu dans son ensemble. Je serai assis en face de Le Chiffre, si je le peux. Devant lui il a un sabot contenant six jeux de cartes, bien battus. Il n'y a absolument aucune possibilité de truquer le sabot. Les cartes sont battues par le croupier, coupées par un des joueurs et placées dans le sabot,

sous les yeux de tous les joueurs assis à la table. Nous avons contrôlé les membres du personnel et ils sont tous parfaits. Il faudrait, mais c'est presque impossible, marquer toutes les cartes, et cela nécessiterait la connivence au moins du croupier. En tout cas, nous y veillerons aussi. »

Bond but une gorgée de champagne et continua.

— Voici comment se déroule le jeu. Le banquier annonce l'ouverture de la banque à cinq cent mille francs. Chaque place est numérotée à partir de la droite du banquier, et le joueur le plus proche de lui, c'est-à-dire le numéro 1, peut accepter le banco, auquel cas il avance son argent vers le milieu de la table, ou passer, s'il en trouve le montant trop élevé ou s'il ne veut pas y aller. Le numéro 2 a alors le droit de faire le banco. S'il refuse, c'est le tour du numéro 3 et ainsi de suite. Si aucun joueur isolé ne fait le banco, celui-ci est offert à l'ensemble de la table et chacun mise, y compris les spectateurs debout, jusqu'à ce que les cinq cent mille francs soient couverts.

« C'est un petit banco qui serait immédiatement fait ; mais, quand il s'agit d'un ou deux millions, il est souvent difficile de trouver quelqu'un ; et même un groupe de pontes, si le banquier paraît en veine. À ce moment-là, j'essaierai toujours d'entrer dans le jeu en acceptant le banco. En réalité, j'attaquerai Le Chiffre toutes les fois que j'en aurai l'occasion, jusqu'à ce que j'aie fait sauter la banque ou qu'il m'ait lessivé. Cela pourra prendre du temps, mais, en fin de compte, il est obligatoire que l'un de nous deux triomphe de l'autre, sans compter les autres joueurs à la table, qui peuvent aussi, bien entendu, le rendre entre temps plus riche ou plus pauvre.

« Dans sa position de banquier, il a un léger avantage. Mais le fait de savoir que je l'attaque violemment et d'ignorer, je l'espère, le montant de mon capital, doit agir sur ses nerfs. Et je pense qu'ainsi nous lutterons à armes égales. »

Il s'arrêta pendant qu'on leur servait les fraises et l'avocat. Ils mangèrent un moment en silence, puis ils parlèrent d'autre chose au moment du café. Ils fumèrent. Ils ne prirent de liqueur ou de cognac ni l'un ni l'autre. Finalement, Bond estima que le moment était venu d'expliquer à son interlocutrice le mécanisme du jeu.

— C'est très simple et vous comprendrez tout de suite si vous avez jamais joué au vingt-et-un, où il s'agit de recevoir du banquier des cartes dont les valeurs additionnées se rapprochent plus que les siennes du nombre vingt et un. Dans ce jeu, je reçois deux cartes et le banquier deux, et, à

moins que l'un des deux ne gagne d'emblée, l'un et l'autre peuvent recevoir une carte supplémentaire. L'objectif du jeu est d'avoir en main deux ou trois cartes dont les valeurs additionnées représentent neuf points ou soient aussi voisines que possible de ce chiffre. Les figures et les dix comptent pour zéro ; les as, pour un point ; toute autre carte à sa valeur faciale. On ne doit tenir compte que du dernier chiffre du total. Ainsi neuf plus sept égale six – et non seize. Le gagnant est celui qui est le plus près de neuf points. En cas d'égalité, on joue de nouveau.

Vesper écoutait attentivement, mais elle surveillait également l'expression de passion pour ces abstractions qui se peignait sur le visage de l'orateur.

— Maintenant, reprit Bond, quand le banquier me donne deux cartes, si leurs valeurs additionnées atteignent huit ou neuf, j'abats et je gagne, sauf s'il égalise ou à un meilleur « abattage ». Si je n'ai pas l'abattage, je peux rester sur un sept ou un six, demander ou ne pas demander de carte si j'ai un cinq, et en demander une en tout cas si j'ai moins de cinq. Le cinq marque le tournant du jeu. D'après l'estimation des chances, celles que l'on a d'améliorer ou de détériorer son jeu en tirant à cinq sont exactement égales.

« Dans le cas seulement où je tape du doigt sur la table pour demander une carte, ou bien où je tape du doigt sur les miennes pour déclarer que je reste, le banquier peut regarder ses cartes. S'il a un abattage, il le retourne et gagne. Sinon, il se trouve en face du même problème que moi. Mais il est aidé par mon attitude, dans la décision qu'il va prendre, de tirer ou non. Si je suis resté, il peut supposer que j'ai un cinq, un six ou un sept ; si j'ai tiré, il saura que j'ai moins de six et je peux avoir ou n'avoir pas amélioré mon jeu par la carte qu'il m'a distribuée. Et cette carte m'a été remise ouverte. D'après sa valeur et l'estimation des chances, il saura s'il doit tirer ou rester.

« Il a donc sur moi un léger avantage. Il est légèrement aidé dans sa décision de tirer ou de rester. Mais il y a toujours dans ce jeu une carte qui soulève des problèmes : allons-nous tirer ou rester sur un cinq, et dans la même situation, que va faire l'adversaire ? Il y a des joueurs qui tirent toujours, d'autres qui restent. Moi, je suis mon intuition. »

— En fin de compte, conclut Bond en écrasant sa cigarette et en demandant l'addition, ce sont les huit et neuf d'entrée qui comptent, et il faut que je m'arrange pour en avoir plus que lui.

CHAPITRE X

La grande table

Pendant qu'il racontait son histoire du jeu et anticipait sur la bataille qui allait se dérouler, la figure de Bond s'était illuminée de nouveau. La perspective de se mesurer enfin avec Le Chiffre le stimulait et lui échauffait le sang. Il semblait avoir complètement oublié le froid qu'il y avait eu entre eux pendant un instant. Vesper, soulagée se mit à l'unisson.

Il paya l'addition et donna un généreux pourboire au sommelier. Vesper sortit la première du restaurant et monta les marches de l'hôtel.

La grosse Bentley était là. Bond conduisit Vesper au casino et parqua aussi près de l'entrée qu'il put. Pendant qu'ils traversaient les antichambres décorées, il parla à peine. Elle le regarda et vit que ses narines brillaient légèrement. En dehors de cela, il paraissait tout à fait à l'aise, et répondait avec cordialité aux saluts des fonctionnaires du casino. À la porte du privé, on ne leur demanda pas leurs cartes de membres. Le gros jeu de Bond avait déjà fait de lui un client de marque et toute personne l'accompagnant partageait ce privilège.

Avant qu'ils n'eussent pénétré très avant dans la salle principale, Félix Leiter avait quitté l'une des tables de roulette et accueilli Bond comme un vieil ami. Après avoir été présenté à Vesper et avoir échangé quelques mots avec elle, Leiter dit :

— Eh bien, puisque ce soir vous jouez au baccara, voulez-vous me permettre de montrer à mademoiselle comment on fait sauter la banque à la roulette ? J'ai trois bons numéros, qui ne peuvent faire autrement que de sortir très prochainement, et je pense que miss Lynd en a aussi. Ensuite, nous pourrons peut-être aller vous regarder faire quand la partie commencera à s'échauffer.

Bond lança à Vesper un regard interrogateur.

— J'aimerais beaucoup cela, dit-elle. Mais voulez-vous m'indiquer l'un de vos bons numéros ?

— Je n'ai pas de bons numéros, répondit Bond sans sourire. Je ne peux parier que sur des chances égales, ou aussi voisines que possible de l'égalité. Eh bien, dans ce cas, je vous laisse. Vous serez en excellentes mains avec mon ami Félix Leiter.

Il eut un bref sourire, qui s'adressait à eux deux, et se dirigea sans hâte vers la caisse. La rebuffade n'avait pas échappé à Leiter.

— C'est un joueur très sérieux, miss Lynd, et je pense qu'il faut qu'il en soit ainsi. Maintenant, venez avec moi, et regardez comme le numéro 17 obéit à mes perceptions extra-sensorielles. Vous éprouverez une sensation très agréable à recevoir beaucoup d'argent sans rien faire.

Bond était soulagé d'être à nouveau livré à lui-même et de pouvoir libérer son esprit de tout ce qui ne concernait pas sa mission. Il s'arrêta à la caisse et prit ses vingt-quatre millions de francs, en échange du reçu qu'on lui avait donné l'après-midi. Il divisa les billets en paquets égaux, mit la moitié de la somme dans la poche gauche de son veston, l'autre moitié dans la poche droite. Puis il avança en flânant dans la salle envahie par la cohue. Au bout du salon, entre les barrières de cuivre, la grande table de baccara attendait.

La table se garnissait, les cartes étaient étalées, retournées, et le croupier était en train de les mêler suivant la méthode connue sous le nom de « brassage du croupier », probablement parce que c'est la méthode la plus efficace, qui rend la tricherie la plus difficile.

Le chef de partie souleva la chaîne recouverte de velours, pour donner accès à l'enceinte.

— Je vous ai gardé le numéro 6, monsieur Bond, comme vous le désiriez.

Il y avait encore trois places vides à la table. Bond se déplaça à l'intérieur de l'enceinte, pour aller occuper le fauteuil que l'huissier lui avançait. Il s'assit en adressant un signe de tête aux joueurs placés à sa gauche et à sa droite. Il sortit son large étui à cigarettes en acier bruni et le plaça sur le drap vert, contre son coude droit. L'huissier essuya un cendrier de verre massif et la mit à côté de lui. Bond alluma une cigarette et se renversa dans son fauteuil.

En face de lui, le siège du banquier était vide. Bond jeta un coup d'œil circulaire. Il connaissait de vue la plupart des joueurs, mais peu par leurs noms. Au numéro 7, à sa droite, il y avait un certain M. Sixte, riche Belge qui avait des intérêts dans les mines du Congo. Au numéro 9, il y avait Lord

Danvers, un homme distingué, mais l'air chétif, dont les francs étaient probablement fournis par sa riche épouse américaine, une femme mûre qui ressemblait à un barracuda, à cause de sa mâchoire de carnassier. Elle était assise au numéro 3. Bond se dit qu'ils allaient probablement jouer un jeu subtil, nerveux et seraient parmi les premiers à être lessivés. Au numéro 1, à la droite du banquier, il y avait un joueur grec connu et – comme tout le monde, semble-t-il, en Méditerranée orientale – propriétaire d'une ligne de navigation très rémunératrice. Il jouerait avec flegme et resterait en piste jusqu'au bout.

Bond demanda une carte à l'huissier et y inscrivit, sous un point d'interrogation les chiffres 2, 4, 5, 8, 10 ; puis il demanda au même huissier de remettre cette carte au chef de partie. Elle ne tarda pas à lui revenir avec les noms en regard des chiffres. Le numéro 2, encore vacant, était réservé à Carmel Delane, une star américaine qui avait à dépenser les pensions alimentaires de trois maris, avec, supposait Bond, une option sur un quatrième, qui pouvait être son compagnon à Royal. De tempérament sanguin, elle jouerait avec gaieté et élégance et pouvait connaître une passe de chance.

Venaient ensuite Lady Danvers au numéro 3 ; et aux numéros 4 et 5, Mr. et Mrs. Du Pont, qui avaient l'air riche, et pouvaient peut-être avoir derrière eux un peu de l'argent des vrais Du Pont. Bond vit en eux des joueurs de fond. Ils avaient l'un et l'autre une attitude de gens d'affaires ; ils parlaient ensemble avec bonne humeur et paraissaient très mal à l'aise à la grande table. Bond était heureux de les avoir à côté de lui et il se sentait prêt à faire de moitié avec eux, ou avec M. Sixte, à sa gauche, les bancos qui leur paraîtraient trop élevés.

Le numéro 8 était un maharadjah d'un petit État indien, qui disposait probablement, en vue du jeu, de tous ses crédits en dollars du temps de guerre. D'après son expérience personnelle, Bond considérait que les Asiatiques étaient rarement des joueurs courageux, et que même les Chinois, si vantés, sont susceptibles de perdre la tête quand les choses vont mal. Mais le maharadjah tiendrait probablement et supporterait des pertes élevées si elles étaient progressives.

Le numéro 10 était un jeune Italien à l'air florissant, qui avait peut-être beaucoup d'argent provenant de loyers exorbitants perçus à Milan, et jouerait probablement d'une manière impétueuse et irréfléchie. Il était susceptible de perdre la tête et de créer un incident.

Bond venait de terminer cette analyse du caractère des joueurs quand Le Chiffre, avec le silence et l'économie de mouvements d'un gros poisson, franchit l'ouverture ménagée dans la barre de cuivre, adressa un sourire froid aux joueurs et vint prendre sa place, en face de Bond, dans le fauteuil du banquier.

Avec la même économie de mouvements, il coupa franchement, de ses mains souples mais brutales, l'épais paquet de cartes que le croupier avait placé sur la table. Puis, tandis que le croupier, d'un geste précis, introduisait les six jeux de cartes dans le sabot de bois et de métal, il lui dit quelque chose à mi-voix :

— *Mesdames et messieurs, les jeux sont faits. Un banco de cinq cent mille.* (Puis, le Grec du numéro 1 ayant donné un petit coup sur la table devant son épaisse pile de plaques de cent mille :) *Le banco est fait.*

Le Chiffre se pencha sur le sabot. Il lui donna une petite secousse, pour mettre les cartes en place, et la première apparut à l'ouverture de la bouche d'aluminium comme une langue semi-circulaire d'un rose pâle. Puis, d'un index blanc et épais, il appuya doucement sur la langue rose et fit glisser la première carte à trente centimètres de lui, dans la direction du Grec placé à sa droite. Enfin il sortit une carte pour lui, une seconde carte pour le Grec, une seconde carte pour lui-même.

Il restait immobile, sans toucher ses cartes et regardait le visage du Grec. De sa longue spatule plate de bois, le croupier souleva délicatement les deux cartes du Grec et, d'un mouvement rapide, les lança quelques centimètres plus avant vers la droite, de sorte qu'elles se trouvèrent exactement devant les pâles mains velues du Grec, qui restaient immobiles comme deux crabes guettant quelque chose sur la table.

Les deux crabes roses se mirent à courir ensemble, le Grec ramassa les deux cartes dans sa large main gauche et pencha la tête avec précaution, de manière à voir à l'abri du creux de sa main, la valeur inscrite dans le coin supérieur. Puis il passa lentement l'index de sa main droite pour faire glisser légèrement de côté la carte du dessous, de manière que la valeur de la carte du dessus fût seule visible.

Son visage restait impassible. Il mit la main gauche à plat sur la table et la retira, laissant devant lui les deux cartes roses retournées, le secret toujours gardé.

Puis il leva la tête et regarda Le Chiffre dans les yeux.

— Non, dit le Grec d'une voix neutre.

Par sa décision de rester avec ses deux cartes et de ne pas en demander une troisième, il devenait clair que le Grec avait un cinq, un six, ou un sept. Pour être sûr de gagner, le banquier devait présenter un huit ou un neuf. Si le banquier ne peut montrer aucun de ces deux chiffres, il a, lui aussi, le droit de tirer une autre carte qui peut améliorer, mais aussi diminuer son chiffre.

Le Chiffre avait les mains crispées devant lui, à quelques centimètres de ses deux cartes. De la main droite il les saisit et les retourna, avec un léger claquement.

C'était un quatre et un cinq, un neuf d'entrée, imbattable. Il avait gagné.

— *Neuf à la banque*, dit tranquillement le croupier.

De sa palette, il retourna les deux cartes du Grec et dit, sans laisser paraître aucune émotion :

— *Et le sept*.

Puis il souleva doucement les cadavres du sept et de la reine et les glissa dans la fente placée près de son siège, qui aboutit à la boîte en fer-blanc où sont conservées toutes les cartes utilisées. Les deux cartes de Le Chiffre les suivirent, avec un léger bruit venant de la boîte, comme il s'en produit toujours au début de la partie, avant que les cartes rejetées n'aient eu le temps de former un coussin sur le fond métallique des oubliettes.

Le Grec poussa devant lui cinq plaques de cent mille et le croupier les joignit à la plaque d'un demi-million de Le Chiffre, qui se trouvait au centre de la table. À chaque coup, le casino perçoit un léger pourcentage pour la cagnotte ; mais il est d'usage, aux grandes tables, que le banquier le prenne à sa charge, soit par un versement forfaitaire fixé à l'avance, soit par un versement à la fin de chaque main, de sorte, que le montant de la somme à la banque soit toujours un chiffre rond. Le Chiffre avait choisi la seconde formule.

Le croupier introduisit quelques jetons dans la fente de la table destinée à recevoir les fonds de la cagnotte et annonça avec calme :

— *Un banco d'un million*.

— *Suivi*, murmura le Grec, voulant dire par là qu'il usait de son droit de suivre son banco perdu.

Bond alluma une cigarette et se carra dans son fauteuil. La grande partie avait démarré ; ces mêmes gestes, cette même litanie, allaient se

renouveler et se poursuivre jusqu'à la fin, jusqu'au moment où les joueurs quitteraient la table. Alors les cartes énigmatiques seraient brûlées ou réformées, un linceul serait jeté sur la table ; le champ de bataille de drap vert absorberait jusqu'à la dernière goutte de sang de ses victimes pour se désaltérer.

Après avoir tiré une troisième carte, le Grec ne put faire mieux que quatre contre sept à la banque.

— Un banco de deux millions, dit le croupier.

— *Banco*, dit Bond.

CHAPITRE XI

Le moment de vérité

Le Chiffre regarda sans curiosité apparente dans la direction de Bond ; ses sclérotiques, entièrement apparentes autour de l'iris, lui donnaient un regard impassible qui ressemblait à celui d'une poupée.

L'une de ses mains épaisses quitta lentement la table pour se glisser dans une poche de son veston de smoking. Elle en sortit munie d'un petit cylindre, dont il dévissa le capuchon. Il introduisit l'extrémité du tube dans chacune de ses narines, en y mettant une insistance assez immonde, et aspira voluptueusement la vapeur d'orthédrine.

Sans se presser, il remit le nébuliseur dans sa poche et sa main revint se poser sur la table, pour donner au sabot la secousse habituelle.

Pendant cette désagréable pantomime, Bond avait soutenu avec froideur le regard du banquier, sans cesser d'examiner le large visage blanc surmonté de la falaise abrupte des cheveux brun-roux, la bouche humide et rouge qui ne souriait jamais, les épaules impressionnantes, drapées dans un veston de smoking largement coupé.

S'il n'y avait pas eu les reflets de la lumière sur les revers de satin du smoking, Bond aurait pu se croire en face du buste massif du Minotaure, émergeant d'une prairie.

Bond fit glisser sur la table une liasse de billets, sans les compter. S'il perdait, le croupier en extrairait ce qui était nécessaire pour couvrir la mise, mais ce geste dégagé avait pour but de montrer que le joueur ne s'attendait pas à perdre et qu'il n'y avait là qu'une faible partie des fonds dont il disposait.

Les autres sentirent la tension qui s'établissait entre les deux adversaires et le silence se fit, pendant que Le Chiffre, d'un doigt, faisait sortir du sabot les quatre cartes.

Le croupier fit glisser du bout de sa spatule, les deux cartes destinées à Bond. Celui-ci, sans quitter des yeux Le Chiffre, avança la main de

quelques centimètres, baissa les yeux un instant, puis regarda de nouveau son adversaire et, d'un geste-plein de dédain, retourna ses deux cartes.

Un quatre et un cinq : un neuf imbattable.

Il y eut un soupir d'envie autour de la table, et les deux joueurs placés à la gauche de Bond échangèrent des regards lamentables, pour n'avoir pas eu l'estomac d'accepter ce banco de deux millions.

En esquissant un haussement d'épaules, Le Chiffre retourna lentement ses deux cartes et les renvoya d'un coup d'ongle. C'étaient deux valets, sans valeur.

— *Baccara*, dit le croupier en apportant du bout de sa spatule les épaisses plaques devant Bond.

Bond les glissa dans sa poche de droite avec le paquet de billets intact. Son visage ne laissait paraître aucune émotion, mais il était heureux du succès de son premier coup et des félicitations silencieuses qui lui venaient de toute la table.

La femme placée à sa gauche, Mrs. Du Pont, se tourna vers lui avec un sourire jaune :

— Je n'aurais pas dû le laisser venir jusqu'à vous, dit-elle. Dès que les cartes ont été données, je me le suis reproché.

— Ce n'est que le début du jeu, dit Bond. Vous aurez peut-être raison la prochaine fois que vous passerez.

Mr. Du Pont, placé de l'autre côté de sa femme, se pencha à son tour et dit avec philosophie :

— Si on pouvait ne jamais se tromper, aucun d'entre nous ne serait là.

— Moi, j'y serais, répondit sa femme en riant. Vous ne pensez pas que je fais cela pour mon plaisir !

Tandis que la partie se poursuivait, Bond jeta un coup d'œil sur les spectateurs, penchés sur la barrière de cuivre. Il ne tarda pas à apercevoir les deux gardes du corps de Le Chiffre qui se tenaient derrière lui, chacun d'un côté. Ils avaient l'air plutôt comme il faut, mais ne prenaient pas suffisamment part au jeu pour passer inaperçus.

Celui qui se trouvait approximativement à la droite de Le Chiffre était grand, en smoking, avec une mine d'enterrement. Le visage était inexpressif et grisâtre, mais les yeux papillotaient et brillaient, lui donnant des airs de conspirateur. Le long corps s'agitait sans cesse et les mains ne pouvaient tenir en place sur la barrière de cuivre. Bond se dit que cet homme devait tuer sans se soucier de ce qu'il tuait, et qu'il devait avoir une préférence

pour la strangulation. Il avait quelque chose de Lenni dans *Des souris et des hommes* ; toutefois, cette inhumanité ne venait pas de l'infantilisme, mais de la drogue. Marihuana, se dit Bond.

L'autre avait l'air d'un boutiquier corse. Il était petit, très brun, avec une tête plate et des cheveux couverts d'une épaisse couche de cosmétique. Il devait être infirme. Une massive canne de jonc, munie d'un bout caoutchouté, était accrochée à côté de lui à la barre de cuivre. « Il a dû obtenir l'autorisation de prendre une canne avec lui », se dit Bond, qui savait que dans l'enceinte du casino, les cannes et les objets de ce genre sont interdits, pour éviter les gestes de violence. L'homme paraissait florissant et bien nourri. Sa bouche entrouverte laissait apparaître de très mauvaises dents. Il portait une épaisse moustache noire et le dos de ses mains, qui tenaient la barre d'appui, était couvert de poils noirs. Bond se dit que tout son corps massif devait être couvert du même genre de poils et que, nu, il devait avoir quelque chose d'immonde.

La partie se poursuivit sans incident, mais avec une tendance à un léger acharnement de la chance contre la banque.

Au chemin de fer et au baccara, le troisième coup est comme la barrière du son. La chance peut vous décevoir aux deux premiers essais, mais, quand arrive la troisième donne, elle signifie le plus souvent le désastre. Si cela se reproduit plusieurs fois, vous vous retrouvez par terre. Il en était ainsi alors. Ni la banque ni aucun des joueurs ne semblaient s'échauffer. Mais il y avait un grignotage inexorable et régulier de la banque, qui atteignait dix millions après deux heures de jeu. Bond n'avait aucune idée des bénéfices que Le Chiffre pouvait avoir réalisés les deux jours précédents. Il les estimait à cinq millions et pensait que le capital du banquier ne devait plus dépasser vingt millions.

En réalité, Le Chiffre avait beaucoup perdu dans l'après-midi. À cet instant il ne disposait plus que de dix millions.

D'un autre côté, à une heure du matin, Bond avait gagné quatre millions, ce qui faisait monter ses ressources à vingt-huit millions.

Bond était satisfait, mais restait sur ses gardes. Le Chiffre ne laissait paraître aucune émotion. Il continuait à jouer comme un automate, ne prononçait pas une parole, sauf pour donner à voix basse ses instructions au croupier, à l'ouverture de chaque nouvelle banque.

À l'extérieur de la zone de silence qui entourait la grande table, il y avait le murmure régulier des autres tables, chemin de fer, roulette et trente

et quarante, rumeur interrompue par les appels sonores des croupiers, les éclats de rire soudains et les cris nerveux qui venaient de tous les côtés de l'immense salle.

À l'arrière-plan battait toujours le métronome occulte du casino, enregistrant son un pour cent à chaque tour de roulette et à chaque carte retournée, gros chat palpitant qui avait un zéro à la place du cœur.

Il était une heure dix à la montre de Bond quand, à la grande table, la marche de la partie se trouva soudain modifiée.

Le Grec du numéro 1 continuait à passer un mauvais quart d'heure. Il avait perdu le premier et le second coup d'un demi-million. Il passa la troisième fois, laissant une banque de deux millions. Carmel Delane, du numéro 2, refusa le banco. De même Lady Danvers, au numéro 3.

Les Du Pont se consultèrent du regard.

— *Banco*, dit Mrs. Du Pont, et elle perdit aussitôt, sur un huit d'entrée du banquier.

— Un banco de quatre millions, dit le croupier.

— *Banco*, dit Bond en poussant devant lui une liasse de billets.

De nouveau il regarda Le Chiffre. De nouveau il eut un coup d'œil rapide à ses deux cartes.

— Non, dit-il. Il avait en main un cinq, tangent. Sa position était dangereuse.

Le Chiffre retourna un valet et un quatre. Il tira une nouvelle carte, un trois.

— *Sept à la banque*, dit le croupier. Et *cinq*, ajouta-t-il, en retournant les cartes perdantes de Bond. Il ratissa l'argent de Bond, en sortit quatre millions de francs et lui rendit le reste.

— *Un banco de huit millions*.

— *Suivi*, dit Bond.

Et il perdit de nouveau, contre un neuf d'entrée.

En deux coups, il avait perdu douze millions. En grattant les fonds de tiroir, il lui restait exactement seize millions, montant du banco suivant.

Soudain Bond sentit la sueur perler aux paumes de ses mains. Son capital avait fondu comme neige au soleil. Avec l'air décidé et avide du gagnant, Le Chiffre, de la main droite, battait du tambour sur la table. Bond plongeait dans les yeux d'obscur basalte, qui semblaient poser une question ironique : « Voulez-vous le traitement complet ? »

— *Suivi*, dit Bond d'une voix douce.

Il prit quelques billets et quelques plaques dans sa poche droite et toute la liasse qui se trouvait dans sa poche gauche, qu'il poussa en avant. Rien dans ses mouvements ne laissait paraître que c'était sa dernière mise.

Il avait la bouche aussi sèche que du carton. Levant les yeux, il vit Vesper et Félix Leiter, debout à l'endroit où se tenait tout à l'heure le garde du corps à la canne. Bond ne savait pas depuis combien de temps ils se trouvaient là. Leiter paraissait légèrement soucieux, mais Vesper eut un sourire d'encouragement.

Il entendit un léger frôlement sur la barrière derrière lui et il tourna la tête. Sous la moustache noire, les deux rangées de mauvaises dents s'entrouvrirent, d'un air distrait, à son intention.

— *Le jeu est fait*, dit le croupier et les deux cartes vinrent vers Bond par-dessus le drap vert ; un drap vert qui n'était plus doux, mais rugueux, comme de la fourrure, presque étouffant, livide comme l'herbe qui pousse sur une tombe récemment refermée.

La lumière des abat-jour de satin, qui avait si bien accueilli Bond, faisait maintenant pâlir ses mains, tandis qu'il jetait un coup d'œil à ses cartes. Il regarda de nouveau.

Cela n'aurait guère pu être pire : le roi de cœur et un as, l'as de pique. L'as louchait dans sa direction, comme une araignée venimeuse.

— Carte, dit-il, d'une voix qui ne laissait toujours paraître aucune émotion.

Le Chiffre retourna ses deux cartes. Il avait une dame et un cinq noir. Il regarda Bond et fit sortir une autre carte en pressant le sabot, de son large index. La table était absolument silencieuse. Le banquier retourna la carte et la poussa devant lui. Le croupier la saisit délicatement avec sa spatule et la fit glisser vers Bond. C'était une bonne carte, le cinq de cœur, mais, pour Bond, c'était l'empreinte d'un doigt trempé dans le sang. Il avait six et Le Chiffre cinq, mais le banquier ayant cinq en main et donnant un cinq, pouvait et devait tirer une autre carte, pour essayer d'améliorer son jeu grâce à un as, un deux, un trois ou un quatre. S'il tirait toute autre carte, il était battu.

Les chances étaient du côté de Bond ; mais maintenant, c'était Le Chiffre qui regardait Bond dans les yeux. Il jeta à peine un regard à sa carte tandis qu'il la faisait sauter, la face en l'air.

C'était plus qu'il n'en fallait, un quatre, la meilleure carte, qui donnait neuf à la banque. Il avait gagné.

Bond était battu et lessivé.

CHAPITRE XII

Le tube de la mort

Bond restait sans bouger, silencieux, glacé par sa défaite. Il ouvrit son étui et prit une cigarette. Il écarta les petites mâchoires du Ronson, alluma sa cigarette et posa le briquet sur la table. Il aspira une bouffée à pleins poumons et chassa la fumée entre ses dents avec un léger sifflement.

Que faire maintenant ? Rentrer à l'hôtel, se mettre au lit, éviter les regards pleins de commisération de Mathis, de Leiter et de Vesper. Téléphoner à Londres, demain l'avion pour rentrer, le taxi jusqu'à Regent's Park, le trajet dans l'escalier et le couloir, le regard froid de « M », de l'autre côté de la table, sa sympathie forcée, sa « meilleure chance la prochaine fois ». Mais, bien entendu, il n'y aurait pas de prochaine fois ; il ne pouvait plus se présenter une occasion comme celle-ci.

Les yeux de Bond firent le tour de la table et se levèrent vers les spectateurs. Quelques-uns le regardaient. Ils attendaient que le croupier eût compté l'argent, empilé les jetons bien proprement devant le banquier, en attendant de voir si quelqu'un, contre toute vraisemblance, allait se risquer à lancer un défi à cette énorme banque de trente-deux millions de francs, résultat d'une merveilleuse série, due à la chance du banquier.

Leiter avait disparu, probablement, se disait Bond, pour ne pas rencontrer le regard du vaincu après le knock-out. Vesper restait étrangement impassible, cependant elle adressa à Bond un sourire d'encouragement. « Mais, se dit-il, elle ne connaît rien à ce jeu. » Elle n'avait aucune idée, probablement, de l'amertume de sa défaite.

L'huissier se dirigeait vers Bond, à l'intérieur de la barrière. Il s'arrêta à côté de lui, se pencha, et plaça près de lui une enveloppe, presque aussi épaisse qu'un dictionnaire, dit une phrase où il était question de « caisse », puis repartit.

Le cœur de Bond eut un sursaut. Il tint la lourde enveloppe anonyme sous la table et l'ouvrit du pouce, en remarquant que la colle du rabat était

encore humide.

Sans y croire, et sachant pourtant que c'était vrai, il sentit les épaisses liasses de billets. Il les glissa dans ses poches, gardant à la main la demi-feuille de papier à lettres qui était épinglée sur la première. En la dissimulant sous la table, il y jeta un coup d'œil. Une ligne y était inscrite à l'encre : « Aide Marshall : trente-deux millions de francs. Avec les compliments des U.S.A. »

Bond avala sa salive. Il leva les yeux vers Vesper. Félix Leiter était de nouveau auprès d'elle. Il fit un petit sourire, que Bond lui rendit en levant la main dans un geste de bénédiction. Puis il s'appliqua à faire disparaître toute trace du sentiment de défaite complète qui l'avait envahi quelques minutes plus tôt. C'était un répit, mais seulement un répit. Il ne pourrait plus y avoir de miracles. Cette fois-ci, il lui fallait vaincre à condition que Le Chiffre n'eût pas encore atteint ses cinquante millions et qu'il dût continuer.

Le croupier avait fini de compter la part revenant à la cagnotte, de changer en plaques les billets de Bond et d'en faire un tas géant au milieu de la table.

Il y avait là trente-deux millions de francs. Peut-être, se disait Bond, Le Chiffre n'avait-il plus besoin que d'un coup, peut-être même un petit de quelques millions, pour atteindre son objectif. Alors, ayant gagné ses cinquante millions, il quitterait la table. Demain son découvert serait comblé et sa position rétablie.

Il n'avait pas l'air de bouger, et Bond se demanda avec quelque soulagement s'il n'avait pas surestimé les ressources de son adversaire.

Son seul espoir, désormais, était de pouvoir l'abattre à ce coup-ci. Non pas de partager le banco avec la table, d'en prendre une petite partie, mais de risquer le paquet. Cela secouerait vraiment Le Chiffre. Il serait furieux de voir plus de dix à quinze millions couverts ; il ne pouvait pas s'attendre à ce que quelqu'un fît la totalité du banco de trente-deux millions. Il ne savait peut-être pas que Bond avait été lessivé, mais il devait imaginer qu'il ne restait plus à celui-ci que de faibles réserves. Il ne pouvait pas connaître le contenu de l'enveloppe ; s'il l'avait connu, il aurait probablement retiré ses fonds de la banque, pour reprendre tout au commencement, en partant de l'ouverture à cinq cent mille francs.

Bond avait bien raisonné. Le Chiffre avait encore besoin de huit millions. Il finit par faire un signe de tête.

— *Un banco de trente-deux millions.*

D'une voix plus forte, et pleine de fierté, le chef de partie répéta la phrase, espérant attirer les gros pontes des tables de chemin de fer voisines. En outre, c'était une magnifique publicité. Une telle mise avait été atteinte une seule fois dans l'histoire du baccara ; à Deauville en 1950. Le casino de la Forêt du Touquet, l'établissement rival, n'avait jamais approché de ce chiffre.

C'est à ce moment que Bond se pencha légèrement en avant :

— *Suivi*, dit-il tranquillement.

Il y eut un bourdonnement d'excitation autour de la table. La nouvelle fit le tour du casino. Les gens se rassemblèrent. Trente-deux millions ! Pour la plupart d'entre eux, c'était plus qu'ils n'avaient gagné dans toute leur existence. Cela représentait leurs économies et celles de leur famille. C'était littéralement une petite fortune.

L'un des directeurs du casino se concerta avec le chef de partie. Celui-ci se tourna vers Bond, en ayant l'air de s'excuser :

— *Excusez-moi, monsieur. La mise ?*

Cela voulait dire que Bond devait montrer qu'il était en possession de la somme nécessaire pour couvrir l'enjeu. Ils savaient, naturellement, qu'il était très riche, mais après tout, trente-deux millions !... Et il arrive quelquefois que des gens aux abois jouent sans un sou en poche et s'en aillent gaiement en prison après avoir perdu.

— *Excusez-moi, monsieur Bond*, répéta le chef de partie, d'un air obséquieux.

Pendant que le croupier comptait la grosse liasse de billets que Bond avait jetée sur la table, notre homme surprit un regard échangé entre Le Chiffre et le garde du corps qui était venu se placer derrière lui.

Immédiatement, il sentit quelque chose de dur faire pression à la base de sa colonne vertébrale. Exactement sur le sillon séparant les deux fesses, qui reposaient sur le fauteuil de velours.

Au même instant, une voix grasse parlant le français avec un accent méridional, lui dit tout bas, mais avec autorité, derrière son oreille droite :

— Ceci est une arme à feu, monsieur. Elle est absolument silencieuse. Elle peut faire sauter la base de votre colonne vertébrale, sans faire le moindre bruit. Vous aurez l'air de vous être évanoui. À ce moment-là, je serai déjà parti. Retirez votre mise avant que j'aie compté jusqu'à dix. Si vous appelez à l'aide, je tire.

La voix était pleine d'assurance. Bond prenait la menace au sérieux. Ces gens avaient montré que rien ne les arrêtait. La présence de la lourde canne s'expliquait. Bond connaissait ce type d'armes. Le canon était garni intérieurement d'une série de déflecteurs en caoutchouc qui absorbaient la détonation, mais laissaient passer la balle. Ces cannes avaient été inventées et utilisées pendant la guerre pour les assassinats. Bond en avait usé lui-même.

— *Un*, dit la voix.

Bond tourna la tête. Il y avait l'homme, penché en avant immédiatement derrière lui, souriant largement sous sa moustache noire, comme s'il lui avait souhaité bonne chance, en complète sécurité protégé par la foule et le bruit.

Les mâchoires aux dents sans couleur se rejoignirent. « *Deux* », dit la bouche grimaçante.

Bond regarda en face de lui. Le Chiffre le surveillait. Ses yeux brillèrent à leur tour dans la direction de Bond. Il avait la bouche ouverte et sa respiration était haletante. Il attendait que Bond fit un signe au croupier, ou bien qu'il s'effondrât soudain dans son fauteuil, en poussant un cri, le visage grimaçant.

« *Trois*. »

Bond regarda Vesper et Félix Leiter. Ils parlaient ensemble et se souriaient. Les insensés. Où était Mathis ? Où étaient ses hommes ?

« *Quatre*. »

Et les autres spectateurs, cette foule d'idiots jacassants ! Personne ne pouvait donc voir ce qui était en train de se passer ? Le chef de partie, le croupier, l'huissier ?

« *Cinq*. »

Le croupier mettait en ordre la pile de billets. Le chef de partie s'inclina avec un sourire dans la direction de Bond. Dès que la mise serait en ordre, il annoncerait : « *Les jeux sont faits* » et l'arme ferait feu, que le garde du corps eût ou non compté jusqu'à dix.

« *Six*. »

Bond prit sa décision. C'était une chance à courir. Il déplaça les mains avec précaution jusqu'à saisir le bord de la table, la tint solidement, assura ses fesses en arrière, au point de sentir le guidon de l'arme s'incruster dans son coccyx.

« *Sept*. »

Le chef de partie se tourna vers Le Chiffre, les sourcils levés, attendant un signe du banquier, qui lui indique qu'il était prêt à jouer.

Soudain, Bond se jeta en arrière de toutes ses forces. Ce mouvement envoya la traverse du dossier du fauteuil vers le sol avec une telle rapidité qu'elle écrasa presque le tube et l'arracha des mains de l'homme, avant qu'il eût le temps d'appuyer sur la détente.

Bond s'effondra les quatre fers en l'air, dans les pieds des spectateurs, le dossier du fauteuil se fendit avec un craquement violent. Il y eut des cris d'effroi. Les spectateurs reculèrent, puis, vite rassurés, s'assemblèrent de nouveau. L'huissier s'empressa auprès du chef de partie. Il fallait à tout prix éviter un scandale.

Bond se releva en se tenant à la barre de cuivre. Il paraissait confus et embarrassé. Il se passa les mains sur le front.

— Un moment de faiblesse, dit-il. Ce n'est rien. L'énervement, la chaleur...

Il y eut des exclamations de sympathie. Bien sûr, avec un tel jeu d'enfer ! Monsieur préfère-t-il abandonner, s'étendre, rentrer chez lui ? Doit-on appeler un docteur ?

Bond secoua la tête. Il était maintenant tout à fait bien. Il présenta ses excuses aux joueurs de la table, ainsi qu'au banquier.

On lui apporta un autre fauteuil et il s'assit. Outre le soulagement qu'il éprouvait à se sentir encore en vie, il savoura un instant son triomphe, en voyant sur le visage gras et pâle comme une expression de terreur.

Il y eut un bourdonnement de commentaires autour de la table. Des deux côtés, les voisins de Bond se penchèrent en avant et parlèrent sur un ton plein de sollicitude de la chaleur, de l'heure tardive, de la fumée, du manque d'air.

Bond répondit poliment. Il se retourna pour examiner la foule qui se trouvait derrière lui. Plus de trace du garde du corps. L'huissier cherchait des yeux quelqu'un qui lui réclamerait la canne de jonc. Elle paraissait intacte, mais elle n'avait plus de bout caoutchouté. Bond lui fit signe.

— Si vous voulez bien remettre cet objet au monsieur qui est là-bas, dit-il en désignant Félix Leiter. Il appartient à l'un de ses amis.

L'huissier s'inclina. Bond se dit qu'un rapide examen permettrait à Leiter de comprendre pourquoi lui, Bond, s'était livré à cette regrettable exhibition publique.

Il se tourna de nouveau vers la table et donna un petit coup sur le tapis vert, pour indiquer qu'il était prêt.

CHAPITRE XIII

Un murmure d'amour Un murmure de haine

— La partie continue, annonça le chef de partie avec force. Un banco de trente-deux millions.

Les spectateurs tendirent le cou en avant. Le Chiffre donna au sabot, du plat de la main, une claque qui produisit un bruit métallique. Puis, comme s'il avait réfléchi, il tira son nébuliseur à orthédrine et s'envoya un nuage de drogue dans les narines.

— Brute répugnante, dit Mrs. Du Pont, à la gauche de Bond.

Ce dernier était de nouveau parfaitement lucide. Il avait échappé par miracle à une blessure atroce. Il sentait ses aisselles encore moites de terreur. Mais le succès remporté par le coup du fauteuil avait effacé tous les souvenirs de ces terribles moments où avait soufflé le vent de la défaite.

Il s'était couvert de ridicule. Le jeu avait été interrompu pendant au moins dix minutes, par sa faute, fait sans précédent dans un casino respectable ; mais maintenant, les cartes l'attendaient dans le sabot. Elles ne devaient pas le décevoir. Il sentit son cœur se gonfler, à la perspective de ce qui allait arriver.

Il était deux heures du matin. À part la foule épaisse qui s'était amassée autour de la grande table, la partie continuait à trois tables de chemin de fer et à trois tables de roulette.

À la table, le silence régnait. Bond entendit soudain dans le lointain un croupier s'écrier : « *Neuf. Rouge gagne, impair et manque.* »

Ce présage lui était-il destiné ? Ou bien à Le Chiffre ?

Les deux cartes voguaient vers lui sur la mer verte.

Comme une pieuvre tapie sous un rocher, Le Chiffre le surveillait, de l'autre côté de la table.

Bond avança la main droite avec calme et attira les cartes devant lui. Est-ce que ça allait être cette dilatation du cœur dans la poitrine qui salue l'arrivée d'un neuf, ou à la rigueur d'un huit ?

Il regarda les deux cartes, derrière l'écran de ses deux mains. Les muscles de sa mâchoire se crispèrent tant il serrait les dents. Tout son corps se raidit dans un réflexe de défense.

Il avait deux dames, deux dames rouges.

Elles le regardaient d'un air espiègle. Elles représentaient ce qu'il y a de pire. Rien. Zéro. Baccara.

— Carte, dit Bond, en luttant énergiquement pour ne pas laisser paraître dans son intonation le désespoir qui l'avait envahi. Les yeux de Le Chiffre le fouillaient, pour essayer de savoir ce qui se passait dans son cerveau.

Le banquier retourna lentement ses deux cartes. Il avait un total de trois : un roi et un trois noir.

Bond expira lentement un nuage de fumée. Il avait encore une chance. Désormais, c'était pour lui le moment de vérité. Le Chiffre donna une tape au sabot, sortit une carte, celle du destin, pour Bond, et la retourna lentement.

C'était un neuf, un magnifique neuf de cœur, la carte que les bohémiennes tireuses de cartes appellent symboliquement : « un murmure d'amour, un murmure de haine ». La carte qui, pour Bond, signifiait une victoire certaine.

Le croupier la fit glisser doucement. Pour Le Chiffre, cette carte n'avait aucune signification. Bond pouvait avoir un as, auquel cas il aurait fait baccara. Ou bien un deux, un trois, un quatre, ou même un cinq. Dans ce cas, le maximum de ce qu'il aurait pu avoir avec son neuf était quatre.

Avoir trois en main et donner un neuf est une des situations qui donne le plus matière à discussions. Les chances sont très près d'être égales, qu'on tire ou qu'on s'en abstienne. Bond laissa le banquier à sa sueur d'angoisse. Comme son neuf ne pouvait être égalisé que si le banquier tirait un six, il aurait dû exposer son jeu, s'il s'était agi d'une partie amicale.

Les cartes de Bond restaient devant lui : les deux dos roses anonymes et le neuf de cœur exposé. Pour Le Chiffre, le neuf disait la vérité ou toute une variété de mensonges.

Tout le secret résidait dans l'autre face de ces deux dos roses, où deux dames avaient le nez sur le tapis vert.

La sueur ruisselait sur les deux ailes du nez crochu du banquier. Sa langue épaisse sortit, d'un air rusé, pour humecter un coin de la balafre rouge qui lui servait de bouche. Il regarda les cartes de Bond, les siennes, puis de nouveau celles de Bond.

Il eut un sursaut de tout le corps et fit glisser une carte du sabot. Il la retourna. Tous les joueurs tendirent le cou. C'était une carte excellente, un cinq.

— *Huit à la banque*, dit le croupier.

Comme Bond restait silencieux, Le Chiffre eut soudain un sourire grimaçant de loup. Il devait avoir gagné.

Comme en s'excusant, le croupier dirigea sa spatule à travers la table. Il n'y avait personne qui ne crût que Bond avait perdu.

La spatule retourna les deux dames rouges, qui souriaient gaiement aux lumières.

— *Et le neuf*.

On n'entendait autour de la table que des respirations haletantes. Et puis soudain un tumulte de conversations.

Bond regardait Le Chiffre. Le gros homme s'effondra dans son fauteuil, comme s'il avait eu un arrêt du cœur. Sa bouche s'ouvrit et se referma une ou deux fois, comme pour protester, sa main droite se porta à sa gorge. Puis il se renversa en arrière. Ses lèvres étaient grisâtres.

Tandis que le croupier poussait vers Bond l'énorme tas de plaques, le banquier saisit dans une poche intérieure de son smoking une liasse de billets.

Le croupier les compta rapidement.

— *Un banco de dix millions*, annonça-t-il. Il lança au milieu de la table leur équivalent en dix plaques d'un million.

« C'est la mise à mort, pensa Bond. Cet homme a atteint le lieu d'où on ne revient pas. C'est la fin de son capital. Il en est arrivé au point où j'en étais il y a une heure et il est en train de faire le dernier geste, que j'ai fait, moi aussi. Mais, si cet homme perd, il n'y a personne pour venir à son secours, il n'y aura pas de miracle pour l'aider. »

Bond se renversa dans son fauteuil et alluma une cigarette. Sur un guéridon à côté de lui, une bouteille de Cliquot et un verre venaient d'apparaître comme par enchantement. Sans demander qui était le généreux donateur, il emplit le verre jusqu'au bord et le vida en deux gorgées.

Puis il se renversa en arrière en gardant les bras posés devant lui sur la table, dans l'attitude d'un lutteur qui cherche une prise au début d'un assaut de judo. À sa gauche, les joueurs gardaient le silence.

— *Banco*, dit-il en s'adressant directement à Le Chiffre.

Une fois de plus, les deux cartes furent dirigées vers lui, mais cette fois le croupier les conduisit dans la lagune verte délimitée par ses bras recourbés.

Bond tourna sa main droite vers lui, jeta un rapide coup d'œil sur les cartes et les lança retournées au milieu de la table.

— *Le neuf*, dit le croupier.

Le Chiffre regardait ses deux rois noirs.

— *Et baccara*.

Le croupier fit franchir la largeur de la table à l'épaisse pile de plaques.

Le Chiffre les regarda rejoindre les millions qui se trouvaient déjà à l'abri du bras gauche de Bond, puis il se leva lentement et, sans un mot, se fraya un passage parmi les joueurs jusqu'à l'ouverture de la barrière. Il décrocha la chaîne gainée de velours et la laissa retomber. Les spectateurs le laissèrent passer. Ils le regardaient avec une curiosité nuancée de terreur, comme s'il avait porté avec lui l'odeur de la mort. Puis l'homme sortit du champ de vision de Bond.

Celui-ci se leva. Il prit une plaque de cent mille dans les piles qui se trouvaient près de lui et la fit glisser à travers la table, à destination du chef de partie. Il coupa court à ses remerciements chaleureux et pria le croupier de faire porter ses gains à la caisse. Les autres joueurs quittaient leur place. Sans banquier, il ne pouvait plus y avoir de partie. Et d'ailleurs il était deux heures et demie. Il échangea quelques mots aimables avec ses voisins, puis passa sous la barrière pour aller rejoindre Vesper et Félix Leiter qui l'attendaient.

Ils allèrent ensemble à la caisse. On pria Bond de se rendre au bureau privé des directeurs du casino. Sur le bureau était entassée une énorme pile de jetons, auxquels il ajouta le contenu de ses poches.

Il y avait en tout plus de soixante-dix millions de francs.

Bond prit la somme qui revenait à Félix Leiter en billets, et le reste – environ quarante millions – en un chèque sur le Crédit Lyonnais. On le félicita chaleureusement pour sa victoire. Les directeurs émirent le souhait qu'il jouât de nouveau le soir.

Bond fit une réponse évasive. Il alla au bar et tendit à Leiter l'argent qui lui revenait. Ils discutèrent le coup quelques minutes autour d'une bouteille de champagne. Leiter prit dans sa poche une balle de 45 et la plaça sur la table.

— J'ai donné l'arme à Mathis, dit-il. Il l'a emportée. Il était intrigué par votre culbute. Quand c'est arrivé, il était avec l'un de ses hommes en arrière de la foule. Le garde du corps s'est échappé sans difficulté. Vous pouvez imaginer à quel point ils se sont mordu les doigts quand ils ont vu l'arme ! Mathis m'a donné cette balle pour que vous voyiez à quoi vous avez échappé. La pointe a été coupée en croix, pour en faire une balle dum-dum. Vous avez failli vous trouver dans un pétrin épouvantable. Mais ils ne peuvent pas mettre ça sur le dos de Le Chiffre. L'homme est venu seul. Ils ont la fiche qu'il a remplie à l'entrée pour obtenir sa carte d'entrée. Bien entendu, tout ce qui est porté dessus est du bidon. Il a obtenu la permission de prendre sa canne, en présentant un certificat attestant qu'il était invalide de guerre. Ces gens sont certainement très bien organisés. On a pris ses empreintes, on les a transmises à Paris par bélinographe, et nous aurons peut-être du nouveau dans la matinée. En tout cas, tout est bien qui finit bien, dit Félix Leiter en tassant une nouvelle cigarette. Vous avez certainement réussi en définitive à liquider Le Chiffre, bien que nous ayons connu de mauvais moments. Je pense qu'il en a été de même pour vous.

Bond sourit :

— Cette enveloppe est la chose la plus magnifique qui me soit arrivée dans toute mon existence. Je me croyais vraiment fini, et ce n'est pas du tout agréable. Il est bon d'avoir un ami, quand on est au bout de son rouleau ! Un jour, j'essaierai de vous rendre la pareille. Je vais un moment à l'hôtel pour garer ceci, dit-il en se levant et en montrant sa poche. Je n'aime pas traîner aux alentours avec ma tête mise à prix par Le Chiffre. Il pourrait avoir des idées. J'aimerais bien ensuite célébrer cette victoire. Qu'en pensez-vous ?

Il se tournait vers Vesper, qui avait à peine parlé depuis le début de la partie.

— Si nous prenions un verre de champagne au night-club avant d'aller nous coucher ? Il s'appelle *Le Roi Galant* et il a l'air très sympathique.

— J'aimerais beaucoup, dit Vesper. Je vais m'arranger un peu, pendant que vous allez mettre vos gains en sûreté. Je vous retrouve à l'entrée.

— Et vous, Félix ? demanda Bond, qui espérait rester seul avec Vesper.

Leiter le regarda et devina sa pensée.

— Il faut tout de même que je me repose avant le petit déjeuner, dit-il. Ça a été une drôle de journée. Je m'attends à ce que Paris me demande de débayer demain quelques petites choses. Il y a pas mal de pagaille, mais ne vous faites pas de souci, je m'en occupe. Je vous accompagne à l'hôtel. Il vaut mieux convoier jusqu'au port le galion chargé de trésors.

Ils allèrent en flânant, traversant les zones d'ombre que laissait çà et là le clair de lune. Ils avaient l'un et l'autre la main sur leur pistolet. Il était trois heures, mais il y avait beaucoup de monde dehors et des voitures stationnaient encore devant le casino.

Leur petite promenade se déroula sans incident. À l'hôtel, Leiter insista pour accompagner Bond jusqu'à sa chambre. Celle-ci se trouvait dans l'état où il l'avait laissée six heures auparavant.

— Pas de comité d'accueil, fit remarquer Leiter, mais je ne peux pas croire qu'ils ne feront pas une dernière tentative. Pensez-vous que je doive rester avec vous deux ?

— Il faut que vous dormiez, ne vous faites pas de souci pour nous. Sans argent, je cesse de les intéresser. Et j'ai une idée, pour parer à cela. Merci pour tout ce que vous avez fait. J'espère bien qu'un de ces jours nous nous trouverons encore sur une même affaire.

— Ça me va, dit Leiter, à condition que vous puissiez tirer un neuf quand c'est nécessaire. Et amener Vesper, ajouta-t-il, avec un sourire légèrement ironique. Il sortit en fermant la porte.

Bond retrouva l'intimité de sa chambre. Après l'arène surpeuplée de la grande table et la tension nerveuse due à trois heures de jeu, il était content d'être seul un instant, de se voir accueilli par son pyjama étendu sur le lit et par ses brosses sur la coiffeuse. Il alla dans la salle de bains, se passa de l'eau froide sur le visage et se gargarisa avec vigueur. Les éraflures de sa nuque et de son épaule droite lui faisaient mal. Deux fois dans la même journée, il était passé bien près de la mort, et cette pensée lui était agréable. Allait-il devoir rester debout toute la nuit à les attendre, ou bien Le Chiffre était-il déjà en route pour Le Havre ou Bordeaux, afin d'essayer de prendre un bateau qui l'emmenât dans quelque lieu éloigné où il pût échapper aux yeux et aux revolvers de SMERSH ?

Bond haussa les épaules. Jusque-là, il avait eu son compte d'ennuis. Son regard erra sur le miroir et il se posa des questions au sujet de la conduite de Vesper. Il désirait ce corps froid et arrogant. Il avait envie de

voir des larmes et du désir dans ces yeux bleus distants, saisir ces tresses noires, courber ce long corps sous le sien. Les yeux de Bond se rétrécirent et le miroir lui renvoya une image pleine de concupiscence.

Il se détourna, prit dans sa poche le chèque de quarante millions, le plia plusieurs fois, ouvrit la porte et inspecta le couloir dans les deux directions. Il laissa la porte grande ouverte et, l'oreille aux aguets pour le cas où l'on entendrait quelqu'un marcher ou l'ascenseur s'arrêter, il se mit au travail à l'aide d'un petit tournevis.

Cinq minutes plus tard, il jetait un dernier coup d'œil à son travail, ajoutait quelques cigarettes dans son étui, fermait la porte à clef, suivait le couloir, traversait le hall et sortait dans le clair de lune.

CHAPITRE XIV

La vie en rose

L'entrée du *Roi Galant* était faite d'un grand cadre de deux mètres cinquante, qui avait peut-être contenu autrefois le portrait en pied d'un noble personnage. Elle se trouvait dans un coin retiré de la « cuisine » : la salle publique de roulette et de boule, dont quelques tables fonctionnaient encore. Prenant le bras de Vesper pour lui faire franchir le pas doré de la porte, Bond refoula l'envie d'emprunter un peu d'argent à la caisse et de miser quelques maximums à la table la plus proche. Mais il savait que ce serait un geste déplacé et facile, *pour épater le bourgeois*. Qu'il gagnât ou perdît, c'était un affront à la chance, qui l'avait tant favorisé.

Le night-club était de petites dimensions, éclairé seulement par des bougies dans des candélabres dorés, dont la chaude lumière se réfléchissait dans des miroirs aux cadres dorés. Les murs étaient tapissés de satin rouge sombre ; les fauteuils et les banquettes, de velours de même couleur. Dans le coin le plus éloigné, un trio, piano, guitare électrique et batterie, jouait en sourdine *La vie en rose*. On sentait passer un courant de séduction dans l'air qui palpitait doucement. Bond imaginait sous les tables des jambes voluptueusement enlacées.

On les installa dans un coin près de la porte. Bond commanda une bouteille de Veuve Clicquot et des œufs au bacon.

Ils restèrent un instant à écouter la musique, puis Bond se tourna vers Vesper :

— C'est agréable, d'être ici avec vous, et de savoir que le boulot est terminé ! Quelle charmante fin de journée ! C'est une récompense.

Il croyait qu'elle allait sourire, mais elle dit simplement, d'une voix plutôt sèche, et sans cesser de paraître écouter attentivement la musique :

— Oui, n'est-ce pas ?

Elle avait un coude sur la table, le menton posé sur le dos de la main, non sur la paume, et Bond remarqua que ses phalanges étaient blanches

comme si elle avait serré le poing.

Elle tenait une cigarette de Bond entre le pouce et les deux premiers doigts de la main droite, comme un artiste son crayon. Elle paraissait fumer avec calme, mais parfois secouait sans motif sa cigarette au-dessus du cendrier.

Bond remarquait ces détails parce qu'il s'intéressait intensément à elle et parce qu'il voulait la faire participer à la chaude atmosphère de sensualité, de détente, dans laquelle il se sentait plongé. Mais il comprenait très bien qu'elle se tînt sur la réserve. Il estimait que cela venait du désir de se protéger contre lui, ou bien que c'était une réponse à la froideur qu'il lui avait témoignée au début de la soirée, attitude qu'elle avait prise, il le savait, pour une rebuffade.

Il était patient. Il but du champagne, parla des événements de la journée et de leurs conséquences possibles pour Le Chiffre, de la personnalité de Mathis, de Leiter. Il restait discret et ne parlait que des aspects de l'affaire au courant desquels on avait dû la mettre à Londres.

Elle répondait pour la forme. Elle dit que Mathis et Leiter avaient, bien entendu, repéré les deux gardes du corps, mais n'avaient tiré aucune conclusion lorsque l'homme à la canne était allé s'installer derrière Bond. Ils ne pouvaient croire que quelque chose pût arriver dans l'enceinte du casino. Dès que Bond et Leiter étaient partis pour regagner l'hôtel, elle s'était empressée de téléphoner à Paris, pour informer du résultat de la partie le représentant de « M ». Il lui avait fallu parler à mots couverts et son correspondant avait raccroché sans commentaires. On lui avait donné pour instructions d'agir ainsi, quel que fût le dénouement de l'affaire. « M » avait demandé à être tenu au courant personnellement, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

Elle n'en dit pas plus. Elle buvait son champagne à petites gorgées et jetait rarement les yeux sur Bond. Elle ne souriait pas. Bond se sentait frustré. Il but énormément de champagne et commanda une autre bouteille. Les œufs arrivèrent et ils mangèrent en silence.

À quatre heures du matin, Bond était sur le point de demander l'addition quand le maître d'hôtel s'approcha de la table en demandant miss Lynd. Il lui tendit une lettre qu'elle prit et se hâta de lire.

— C'est Mathis. Il me demande d'aller le rejoindre à l'entrée. Il a un message pour vous. Peut-être n'est-il pas habillé, quelque chose comme ça. Je ne reste qu'une minute. Ensuite, nous pourrons rentrer.

Elle lui adressa un sourire contraint.

— J'ai peur de n'avoir pas été une compagne bien brillante ce soir. Cette journée a été épuisante pour les nerfs. Excusez-moi.

Bond répondit quelques mots pour la forme et se leva, en poussant la table.

— Je réclame l'addition, dit-il en la regardant faire les quelques pas qui la séparaient de la porte.

Il se rassit et alluma une cigarette. Il était à plat, il sentit soudain sa fatigue. La chaleur de la salle l'incommodait, comme cela lui était arrivé au casino au début de la journée. Il demanda l'addition et but une dernière gorgée de champagne, qui avait un goût amer, le goût qu'a souvent le premier verre. Il aurait aimé voir la figure réconfortante de Mathis, apprendre de lui les nouvelles, peut-être même recevoir un mot de félicitation.

Soudain cette lettre remise à Vesper lui parut étrange. Ce n'était pas dans la manière de Mathis. Il leur aurait demandé à tous les deux de venir le rejoindre au bar du casino, ou bien il serait venu les rejoindre au night-club, habillé comme il était. Ils auraient ri ensemble, Mathis se serait énervé. Il avait beaucoup de choses à raconter à Bond, plus que celui-ci n'avait à lui en dire. L'arrestation du Bulgare, qui avait probablement continué à parler ; ce que Le Chiffre avait fait en quittant le casino...

Bond se secoua. Il paya en hâte, n'attendit pas la monnaie. Il poussa sa table et se dirigea rapidement vers la sortie, sans répondre aux « bonne nuit » du maître d'hôtel et du chasseur.

Il traversa en courant la salle de jeu et regarda attentivement dans le hall, de gauche à droite. Il passa outre et accéléra le pas. Il y avait seulement un ou deux employés, et des gens en tenue de soirée qui attendaient leurs vêtements au vestiaire.

Pas de Vesper. Pas de Mathis.

Il courait presque. Il arriva à la porte d'entrée, regarda sur le perron à gauche, à droite, et parmi les quelques voitures encore en stationnement.

Un chasseur s'approcha. « Un taxi, monsieur ? »

Bond l'écarta et descendit les marches en courant, scrutant l'obscurité ; il sentait l'air froid de la nuit sur ses tempes en sueur.

Il était arrivé à mi-chemin quand, sur la droite, il entendit un cri étouffé, puis le bruit d'une portière qu'on claquait. Avec un grondement rauque et un bruit bégayant d'échappement, une Citroën sortit de l'ombre

pour apparaître dans la lumière de la lune ; la traction avant la faisait riper sur les pavés irréguliers de la cour.

L'arrière se balançait sur sa suspension souple, comme si quelqu'un s'était violemment débattu sur le siège arrière.

En faisant jaillir les graviers, la voiture dans une embardée passa la grille. Un objet noir jaillit par une vitre arrière et tomba dans une plate-bande. Il y eut le gémissement de pneus brutalisés au moment où la Citroën virait sec sur le boulevard, l'écho assourdissant de l'échappement tandis qu'elle roulait en seconde, en grincement pour passer en prise, puis un bruit décroissant. La voiture fonçait dans la grand-rue, en direction de la route du bord de mer.

Bond savait déjà que dans les fleurs il allait trouver le sac de Vesper.

Il traversa le gravier en courant, tenant le sac à la main, jusqu'aux marches en pleine lumière et, là, le vida de son contenu, tandis que le chasseur rôdait autour de lui.

La lettre chiffonnée se trouvait parmi les objets féminins habituels.

Pouvez-vous venir un instant jusqu'au hall d'entrée ? J'ai des nouvelles pour votre compagnon.

René MATHIS.

CHAPITRE XV

Lièvre noir et lévrier gris

C'était un faux, le faux le plus flagrant.

Bond se précipita vers la Bentley, bénissant l'inspiration qui la lui avait fait amener là après le dîner. Avec les gaz au maximum, le moteur répondit immédiatement au démarreur et son grondement couvrit les balbutiements du chasseur, qui fit un saut de côté, tandis que les graviers jaillissaient sur son pantalon à ganse.

La voiture pivota vers la gauche, sitôt la grille passée. Bond cherchait déjà des yeux le châssis surbaissé de la traction avant. Il passa rapidement les vitesses et s'installa pour la poursuite, écoutant avec délices l'énorme échappement dont l'écho rebondissait sur les deux rangées de maisons qui bordaient la grand-rue.

La route du bord de mer, une large route nationale, traversait les dunes. Bond depuis son exploration du matin savait que le revêtement était excellent et que le parcours était bien signalisé par des cataphotes. Il fit monter l'aiguille du compte-tours de plus en plus haut, poussant à 130 puis 150 kilomètres à l'heure ; ses énormes phares Marchai creusaient dans l'épaisseur de la nuit un tunnel lumineux de près de huit cents mètres. Il se sentait en sécurité.

La Citroën, il le savait, ne pouvait être passée que par là. Il avait entendu le bruit d'échappement au moment où elle pénétrait dans la ville et un peu de poussière restait encore en suspension dans les virages. Il espérait voir apparaître bientôt ses feux arrière. La nuit était calme et claire. Il devait seulement y avoir au large un peu de brume de chaleur car, par moments, on entendait les sirènes mugir en direction de la côte.

Poussant de plus en plus sa voiture, Bond se mettait à maudire Vesper, ainsi que « M », qui l'avait mise sur cette affaire.

Il arrivait précisément ce qu'il avait craint. Ces femmes idiotes qui croient pouvoir faire un travail d'homme ! Pourquoi diable ne restent-elles

pas chez elles avec leurs casseroles, leurs robes et leurs commérages, et ne laissent-elles pas aux hommes les travaux d'hommes ? Et il fallait que cela lui arrivât au moment où le boulot se terminait si brillamment ! C'était bon pour Vesper, de tomber dans un vieux traquenard de ce genre ; se faire coincer de cette façon, pour être offerte ensuite en échange d'une rançon, comme une de ces sacrées héroïnes pour bandes dessinées. Quelle garce imbécile !

Bond bouillait de rage en pensant à la situation dans laquelle il se trouvait.

Bien sûr, il s'agissait simplement d'un échange ! La fille contre un chèque de quarante millions. Eh bien, il ne jouerait pas à ce jeu-là, il n'y songeait même pas ! Elle appartenait au Service et savait à quoi elle s'exposait. Bond n'en parlerait même pas à « M ». Le boulot passait avant elle. C'était dommage ; un point c'est tout. Une belle fille, certes ; mais il n'allait pas tomber dans ce traquenard enfantin. Ce n'était pas de jeu. Il allait essayer de rattraper la Citroën et de tirer dessus avec eux dedans, et si elle était tuée, ce serait dommage, et puis c'est tout. Il aurait fait ce qu'il avait à faire, essayé de la secourir avant qu'on eût trouvé un endroit pour la cacher. S'il ne les rejoignait pas, il irait simplement dormir à son hôtel et n'en reparlerait plus. Le lendemain matin il demanderait à Mathis ce qui lui était arrivé, en lui montrant la lettre. Si Le Chiffre proposait à Bond l'échange de la fille contre l'argent, Bond ne ferait rien et n'en parlerait à personne. La fille n'aurait que ce qu'elle méritait. Si le chasseur venait raconter ce qu'il avait vu, Bond blufferait, en racontant qu'il avait eu avec la jeune femme une querelle après boire.

Bond se débattait furieusement contre ces idées tandis qu'il faisait voler la puissante voiture le long de la route du bord de mer, prenait machinalement les virages et guettant les charrettes et les cyclistes qui pouvaient se rendre à Royal. Sur les lignes droites le compresseur Amberst Villiers éperonnait les vingt-cinq chevaux de la Bentley et le moteur lançait une plainte aiguë dans l'air de la nuit. Puis il poussa encore le régime du moteur jusqu'à dépasser 180 et frôler le 200.

Il savait qu'il finirait pas les gagner de vitesse. Chargée comme elle était, la Citroën ne pouvait guère dépasser le 145, même sur cette route. Mû par une inspiration subite, il ralentit à 115, alluma ses phares antibrouillard, et éteignit ses Marchai. En supprimant le reflet de ses propres phares, qui

l'empêchait de voir, il pourrait certainement apercevoir à deux ou trois kilomètres le long de la côte la lueur d'une autre voiture.

En tâtonnant sous le tableau de bord, il sortit d'un support caché un Colt Spécial 45 de l'armée, à long canon, et le déposa à côté de lui sur le siège. Ainsi pourvu, si le relief de la route le lui permettait, il pouvait espérer atteindre les pneus ou le réservoir d'essence, à n'importe quelle distance jusqu'à cent mètres.

Puis il alluma de nouveau les gros phares et reprit sa poursuite. Il se sentait calme et à l'aise. La vie de Vesper ne posait plus de problème. À la lueur bleuâtre du tableau de bord, le visage de Bond était crispé, mais serein.

Devant lui, dans la Citroën, il y avait trois hommes et la jeune femme.

Le Chiffre conduisait, son grand corps mou penché en avant, ses mains légères délicatement posées sur le volant. À côté de lui se tenait l'homme trapu qui au casino portait une canne. Sa main gauche était crispée sur un levier massif, qui, tout près de lui, faisait légèrement saillie sur le plancher de la voiture. Cela aurait pu être un levier destiné à bloquer le siège du conducteur.

Sur la banquette arrière était assis le garde du corps grand et maigre. Renversé en arrière, détendu, les yeux au plafond, il se désintéressait apparemment de la vitesse de la voiture. Sa main droite reposait, caressante, sur la cuisse nue de Vesper, étendue près de lui.

À part ses jambes, dénudées jusqu'aux hanches, Vesper était réduite à l'état de paquet. Sa robe longue de velours noir avait été relevée au-dessus de ses bras et de sa tête, et attachée au-dessus de celle-ci avec une corde. À la hauteur de son visage, un petit trou avait été fait dans le velours pour lui permettre de respirer. Elle n'avait pas d'autres liens, et elle restait étendue tranquillement, le corps suivant mollement le balancement de la voiture.

Le Chiffre partageait son attention entre la route et la lumière des phares de Bond, qui s'approchaient et qu'il apercevait dans le rétroviseur. Quand le lévrier ne fut plus qu'à un kilomètre environ du lièvre, il n'en parut pas ému, et ralentit même jusqu'à cent kilomètres à l'heure. Puis, en prenant un virage, il ralentit encore davantage. Quelques centaines de mètres plus loin, une borne Michelin annonçait qu'un petit chemin communal allait croiser la route nationale.

— Attention ! dit-il avec énergie à l'homme assis près de lui.

Celui-ci serra le levier plus fermement. Cent mètres avant le croisement, la vitesse tomba à cinquante kilomètres à l'heure. Dans le rétroviseur, le conducteur voyait les phares de Bond illuminer le virage. Le Chiffre semblait réfléchir.

— *Allez.*

L'homme tira le levier, d'un coup sec. Le coffre situé à l'arrière de la voiture s'ouvrit largement comme une mâchoire de requin. Il y eut sur la route un bruit métallique, puis un bruit de ferraille régulier, comme si la voiture avait traîné derrière elle des chaînes interminables.

— *Coupez.*

L'homme lâcha brusquement le levier. Le bruit de ferraille s'arrêta, dans un dernier cliquetis.

Le Chiffre regarda de nouveau dans le rétroviseur. La voiture de Bond entra dans le virage. Le Chiffre rétrograda, dans le style coureur, et jeta la Citroën à gauche, dans l'étroite route secondaire, tout en éteignant ses phares.

Il bloqua ses freins. Les trois hommes sautèrent à terre et remontèrent, sous le couvert d'une haie peu élevée, jusqu'au croisement, illuminé maintenant par les phares de Bond. Ils portaient chacun un revolver ; l'homme mince avait en outre dans la main droite un gros œuf noir.

La Bentley arriva sur eux en mugissant, comme un express.

CHAPITRE XVI

La chair de poule

Quand Bond se précipita dans le virage, faisant épouser la courbe à la longue voiture, par un mouvement souple du corps et des mains, il préparait son plan d'action pour le moment où la distance entre les deux voitures aurait encore diminué. Il imaginait que l'adversaire allait essayer de s'engager dans un chemin de traverse, s'il s'en présentait un. Lorsqu'il eut franchi le virage et ne vit plus de lumières, il eut le réflexe normal de lâcher l'accélérateur et, en voyant la borne Michelin, de se préparer à braquer.

Il ne faisait plus que du cent à l'heure quand il arriva à proximité d'une tache noire qui s'étendait en travers de la partie droite de la route, tache qu'il prit pour l'ombre d'un arbre planté en bordure. Même ainsi, il était trop tard pour échapper. Soudain, il y eut sous son aile droite un petit tapis de pointes d'acier brillantes. Puis il se trouva dessus.

Bond bloqua machinalement ses freins et se cramponna au volant de toutes ses forces, pour corriger l'inévitable déportement vers la gauche, mais il ne put conserver le contrôle de sa voiture que pendant une fraction de seconde. Les pneus étant arrachés des roues de droite, les jantes déchirèrent un instant le revêtement goudronné ; la lourde voiture pivota en travers de la route, dans une brusque embardée, en faisant un bruit déchirant, heurta le talus de gauche en s'écrasant et en précipitant Bond sur le plancher, puis, faisant de nouveau face à la route, elle se souleva lentement, les roues avant tournant à vide et les phares fouillant le ciel. Elle resta juchée pendant une fraction de seconde sur son réservoir d'essence, menaçant le ciel comme une mante religieuse. Enfin elle retomba lentement en arrière, dans un fracas de carrosserie et de glaces écrasées.

Après un silence total, qui donna à tous les assistants l'impression d'être devenus sourds, la roue avant gauche fit entendre un bref murmure, puis s'immobilisa dans un grincement.

Sortis de leur embuscade, Le Chiffre et ses hommes n'eurent que quelques mètres à franchir.

— Laissez vos armes et sortez-le de là, ordonna-t-il avec brusquerie. Je vous couvrirai. Prenez soin de lui. Ce n'est pas un cadavre que je veux. Et grouillez-vous, il va faire jour.

Les deux hommes se mirent à genoux. L'un d'eux sortit un long couteau et découpa un morceau de tissu sur le côté de la capote du cabriolet. Il saisit par les épaules Bond, qui avait perdu connaissance et ne bougeait pas. L'autre homme se glissa entre le talus et la voiture renversée et se fraya un passage à travers le châssis de la vitre brisée. Il dégagea les jambes de Bond, coincées entre le volant et le tissu du toit. Alors ils le firent sortir peu à peu, par un trou ménagé dans la capote.

Quand ils eurent réussi à l'étendre sur la route, ils étaient en nage, souillés d'huile et de poussière.

L'homme maigre mit la main sur le cœur de Bond, puis lui donna des gifles sur les deux joues. Bond grogna et remua une main. L'homme le gifla de nouveau.

— Ça suffit, dit Le Chiffre. Attache-lui les bras et mets-le dans la voiture. Tiens, dit-il en lui tendant un rouleau de fil électrique. Mais, d'abord, vide ses poches et passe-moi son feu. Il a peut-être de l'artillerie ailleurs, mais nous verrons ça plus tard.

Il prit les objets que lui tendait l'homme mince et, sans les regarder, les fourra, ainsi que le Beretta de Bond, dans ses larges poches. Il laissa les hommes continuer et regagna la voiture. Son visage n'exprimait ni la satisfaction ni l'excitation.

Ce fut la morsure du fil électrique sur ses poignets qui fit revenir Bond à lui. Il avait mal partout, comme s'il avait reçu des coups de bâton ; quand il fut remis sur pied et poussé dans le petit chemin jusqu'à la Citroën, dont le moteur continuait à tourner doucement, il constata qu'il n'avait rien de cassé. Mais il n'était guère en mesure de tenter désespérément une évasion ; il se laissa hisser sur la banquette arrière de la voiture, sans opposer de résistance.

Il se sentait profondément démoralisé et son esprit de décision était aussi affaibli que son corps. Il avait trop encaissé depuis vingt-quatre heures, et ce dernier coup de l'ennemi n'était pas loin de lui paraître décisif. Cette fois-ci, il n'y aurait plus de miracle. Personne ne savait où il se trouvait et personne ne s'apercevrait de sa disparition avant une heure

avancée de la matinée. Sa voiture accidentée serait découverte avant longtemps, mais il faudrait des heures pour en trouver le propriétaire.

Et Vesper ? Il regarda sur sa droite, plus loin que l'homme maigre, celui-ci renversé en arrière, les yeux fermés. Sa première réaction fut de mépris. Sacrée idiote de fille, qui se faisait trousseur comme un poulet, avec sa jupe tirée par-dessus la tête comme si toute cette affaire se ramenait à un chahut de dortoir ! Puis il finit par s'attrister. Les jambes nues faisaient tellement enfantin et sans défense !...

— Vesper, dit-il à mi-voix.

Le paquet tassé dans le coin ne fit aucune réponse et Bond fut pendant un instant glacé d'effroi, mais elle s'agita légèrement.

Au même instant l'homme maigre lança à Bond, dans la région du cœur, un coup violent du revers de la main.

— Silence !

Bond se plia sous l'effet de la douleur et pour se protéger d'un nouveau coup, mais ce ne fut que pour recevoir sur la nuque un coup du lapin, qui le fit se cambrer de nouveau en arrière, tandis que la respiration se faisait sifflante entre ses dents serrées.

L'homme maigre l'avait frappé du tranchant de la main, avec une dureté et une sûreté de professionnel. Il y avait quelque chose de terrible dans la précision et l'apparente absence d'effort. La brute était maintenant renversée en arrière, les yeux clos. C'était un homme qu'on pouvait craindre, un homme malfaisant. Bond espérait que l'occasion de le tuer se présenterait.

Soudain le coffre arrière de la voiture s'ouvrit et il y eut un choc, accompagné d'un bruit métallique. Le troisième homme était allé rechercher le tapis de toile métallique armée de pointes. Ce devait être une adaptation du dispositif que la Résistance avait utilisé contre les voitures de liaison allemandes.

Bond réfléchit une fois de plus à l'efficacité de ces gens, à l'ingénieux équipement dont ils disposaient. « M » avait-il sous-estimé leurs possibilités ? Il était tenté de faire retomber sur Londres la responsabilité de l'échec. C'est là qu'on aurait dû être renseigné, qu'on aurait dû être mis en garde par certains indices et prendre plus de précautions ! La pensée que, pendant qu'il était en train de sabler le champagne au *Roi Galant*, l'ennemi préparait sa contre-attaque, le mettait au supplice. Il se maudit lui-même, d'avoir cru la bataille gagnée et l'ennemi en déroute.

Le Chiffre était resté silencieux. Dès que le coffre fut refermé, le troisième homme, que Bond reconnut immédiatement, grimpa dans la voiture et s'assit à côté du conducteur. Celui-ci recula à toute allure jusqu'à la route nationale. Puis il passa rapidement les vitesses et ne tarda pas à rouler à plus de cent à l'heure sur la route du bord de mer.

C'était maintenant le lever du jour ; environ cinq heures, d'après les estimations de Bond. Il se dit que deux ou trois kilomètres plus loin on devait tourner, pour arriver à la villa de Le Chiffre. Il n'avait pas songé que c'était là qu'on voulait emmener Vesper. Il se rendait compte désormais qu'elle avait été l'appât et lui le poisson.

Tout cela était extrêmement désagréable. Pour la première fois depuis sa capture, Bond se sentit pris de terreur et un frisson lui parcourut l'épine dorsale.

Dix minutes plus tard, la Citroën tourna brusquement à gauche, parcourut une centaine de mètres dans un petit chemin de traverse, partiellement envahi par les herbes, puis passa entre deux colonnes de stuc délabrées, pénétra dans une cour au sol mal entretenu, entourée de murs élevés et s'arrêta devant une porte dont la peinture blanche s'écaillait. Au-dessus d'une sonnette, placée dans l'encadrement de la porte, se trouvait une inscription en petites lettres de zinc sur un socle de bois : « *Les Noctambules – Sonnez S.V.P.* »

D'après ce que Bond pouvait voir de la façade en ciment, c'était une villa du style classique au bord de la mer. Une de ces villas qu'on remet en état au dernier moment ; la femme de ménage, envoyée par l'agence de location de Royal, vient aérer rapidement les pièces, en vue de la location pour la saison d'été. Tous les cinq ans, on devait passer, sur les murs des pièces et les bois apparents de la façade, une couche de peinture, et pendant quelques semaines la villa pouvait ainsi présenter un aspect riant. Puis les pluies d'hiver se mettaient à l'œuvre, les mouches restaient emprisonnées à l'intérieur, et la villa reprenait son air de maison abandonnée.

Mais, se disait Bond, tout cela servait admirablement les desseins de Le Chiffre. Ils n'étaient passés devant aucune maison depuis sa capture et, d'après sa reconnaissance de la veille, il savait qu'il n'y avait une ferme isolée que plusieurs kilomètres plus au sud.

Tandis que l'homme maigre le faisait sortir de la voiture, d'un coup de coude dans les côtes, il savait que Le Chiffre allait les tenir tous les deux à

sa merci pendant plusieurs heures, sans risquer d'être dérangé. De nouveau, il eut la chair de poule.

Le Chiffre ouvrit la porte avec sa clef et disparut à l'intérieur. Vesper, incroyablement indécente à la lumière du petit matin, fut poussée à l'intérieur après lui, au milieu d'un torrent de réflexions égrillardes, émises en français par l'homme que Bond, en lui-même, appelait le « Corse ». Bond suivit, sans fournir à l'homme maigre l'occasion de lui faire activer le mouvement.

La porte principale fut refermée à clef. Le Chiffre se tenait dans l'embrasement de la porte qui menait à une pièce, sur la droite. Il tendit vers Bond un doigt crochu qui faisait plutôt penser à la patte d'une araignée, pour lui intimer silencieusement l'ordre d'approcher.

Vesper fut conduite le long d'un couloir jusqu'à l'arrière de la maison. Bond prit une décision soudaine.

D'une ruade violente, qui atteignit l'homme maigre au tibia et lui arracha un cri de douleur, il se précipita dans le couloir à la suite de Vesper. N'ayant comme armes que ses pieds, il n'avait pas de plan précis, à part faire autant de mal que possible aux deux gardes du corps et tâcher d'échanger en hâte quelques mots avec la jeune femme. Rien d'autre n'était à envisager. Il voulait simplement lui dire de ne pas abandonner la lutte.

Comme le Corse se détournait sous l'effet de la commotion, Bond était déjà sur lui ; il lança son soulier droit, pour l'atteindre à l'aîne.

Avec la rapidité de l'éclair, le Corse prit appui sur le mur du couloir et, quand le pied de Bond passa au-dessus de sa hanche, très vite, mais presque avec délicatesse, il lança sa main gauche en avant, saisit le soulier de Bond par le coup de pied et le fit violemment pivoter.

Bond perdit complètement l'équilibre ; son autre pied quitta le sol. Son corps pivota en l'air et, poussé par l'élan qu'il avait pris, alla heurter les murs et finit par tomber sur le sol.

Il resta un moment ainsi, la respiration complètement coupée. Alors l'homme maigre le saisit par le col et le plaqua au mur. Il avait un pistolet dans la main. Il regarda Bond dans les yeux d'un air inquisiteur. Puis, sans se hâter, il se pencha et lui assena du canon de son arme un coup violent sur les tibias. Bond émit un grognement et tomba sur les genoux.

— Si je dois recommencer, ça sera sur tes dents, dit l'homme maigre en mauvais français.

Une porte claqua. Vesper et le Corse avaient disparu. Bond tourna la tête à droite. Le Chiffre avait avancé de quelques pas dans le couloir, il leva son doigt recourbé, comme il avait déjà fait. Pour la première fois il parla :

— Venez, mon cher ami. Nous perdons du temps.

Il parlait anglais sans accent. Sa voix était basse, douce et son débit lent. Il ne laissait paraître aucune émotion. Il aurait pu être aussi bien un médecin, appelant dans le salon d'attente le patient dont le tour est venu ; un patient très nerveux qui vient de faire quelques légers reproches à l'infirmière.

De nouveau. Bond se sentit chétif et impuissant. Seul un expert en judo était capable de procéder avec lui comme l'avait fait le Corse, avec cette économie de gestes et cette discrétion. La froide précision avec laquelle l'homme maigre lui avait rendu la monnaie de sa pièce ne lui avait cédé en rien, avec la même absence de hâte ; c'était presque du grand art.

Bond suivit docilement le couloir. Le bilan de sa maladroite tentative de résistance se soldait par quelques blessures supplémentaires.

Tandis qu'il passait le seuil devant l'homme maigre il avait conscience d'être absolument et totalement au pouvoir de l'ennemi.

CHAPITRE XVII

« Mon garçon »

C'était une vaste pièce nue, à peine meublée, en modern-style bon marché. Il eût été difficile de dire si cette pièce avait l'intention d'être un living-room ou une salle à manger, car un buffet vacillant, surmonté d'une glace, supportant un compotier craquelé et deux chandeliers de bois peint, occupait la plus grande partie du mur en face de la porte d'entrée et semblait en désaccord avec un sofa d'un rose fané, placé de l'autre côté.

Sous le plafonnier d'albâtre, il n'y avait pas de table au centre de la pièce ; simplement un tapis carré, couvert de taches et orné de dessins géométriques, dans la gamme des bruns.

De l'autre côté, près de la fenêtre, se trouvait un fauteuil en forme de trône, à l'aspect incongru ; en noyer sculpté, avec un siège de velours rouge. Il y avait également une table basse sur laquelle étaient posés une carafe vide et deux verres, ainsi qu'un petit fauteuil au siège canné rond, sans coussin.

Des stores vénitiens à moitié fermés empêchaient de voir au-dehors, mais livraient passage aux rayons du soleil matinal, qui venaient éclairer les quelques meubles, et en quelques endroits le mur tapissé de papier aux couleurs vives et le plancher brun couvert de taches.

Le Chiffre désigna le fauteuil canné :

— Ceci conviendra à merveille, dit-il à l'homme maigre. Mets-le vite en position. S'il résiste, fais-lui mal, mais pas trop.

Il se tourna vers Bond. Aucune expression ne se peignait sur son large visage et ses yeux ronds paraissaient se désintéresser de tout cela.

— Déshabillez-vous. Si vous essayez de résister, Basil vous cassera un doigt. Nous sommes des gens sérieux et votre état de santé ne nous intéresse pas. Votre vie ou votre mort dépendent de la tournure que va prendre notre conversation.

Il adressa un geste à l'homme maigre et quitta la pièce.

L'homme maigre fit tout d'abord quelque chose d'étrange. Il ouvrit le couteau de poche qui lui avait servi à couper la capote de la voiture de Bond, prit le petit fauteuil et, d'un mouvement rapide, en découpa le siège canné.

Puis il s'approcha de Bond, après avoir placé son couteau, toujours ouvert, dans la poche de son veston, comme s'il s'était agi d'un stylographe. Il amena Bond à la lumière et défit les liens de ses poignets.

Puis il se jeta vivement de côté et le couteau se trouva de nouveau dans sa main.

— *Vite.*

Bond resta un instant à frictionner ses poignets meurtris et à se demander combien de temps il allait pouvoir gagner en résistant. Il n'eut pas le loisir d'y penser longtemps. En faisant un pas en avant et d'un mouvement de haut en bas de sa main libre, l'homme maigre saisit le col de son smoking et le fit descendre, clouant ainsi les bras de Bond dans son dos. Celui-ci fit la parade classique à cette prise, pratiquée par les flics depuis toujours ; il fléchit un genou ; mais l'homme maigre tomba avec lui et vint appuyer la pointe de son couteau sur son dos. Bond sentit le dos de la lame descendre le long de sa colonne vertébrale. Il y eut un bruit de déchirure ; ses bras se trouvèrent subitement libérés et les deux moitiés de son veston tombèrent en avant.

Il se releva en poussant un juron. L'homme maigre avait repris sa première position et son couteau était de nouveau dans sa main. Bond laissa tomber à terre les deux moitiés de son smoking.

— *Allez*, dit l'homme maigre avec une nuance d'impatience.

Bond le regarda dans les yeux et se mit lentement à ôter sa chemise.

Le Chiffre revint tranquillement dans la pièce, li portait un pot plein d'un liquide qui avait l'odeur du café. Il le plaça sur la petite table près de la fenêtre et, à côté, deux autres objets d'usage domestique, une tapette à tapis d'un mètre de long, en rotin torsadé, et un couteau à découper.

Il s'installa confortablement dans le fauteuil en forme de trône et versa un peu de café dans l'un des verres. D'un pied il accrocha le petit fauteuil, dont le siège n'était plus maintenant qu'un châssis de bois vide, pour le faire avancer devant lui.

Bond était debout au milieu de la pièce, complètement nu ; ses blessures faisaient des marques livides sur sa peau blanche ; on lisait sur

son visage grisâtre et complètement épuisé qu'il n'ignorait pas ce qui l'attendait.

— Asseyez-vous là, dit Le Chiffre en désignant d'un signe de tête le fauteuil placé en face de lui.

Bond avança et s'assit.

L'homme maigre prit du fil électrique, lia les poignets de Bond aux bras du fauteuil et ses chevilles aux pieds de devant. Il fit passer deux fils sur sa poitrine, sous ses aisselles et ensuite à travers le dossier du fauteuil. Il ne se trompa pas dans les nœuds et ne laissa aucun jeu dans les liens. Ils s'incrustaient tous dans la chair de Bond. Les pieds du fauteuil étaient très espacés et Bond ne pouvait même pas le faire pivoter.

Il était entièrement réduit à l'impuissance, nu et sans défense.

Ses fesses et la partie inférieure de son individu faisaient saillie à travers le siège vers le plancher.

Le Chiffre fit un signe de tête à l'homme maigre ; celui-ci quitta tranquillement la pièce, en refermant la porte.

Il y avait sur la table un paquet de gauloises et un briquet. Le Chiffre alluma une cigarette et but une gorgée de café. Puis il saisit la tapette et, faisant reposer confortablement le manche sur son genou, fit venir l'extrémité en forme de trèfle sur le plancher, exactement sous le fauteuil de Bond.

Il regarda son prisonnier attentivement dans les yeux, d'un air presque caressant. Puis ses poignets jaillirent soudain, pour venir se placer sur son genou.

Le résultat fut effrayant.

Tout le corps de Bond se cambra, dans un spasme involontaire. Son visage se contracta dans un cri muet et ses lèvres s'écartèrent de ses dents. Au même instant sa tête s'en alla en arrière dans un réflexe irrésistible, faisant apparaître les tendons raidis de son cou. Un moment, tous les muscles de son corps furent noués ; ses doigts et ses orteils se crispèrent, jusqu'à devenir blancs. Puis son corps s'affaissa et la transpiration commença à ruisseler. Il proféra un grognement sourd.

Le Chiffre attendit qu'il rouvrît les yeux.

— Vous voyez, mon garçon ? (Il eut un sourire doux.) La situation est claire, maintenant.

Une goutte de sueur tomba du menton de Bond sur sa poitrine nue.

— Venons-en à nos affaires et voyons comment vous pourriez sortir rapidement de ce pétrin dans lequel vous vous êtes mis.

Il tira avec bonne humeur sur sa cigarette et donna sur le plancher, en guise d'avertissement, un petit coup sous le fauteuil de Bond, avec son horrible instrument incongru.

— Mon garçon, continua Le Chiffre sur un ton paternel, on ne joue plus aux Indiens, c'est fini, tout à fait fini. Vous avez eu la malchance de vous mêler d'un jeu pour adultes et vous en avez déjà fait la pénible expérience. Vous n'êtes pas armé, mon garçon, pour jouer avec des adultes, et cela a été insensé, de la part de votre nounou à Londres, de vous envoyer ici avec votre seau et votre pelle. Vraiment insensé, et très malheureux pour vous. Nous avons fini de nous amuser, mon garçon, bien que je sois sûr que vous aimeriez m'écouter développer cet amusant petit conte moral.

Il abandonna soudain son ton badin et regarda Bond avec une expression dure et haineuse.

— Où est l'argent ?

Les yeux injectés de sang de Bond lui rendirent un regard vide.

Ce fut de nouveau le mouvement du poignet vers le haut, et de nouveau le corps de Bond se tordit de douleur.

Le Chiffre attendit que le cœur torturé eût repris son pénible travail et que les yeux de Bond se fussent vaguement ouverts.

— Il faudrait peut-être que je vous explique, dit Le Chiffre. J'ai l'intention de continuer à attaquer les parties sensibles de votre individu jusqu'à ce que vous répondiez à ma question. Je suis sans pitié et il n'y aura pas de relâche. Personne ne peut plus venir à votre secours à la dernière minute et vous n'avez aucune possibilité de vous échapper. Il ne s'agit pas d'une aventure romanesque où le méchant est finalement battu, où le héros est décoré et épouse la jeune fille. Malheureusement, ces choses-là n'arrivent pas dans la vie. Si vous vous obstinez, vous serez torturé jusqu'à ce que vous atteigniez le bord de la folie ; puis on amènera la fille ici et nous nous mettrons à nous occuper d'elle en votre présence. Si cela ne suffit pas encore, vous serez tués tous les deux de la manière la plus douloureuse, j'abandonnerai vos corps à regret, mais je gagnerai l'étranger, où une confortable maison m'attend. Là j'embrasserai une carrière utile et rémunératrice et je vivrai paisiblement jusqu'à un âge avancé, au sein de la famille que je ne manquerai pas de fonder. Vous voyez donc, mon garçon,

que je n'ai rien à perdre. Si vous me rendez l'argent, tant mieux. Sinon, je partirai en haussant les épaules.

Il se tut un instant et son poignet se leva légèrement au-dessus de son genou. La chair de Bond se contracta au moment où elle entra en contact avec le rotin.

— Quant à vous, mon garçon, vous n'avez qu'un espoir : que je vous épargne de nouvelles souffrances et que je vous laisse la vie sauve. Vous n'avez que cet espoir-là. Aucun autre. Eh bien... ?

Bond ferma les yeux et attendit la douleur. Il savait que, dans la torture, c'est le début qui est le pire. C'est comme l'agonie. Un crescendo allant jusqu'à un maximum, puis les nerfs s'émoussent et réagissent de moins en moins, jusqu'à l'inconscience et la mort. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'attendre ce maximum, d'espérer que sa force de caractère lui permettrait de tenir jusque-là. Ensuite il se laisserait glisser en roue libre jusqu'à l'obscurcissement final.

Des collègues qui avaient été torturés par les Allemands ou par les Japonais et qui avaient survécu, lui avaient dit que, vers la fin, survient une merveilleuse période de chaude langueur, conduisant à une sorte de crépuscule sexuel, où la douleur se mue en plaisir et où la haine et la crainte qu'inspirent les tortionnaires tournent à la fixation masochiste. C'était une preuve suprême de volonté, d'après ce qu'il avait appris, d'éviter de laisser paraître les symptômes de cette forme d'ivresse. Car, dès que le tortionnaire soupçonne que vous en êtes là, ou bien il vous tue immédiatement, ou bien il vous laisse récupérer suffisamment pour que les nerfs se remettent à fonctionner comme au début. Et alors tout recommence.

Il ouvrit les yeux une fraction de seconde.

Le Chiffre n'attendait que cela. Comme un serpent à sonnette, l'instrument de rotin se souleva du plancher. Il frappa encore et encore, jusqu'à ce que Bond hurlât et que son corps s'affaîsât dans le fauteuil comme une marionnette.

Le Chiffre ne s'arrêta que lorsqu'il crut remarquer que les spasmes de douleur de sa victime semblaient se ralentir. Il s'assit un instant, sirota son café et fronça légèrement les sourcils, comme un chirurgien qui surveille l'électrocardiogramme au cours d'une opération délicate.

Quand les yeux de Bond se mirent à clignoter et à s'ouvrir, l'homme s'adressa à lui de nouveau, mais cette fois avec une nuance d'impatience :

— Nous savons que l'argent est quelque part dans votre chambre, dit-il. Vous vous êtes fait remettre un chèque au porteur de quarante millions de francs et je sais que vous êtes retourné à l'hôtel pour le cacher dans votre chambre.

Un instant, Bond se demanda comment Le Chiffre pouvait en être si certain.

— Dès que vous avez quitté votre chambre pour vous rendre au nightclub, tout a été fouillé par quatre de mes hommes.

« Les Muntz ont dû donner un coup de main », se dit Bond.

— Nous avons trouvé des tas de choses, dans des cachettes plutôt enfantines. Le flotteur des cabinets nous a livré un intéressant petit code. Et nous avons découvert quelques autres papiers fixés par un collant au dos d'un tiroir. Tout le mobilier a été mis en pièces, vos vêtements, les rideaux, les draps ont été lacérés. Chaque pouce de la chambre a été fouillé et toutes les garnitures retirées. Il est vraiment malheureux pour vous que nous n'ayons pas trouvé le chèque. Sinon, à l'heure actuelle, vous seriez confortablement couché, probablement avec la belle miss Lynd, au lieu de vous trouver ici.

Et il donna un coup de fouet, en remontant sa tapette.

À travers le brouillard sanglant de la douleur, Bond pensait à Vesper. Il pouvait imaginer quel traitement lui infligeaient les deux gardes du corps. Ils devaient en tirer le maximum, avant que Le Chiffre ne donnât l'ordre de la lui amener. Bond pensa aux grosses lèvres humides du Corse et à la cruauté méthodique de l'homme maigre. Pauvre créature, qui avait été entraînée là-dedans ! Pauvre petit animal !

Le Chiffre s'était remis à parler.

— La torture est une chose terrible, disait-il en tirant sur une nouvelle cigarette, mais pour l'opérateur c'est une affaire simple, particulièrement lorsque le patient – ce mot le fit sourire – est un homme. Vous voyez, mon cher Bond, avec un homme il est tout à fait inutile de perdre son temps en raffinements. Avec ce simple instrument, ou tout autre objet pour ainsi dire, on peut causer à un homme autant de douleur qu'il est possible ou nécessaire. Ne croyez pas ce que vous avez lu dans les romans ou dans les livres sur la guerre. Il n'y a rien de pire que ceci... Il en résulte non seulement une immédiate agonie de douleur, mais encore la pensée que votre virilité est progressivement détruite et qu'à la fin, si vous n'avez pas cédé, vous aurez cessé d'être un homme. Et cette pensée, mon cher Bond,

est triste et terrible. Une longue suite de tortures, non seulement pour le corps, mais pour l'esprit. Puis, à la fin, le moment où vous vous mettez à hurler, en me suppliant de vous tuer. Tout cela est inévitable, à moins que vous ne me disiez où vous avez caché l'argent.

Il se versa un peu de café et le but. Le verre laissait des traces brunes à la commissure de ses lèvres.

Les lèvres de Bond se tordaient ; il essayait vainement de dire quelque chose. Il finit par trouver le moyen de dire dans un affreux grognement : « À boire. » Sa langue sortit et passa sur ses lèvres desséchées.

— Bien sûr, mon garçon ! Où ai-je la tête !

Le Chiffre versa du café dans l'autre verre. Il y avait sur le plancher, autour du fauteuil de Bond, un cercle de gouttes de sueur.

— Il faut lubrifier votre langue.

Il déposa le manche de la tapette sur le plancher, en la faisant glisser entre ses grosses jambes, et se leva. Il alla se placer derrière Bond, saisit une poignée de cheveux trempés de sueur et ramena brutalement la tête en arrière. Il versa du café dans le gosier de Bond, par petites gorgées, pour ne pas l'étouffer. Puis il lâcha la tête qui retomba en avant sur la poitrine. Il retourna à sa chaise et reprit sa tapette.

Bond releva la tête et parla d'une voix pâteuse, dans un grognement laborieux :

— L'argent... pouvez rien en faire... La police remontera jusqu'à vous.

Épuisé par l'effort, il laissa retomber la tête. Il exagérait, mais seulement un peu, son degré d'effondrement physique. Faire tout pour gagner du temps, pour retarder la douleur cuisante.

— Ah, mon garçon, j'ai oublié de vous dire ! dit Le Chiffre avec un sourire de loup. Après notre petite partie, nous nous sommes retrouvés au casino. Et vous êtes tellement sportif que vous avez accepté de jouer encore une partie avec moi. C'était un geste très élégant, tout à fait d'un gentleman anglais. Malheureusement vous avez perdu et cela vous a tellement bouleversé que vous avez décidé de quitter Royal sur-le-champ, pour une destination inconnue. En gentleman, vous avez eu l'amabilité de me remettre une lettre exposant la situation de manière telle que je n'éprouve aucune difficulté à toucher le chèque. Vous voyez, mon garçon, tout a été prévu et vous n'avez pas de souci à vous faire pour moi, dit-il avec un petit sourire étouffé.

« Maintenant, si nous continuions ? Je ne suis plus du tout pressé et cela m'intéresse assez de voir pendant combien de temps un homme peut supporter cette forme un peu spéciale de... d'encouragement. »

Et il frappa le sol de sa tapette.

On arrivait donc au dénouement, se disait Bond, et il sentit son cœur défaillir. La « destination inconnue » serait sous la terre, dans la mer, ou peut-être, plus simplement, sous la Bentley écrasée. Eh bien, s'il fallait mourir en tout état de cause, autant essayer la manière la plus dure. Il n'avait aucun espoir que Mathis ou Leiter pussent arriver jusqu'à lui en temps voulu, mais il y avait au moins une chance qu'ils missent la main sur Le Chiffre avant qu'il eût pu s'échapper. Il ne devait pas être loin de sept heures. Il était possible que la voiture eût été déjà trouvée. Il fallait choisir entre les maux ; mais plus longtemps Le Chiffre continuerait à le torturer, plus de chances il avait d'être vengé.

Bond releva la tête et regarda Le Chiffre dans les yeux. Le blanc de ses yeux était complètement injecté de sang. On aurait dit deux cassis noyés dans le sang. Le reste de la large figure était jaunâtre, sauf aux endroits où une épaisse croûte noire recouvrait la peau moite. Aux commissures des lèvres, des traces de café, allant en remontant, lui donnaient une fausse expression souriante ; toute sa figure était striée par la lumière qui arrivait à travers les stores vénitiens.

— Non..., dit-il nettement, vous...

Le Chiffre poussa un grognement et se mit à l'ouvrage avec une furie sauvage. De temps à autre, il rugissait comme une bête sauvage.

Au bout de dix minutes, Bond s'évanouit, avec béatitude.

Le Chiffre s'arrêta aussitôt. Il épongea sa figure pleine de sueur, d'un mouvement circulaire de sa main libre. Puis il regarda sa montre et sembla réfléchir.

Il se leva et alla se placer derrière le corps inerte, effondré. Le visage de Bond et tout le haut de son corps, jusqu'à la ceinture, étaient blancs. Il y avait une légère palpitation de la peau, dans la région située au-dessus du cœur. Autrement, il aurait aussi bien pu être mort.

Le Chiffre saisit les oreilles de Bond et les tordit violemment. Puis il se pencha et le gifla à plusieurs reprises. La tête de Bond roulait d'un côté et de l'autre, au gré des coups. Lentement, sa respiration devint plus profonde. Un grognement animal sortit de sa bouche pendante.

Le Chiffre prit le verre de café, en versa un peu dans la bouche de Bond et lui jeta le reste à la figure. Les yeux s'entrouvrirent.

Le Chiffre retourna à sa chaise et attendit. Il alluma une cigarette et contempla les éclaboussures de sang qui commençaient à faire une flaque sur le plancher, sous le corps qui se trouvait en face de lui.

Bond émit un nouveau grognement pitoyable. C'était un son inhumain. Ses yeux s'ouvrirent. Il dirigea un regard vague vers son tortionnaire.

Celui-ci se mit à parler.

— C'est tout, Bond. Nous allons maintenant en finir avec vous. Vous comprenez ?... Non pas vous tuer, mais en finir avec vous. Ensuite, nous ferons entrer la fille, et nous verrons si on peut encore tirer quelque chose de ce qui reste de vous deux.

Il tendit la main vers la table.

— Dis-leur adieu, Bond.

CHAPITRE XVIII

Une figure de roc

Entendre cette troisième voix faisait un effet extraordinaire. Aux termes du rituel qui convenait à cet instant, on aurait plutôt pensé à un dialogue, sur un bruit de fond de torture. Les sens affaiblis de Bond percevaient à peine cette voix. Soudain il se trouva à mi-chemin de la conscience. Il découvrit qu'il pouvait de nouveau voir et entendre. Après ce mot, dit d'une voix calme sur le pas de la porte, le silence s'était fait, et Bond le percevait. Il pouvait voir aussi la tête de Le Chiffre se relever lentement et, sur son visage, une expression d'étonnement déconcerté, de stupéfaction sincère, céder progressivement la place à la terreur.

— Arrêtez ! avait dit la voix, avec calme.

Bond entendit derrière lui le pas de quelqu'un qui s'approchait lentement.

— Jetez cela ! dit la voix.

Bond vit Le Chiffre obéir et laisser tomber le couteau sur le sol, avec un bruit métallique.

Il essayait désespérément de lire sur le visage de Le Chiffre ce qui se passait derrière lui, mais tout ce qu'il voyait, c'était de l'incompréhension aveugle et de la terreur. La bouche de Le Chiffre remua, mais il n'en sortit qu'un petit cri aigu. Ses lourdes joues tremblaient et il essayait de faire venir assez de salive pour dire quelque chose, poser une question. Ses mains s'agitaient confusément sur ses genoux. L'une fit un léger mouvement dans la direction de sa poche, puis retomba instantanément. Ses yeux ronds et fixes s'étaient baissés une fraction de seconde, Bond se dit que Le Chiffre devait être armé.

Il y eut un moment de silence.

— SMERSH.

Ce mot fut prononcé comme dans un souffle. Sur un rythme ralenti, comme s'il n'y avait rien d'autre à dire. C'était l'explication finale. Le

dernier mot.

— Non, dit Le Chiffre, numéro 1...

Sa voix s'éteignit.

Peut-être allait-il expliquer, s'excuser, mais il devait savoir, d'après ce qu'il avait lu sur le visage de l'autre, que tout cela était inutile.

— Vos deux hommes... morts tous les deux. Vous êtes un idiot, un voleur et un traître. J'ai été envoyé d'Union Soviétique pour vous éliminer. Vous avez encore de la chance que je n'aie que le temps de vous tirer dessus. Si cela avait été possible, j'avais reçu pour instructions de vous faire mourir le plus lentement que j'aurais pu. Nous ne voyons pas encore quand nous pourrions sortir des ennuis que vous nous avez causés.

La voix cessa de se faire entendre. Le silence se fit dans la pièce, rompu seulement par la respiration haletante de Le Chiffre.

Quelque part au-dehors, un oiseau se mit à chanter et l'on entendit les autres petits bruits de la campagne qui s'éveille. Les bandes de soleil devenaient plus intenses et la sueur brillait sur la figure de Le Chiffre.

— Vous reconnaissez-vous coupable ?

Bond luttait contre l'inconscience. Il essayait de fixer son regard, il secouait la tête pour s'éclaircir les idées, mais son système nerveux était entièrement engourdi et aucun message ne parvenait à ses muscles. Il ne pouvait que fixer le regard sur la grande figure pâle aux yeux saillants qui se trouvait devant lui. Un filet de salive sortit de la bouche ouverte et resta suspendu au menton.

— Oui, dit la bouche.

Il y eut un « pfutt » aigu, pas plus fort que le bruit que fait une bulle d'air s'échappant d'un tube de dentifrice. Pas d'autre bruit, et soudain, il était poussé à Le Chiffre un autre œil, un troisième œil, à l'alignement des deux autres, exactement à l'endroit où le gros nez, sous le front, commençait à faire saillie. C'était un petit œil noir, sans cils ni sourcils.

Une seconde, les trois yeux regardèrent à travers la pièce, puis tout l'ensemble du visage parut glisser et tomber sur un des genoux. Les deux yeux placés à l'extérieur se tournèrent en vacillant vers le plafond. Puis la lourde tête retomba de côté ; l'épaule droite, puis toute la partie supérieure du corps bascula par-dessus le bras du fauteuil, comme si Le Chiffre s'était trouvé mal. Mais il y eut seulement le bruit de ses talons qui raclaient le plancher. Enfin il cessa de bouger.

Le dossier élevé du fauteuil restait impassible, devant ce cadavre effondré entre ses bras.

Il y eut un léger mouvement derrière Bond. Une main vint l'attraper par le menton et le tirer en arrière.

Pendant un court moment, Bond plongea son regard dans deux yeux brillants, sous un étroit masque noir. Il eut comme l'impression d'un visage qui aurait ressemblé à un roc escarpé, entre le bord d'un chapeau et un col d'imperméable fauve. Il n'eut pas le temps d'en apercevoir davantage, et sa tête retomba en avant.

— Tu as de la chance, dit la voix. Je n'ai pas d'ordre pour te tuer. Tu as sauvé ta peau deux fois, aujourd'hui. Mais tu peux dire à ton organisation que SMERSH n'épargne que par hasard ou par erreur. Dans ton cas, tu as été sauvé, d'abord par la chance, et ensuite par erreur, car je devrais avoir des ordres pour tuer tous les espions étrangers qui traînaient autour de ce traître comme des mouches autour d'une crotte de chien. Mais je vais te laisser ma carte. Tu es un joueur. Un jour tu joueras peut-être contre l'un d'entre nous. Ce serait bien, qu'on puisse te reconnaître comme étant un espion.

Les pas se déplacèrent en tournant, vinrent derrière l'épaule droite de Bond. Il y eut le déclic d'un couteau qu'on ouvre. Un bras revêtu d'un tissu gris passa dans la ligne de vision de Bond. Une large main poilue émergea d'une manchette sale ; elle tenait comme un stylographe un fin poignard. Celui-ci resta un moment au-dessus du dos de la main de Bond, toujours immobilisée par le fil électrique. La pointe du poignard y traça rapidement trois estafilades rectilignes. Une quatrième vint les croiser à l'endroit où elles se terminaient, tout près des phalanges. Le sang perla, formant un « M » renversé et commença à s'égoutter sur le plancher.

La douleur n'était rien à côté de ce que Bond avait déjà enduré, mais elle suffit à le plonger à nouveau dans l'inconscience.

Les pas traversèrent tranquillement la pièce. La porte fut refermée doucement.

Dans le silence, les petits bruits réconfortants d'un jour d'été qui commence passaient à travers la fenêtre close. En haut du mur de gauche, il y avait deux petites taches roses. Elles provenaient des faisceaux de lumière du soleil de juin et de leur réflexion sur deux mares de sang qui se trouvaient sur le plancher, à environ trente centimètres l'une de l'autre.

À mesure que la journée s'avancait, les taches roses se déplaçaient lentement sur le mur. Et, lentement, elles devenaient de plus en plus larges.

CHAPITRE XIX

La tente blanche

Quand vous rêvez que vous êtes en train de rêver, c'est que vous êtes sur le point de vous réveiller.

Pendant les deux jours suivants, James Bond fut dans cet état d'une façon permanente, sans reprendre conscience. Il assistait au déroulement de ses rêves sans faire le moindre effort pour en modifier la succession ; et pourtant, certains étaient terrifiants et ils étaient tous pénibles. Il savait qu'il était dans un lit, couché sur le dos, qu'il ne pouvait pas bouger et, dans un de ses moments de demi-conscience, il crut qu'il y avait des gens autour de lui, mais il n'essaya même pas d'ouvrir les yeux et de revenir à la réalité.

Il se sentait plus en sécurité dans l'obscurité et il s'y cramponnait.

Le matin du troisième jour, un cauchemar sanglant le réveilla en sursaut, tremblant, couvert de transpiration. Sur son front était posée une main qu'il fit entrer dans son rêve. Il essaya de lever un bras, mais il vint buter de côté sur le propriétaire de la main. Ses bras étaient immobilisés, fixés sur les côtés du lit. Tout son corps était tenu par des bandelettes et quelque chose qui ressemblait à un grand cercueil blanc le couvrait depuis la poitrine jusqu'aux pieds, l'empêchant d'apercevoir le bas de son lit. Il hurla un chapelet d'obscénités, mais cet effort l'avait épuisé et les mots se terminèrent dans un sanglot. Des larmes de désespoir et de pitié pour lui-même ruisselèrent de ses yeux.

Une femme parlait et les mots atteignirent progressivement le cerveau de Bond. La voix était sympathique. L'idée vint peu à peu à Bond que c'était une voix qui cherchait à le reconforter, une voix amie. Il avait peine à y croire. Jusque-là, il était tellement sûr qu'il était encore prisonnier, et que la torture allait recommencer d'un instant à l'autre ! Il sentit qu'on lui épongeait doucement le visage avec un linge frais qui sentait la lavande, et il replongea dans ses rêves.

Quand il se réveilla de nouveau, quelques heures plus tard, toutes ses terreurs s'étaient enfuies. Il se sentit réchauffé et plein de langueur. Le soleil illuminait la chambre et les bruits du jardin lui parvenaient par la fenêtre. À l'arrière-plan, on entendait le bruit de petites vagues qui se brisaient sur une plage. Il bougea la tête et entendit le bruissement d'une jupe ; une infirmière qui était assise près du traversin se leva et entra dans son champ de vision. Elle était jolie. Elle sourit à Bond et lui prit le pouls.

— Eh bien, je suis tout de même contente que vous ayez fini par vous réveiller ! Je n'ai jamais de ma vie entendu de pareilles horreurs.

— Où suis-je ? demanda Bond en lui rendant son sourire.

Il fut surpris de constater que sa voix était ferme et claire.

— Vous êtes dans une clinique de Royal, et on m'a envoyée d'Angleterre pour vous soigner. Je suis ici avec une de mes collègues. Mon nom est Gibson. Maintenant restez bien tranquille. Je vais dire au docteur que vous êtes éveillé. Vous étiez inconscient depuis qu'on vous a amené ici et nous nous faisons bien du souci.

Bond referma les yeux et explora mentalement son corps. Ce qui lui faisait le plus mal, c'étaient ses poignets et ses chevilles, ainsi que sa main droite lacérée par le poignard du Russe. Au centre du corps, il n'éprouvait rien. Il supposa qu'on lui avait administré un anesthésique local. Le reste du corps le faisait beaucoup souffrir ; c'était comme si on l'avait roué de coups. Il sentait la pression des bandages sur tout le corps, et son cou, son menton, non rasés, grattaient le drap. D'après l'impression que cela lui donnait, il devait être resté trois jours au moins sans se raser, ce qui faisait deux jours depuis le matin de la torture.

Il préparait dans sa tête une courte série de questions quand la porte s'ouvrit, livrant passage au médecin, suivi de l'infirmière. À l'arrière-plan, le cher visage de Mathis, un Mathis qui paraissait inquiet, malgré son large sourire. Il posa un doigt sur ses lèvres, alla sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre et s'assit.

Le médecin, un Français au visage jeune et intelligent, avait été détaché de son service au Deuxième Bureau pour s'occuper de Bond. Il vint se placer à côté du blessé, lui mit la main sur le front tandis qu'il examinait, derrière le lit, la courbe de température. Quand il parla, il alla droit au but.

— Vous avez quantité de questions à poser, cher monsieur Bond, dit-il en excellent anglais, et je puis vous donner la plupart des réponses. Je ne veux pas que vous usiez vos forces, aussi vais-je vous exposer les faits

principaux. Ensuite vous pourrez parler quelques minutes avec M. Mathis, qui désire obtenir de vous un ou deux détails. Il est en réalité un peu tôt pour une pareille conversation, mais je désire mettre votre esprit au repos, de sorte que nous puissions retaper votre corps sans trop nous préoccuper de votre moral.

L'infirmière avança une chaise pour le médecin et sortit.

— Vous êtes ici depuis deux jours, reprit le médecin. Votre voiture a été trouvée par un fermier qui se rendait au marché à Royal et qui a averti la police. Au bout de quelque temps, M. Mathis a entendu dire que c'était votre voiture et il est immédiatement allé aux *Noctambules* avec ses hommes. On vous y découvrit, ainsi que Le Chiffre et votre amie, miss Lynd, qui était indemne, et qui, d'après ce qu'elle déclare, n'a subi aucun sévice. Elle était dans un état de prostration, par suite du choc, mais maintenant elle est à son hôtel, complètement rétablie. Ses supérieurs de Londres lui ont donné pour instructions de rester à Royal sous vos ordres, jusqu'à ce que vous soyez suffisamment rétabli pour rentrer en Angleterre.

« Les deux gardes du corps de Le Chiffre sont morts, tués d'une balle de 32 dans la nuque. D'après l'expression paisible de leurs traits, ils n'ont évidemment pas vu ni entendu arriver leur agresseur. On les a trouvés dans la même pièce que miss Lynd. Le Chiffre est mort, abattu par une arme analogue, entre les deux yeux. Avez-vous été témoin de sa mort ?

— Oui, dit Bond.

— Vos blessures sont sérieuses, mais votre vie n'est pas en danger, bien que vous ayez perdu beaucoup de sang. Si tout va bien, vous vous rétablirez complètement. Et toutes vos fonctions resteront intactes, ajouta le médecin avec un sourire ironique. Je crains que vous ne souffriez pendant encore plusieurs jours, et je m'efforcerai de vous donner le plus de confort possible. Maintenant que vous avez repris conscience, on va libérer vos bras, mais vous ne devez pas bouger le corps et l'infirmière a l'ordre d'immobiliser de nouveau vos bras pendant que vous dormez. Avant tout, il est important que vous vous reposiez et repreniez des forces. Pour le moment, vous souffrez d'un choc psychique et physique très sérieux. Pendant combien de temps avez-vous été torturé ? demanda le médecin après une pause.

— Environ une heure.

— Dans ces conditions, il est remarquable que vous soyez encore en vie et permettez-moi de vous féliciter. Peu d'hommes auraient supporté ce

qu'on vous a fait subir. Il y a peut-être là matière à consolation. Ainsi que M. Mathis pourra vous le dire, j'ai eu, à l'époque, l'occasion de soigner un certain nombre de patients à qui pareil traitement avait été infligé, et aucun ne s'en est tiré comme vous l'avez fait.

Le docteur regarda encore Bond un moment, puis se tourna brusquement vers Mathis.

— Vous avez dix minutes, au bout desquelles on vous mettra dehors par la force. Si vous faites monter sa température, vous en répondrez.

Il eut un large sourire et quitta la chambre. Mathis vint s'asseoir à la place du docteur.

— C'est un type bien, dit Bond. Il me plaît.

— Il est attaché au Bureau, dit Mathis. C'est en effet un type très bien, je vous parlerai de lui un jour. Il estime que vous êtes un phénomène et je suis de son avis.

« Cependant, cela peut attendre. Comme vous pouvez l'imaginer, il y a encore pas mal de choses à éclaircir. Je me fais engueuler par Paris, et naturellement par Londres, et même par Washington, par l'intermédiaire de notre bon ami Leiter. À propos, dit-il incidemment, j'ai eu un coup de téléphone personnel de « M ». Il m'a simplement chargé de vous dire qu'il était très impressionné. Je lui ai demandé si c'était tout et il a ajouté : « Dites-lui aussi que le Trésor est nettement soulagé. » Puis il a raccroché. »

Bond eut un sourire satisfait. Ce qui le réconfortait le plus, c'était que « M » eût téléphoné lui-même à Mathis. On n'avait jamais vu cela. L'existence même de « M », sans parler de son identité, était toujours niée. Bond pouvait ainsi se faire une idée de l'émotion que l'affaire avait pu faire naître dans cette organisation où l'on ne pensait qu'à la sécurité, poussée à ses extrêmes limites.

— Un homme grand et mince, auquel il manque un bras, est venu de Londres le jour où nous vous avons trouvé, continua Mathis sachant, par sa propre expérience, que ces détails de boutique intéresseraient Bond plus que n'importe quoi et lui feraient le plus de plaisir. Il a désigné les infirmières et veillé à tout. Même votre voiture est en réparation. Cet homme semble le patron de Vesper. Il a passé beaucoup de temps avec elle et lui a donné des instructions précises, pour qu'elle veille sur vous.

Le chef de S, se dit Bond. Ils me font bénéficier du traitement de grand luxe.

— Maintenant, dit Mathis, aux affaires sérieuses. Qui a tué Le Chiffre ?

— SMERSH, dit Bond.

Mathis émit un léger sifflement.

— Bon Dieu ! dit-il avec respect. Ainsi, ils le surveillaient ! De quoi l'homme avait-il l'air ?

Bond expliqua brièvement tout ce qui s'était passé jusqu'à la mort de Le Chiffre, ne disant que l'essentiel. Cela lui coûta un gros effort et il fut content d'en avoir fini. Se remémorer la scène réveillait en lui ce cauchemar, la sueur se remettait à couler de son front et un spasme douloureux parcourut son corps.

Mathis comprit qu'il était allé trop loin. La voix de Bond s'affaiblissait et ses yeux s'obscurcissaient. Mathis referma son bloc sténo et posa une main sur l'épaule de Bond.

— Excusez-moi, mon ami, dit-il. Tout cela est terminé et vous êtes en bonnes mains. Tout va bien, le plan a été exécuté dans sa totalité, et magnifiquement. Nous avons annoncé que Le Chiffre avait tué ses deux complices et s'était suicidé pour éviter une enquête sur la question des fonds des syndicats. Strasbourg et l'est de la France sont en ébullition. Il était considéré là-bas comme un grand héros et comme un pilier du Parti Communiste en France. Cette histoire de bordels et de casinos a fait vaciller sur sa base toute l'organisation, et ils courent tous de tous les côtés comme des chats qu'on échaude. Pour le moment, le Parti Communiste annonce que l'homme avait été exclu du Comité Directeur. Mais cela ne donne pas grand-chose, surtout à cause de la récente défaillance de Thorez. Ils n'obtiennent qu'un résultat, c'est de faire passer leurs chefs pour des gagas. Dieu sait comment ils vont s'y prendre pour remettre tout cela en ordre.

Mathis vit que son enthousiasme atteignait l'effet cherché : les yeux de Bond étaient plus brillants.

— Une dernière question, et ensuite je m'en vais, dit Mathis en jetant un coup d'œil à sa montre. Le docteur va me tomber dessus dans un instant. Et cet argent ? Où est-il ? Où l'avez-vous caché ? Nous avons passé votre chambre au peigne fin. Il n'y est pas.

— Il y est, dit Bond avec un sourire, il y est plus ou moins. Sur chaque porte il y a un petit carré de plastique noir, sur lequel se trouve inscrit le numéro de la chambre. Du côté couloir, bien entendu. Quand Leiter m'a quitté, ce soir-là, j'ai simplement ouvert la porte, dévissé la plaque, caché

dessous le chèque bien plié, et revissé. Il y est toujours. Je suis heureux qu'un Anglais stupide ait pu apprendre quelque chose à un intelligent Français.

Mathis souriait, ravi.

— Je suis payé de mes peines, puisque je sais à qui les Muntz en avaient. Admettons que nous soyons quittes. Soit dit en passant, nous les avons pris la main dans le sac. C'était simplement du menu fretin, engagé pour la circonstance. Nous ferons en sorte qu'ils écopent de quelques années de prison.

Il se leva en hâte, en voyant le médecin faire irruption dans la chambre et il adressa un dernier regard à Bond.

— Dehors ! lui dit le médecin. Dehors, et qu'on ne vous voie plus !

Mathis n'eut que le temps d'adresser de la main un geste de réconfort à Bond et de lui dire un rapide adieu avant d'être jeté à la porte. Bond entendit un flot de paroles très excitées en français, paroles qui diminuaient d'intensité à mesure que les deux hommes avançaient dans le couloir. Il se laissa retomber en arrière, complètement épuisé, mais ragaillardi par tout ce qu'il avait entendu. Il se surprit à penser à Vesper et sombra rapidement dans un sommeil agité.

Il y avait bien des questions qui restaient sans réponse, mais cela pouvait attendre.

CHAPITRE XX

La nature du mal

Bond faisait des progrès satisfaisants. Quand Mathis vint le voir, trois jours plus tard, le blessé était assis dans son lit. La partie inférieure de son corps était toujours ensevelie sous la lente oblongue, mais il avait l'air de bonne humeur, si ce n'était que par moments un élancement douloureux lui faisait rétrécir les yeux. Mathis paraissait découragé.

— Voici votre chèque, dit-il à Bond. J'étais assez ravi de me promener avec quarante millions de francs dans ma poche ; mais je pense que vous feriez mieux de l'endosser, pour que je puisse le verser à votre compte au Crédit Lyonnais. Pas de trace de votre ami du SMERSH. Pas la moindre. Il a dû arriver à la villa à pied ou à bicyclette, puisque vous ne l'avez pas entendu, et les deux gardes du corps non plus, selon toute évidence. C'est assez exaspérant. Nous n'avons guère de renseignements sur ce SMERSH et Londres en est au même point. Washington prétend en avoir, mais ça se réduit au laïus habituel de réfugiés. À peu de chose près, ce qu'on obtiendrait en interrogeant l'homme de la rue en Angleterre sur le Service Secret, et en France sur le Deuxième Bureau.

— L'homme, dit Bond, est probablement allé de Leningrad à Berlin via Varsovie. De Berlin, il y a quantité de routes ouvertes, conduisant dans le reste de l'Europe. Il est maintenant rentré chez lui et en train de se faire engueuler, pour ne m'avoir pas tué par la même occasion. J'imagine qu'ils ont tout un dossier sur moi, à la suite d'un ou deux boulots que « M » m'a confiés depuis la fin de la guerre. Il s'est certainement cru malin en me gravant son initiale sur le dos de la main.

— Qu'est-ce que c'est ? Le docteur m'a dit que les coupures ressemblaient à un M carré avec une queue en haut. Il dit que ça ne veut rien dire.

— Je n'y ai jeté qu'un coup d'œil avant de m'évanouir. Depuis, j'ai revu ces entailles plusieurs fois, quand on me change mon pansement, et je

suis presque sûr qu'il sagit des lettres S H de l'alphabet russe. Cela ressemble à un M à l'envers, avec une queue. Cela aurait donc un sens. SMERSH est une abréviation de SMYERT SHPIONAM, c'est-à-dire « Mort aux espions » et il croit m'avoir étiqueté comme un ESPION. C'est embêtant, parce que « M » va probablement dire, à mon retour à Londres, qu'il faut que je retourne à l'hôpital pour qu'on me fasse une greffe sur le dos de la main. Ça n'a pas beaucoup d'importance. J'ai décidé de donner ma démission.

Mathis le regarda, la bouche ouverte.

— Démissionner ? répéta-t-il sur un ton d'incrédulité. Pourquoi, diable ?

Bond détourna son regard et examina ses mains couvertes de bandages.

— Tandis que j'étais battu à mort, soudain l'idée d'être en vie m'a plu. Avant de commencer, Le Chiffre a employé une formule qui m'a frappé : « Jouer aux Indiens ». Il a dit que c'était ce que j'étais en train de faire. Eh bien, la pensée m'est venue qu'il n'avait peut-être pas tort. Vous savez, continua-t-il, sans quitter des yeux ses pansements, quand on est jeune, cela paraît très facile, de distinguer entre le bien et le mal. Quand on avance en âge, cela devient de plus en plus difficile. À l'école, il est facile de choisir ceux qu'on considère comme des méchants et des héros, et on grandit dans l'espoir d'être un héros et de tuer les méchants. Eh bien, continua-t-il, en regardant cette fois Mathis obstinément, dans ces toutes dernières années j'ai tué deux méchants. Le premier à New York – un expert japonais du chiffre, au trente-sixième étage du building R.C.A. à Rockfeller Centre, là où les Japonais avaient leur consulat. J'ai loué une pièce au quarantième étage du gratte-ciel voisin ; je pouvais le voir de l'autre côté de la rue travailler dans son bureau. Je me suis assuré l'aide d'un collègue de notre organisation. Je me suis procuré deux Remington 30/30, avec viseurs télescopiques et silencieux. Nous nous sommes enfermés dans ma pièce et nous avons attendu notre chance pendant des jours et des jours. Mon collègue a tiré sur l'homme une seconde avant moi. Son rôle consistait simplement à faire un trou dans la vitre, pour que je puisse tirer sur le Japonais à travers le trou. Aux fenêtres du Rockfeller Centre il y a des glaces très épaisses, pour amortir le bruit. Ça a très bien marché. Comme je m'y attendais, sa balle ricocha sur la glace et alla se perdre Dieu sait où. Mais j'ai tiré immédiatement après lui à travers le trou qu'il avait fait. J'ai

atteint le Japonais à la bouche au moment où il se tournait vers la fenêtre brisée.

Bond tira quelques bouffées de sa cigarette.

— C'était du boulot bien fait. Beau et propre. À près de trois cents mètres. Aucun contact personnel. Ensuite, à Stockholm, cela n'a pas été aussi joli. J'avais à tuer un Norvégien qui jouait le rôle d'agent double pour le compte des Allemands. Il avait réussi à faire capturer deux de nos hommes, supprimés ensuite, d'après ce que je sais. Pour différentes raisons, ce travail devait se faire dans un silence absolu. J'ai choisi la chambre à coucher de son appartement et le couteau. Eh bien, il n'est pas mort très vite...

« Comme récompense pour ces deux missions, j'ai reçu dans le Service un numéro à double zéro. On se sent malin, on a la réputation d'être un type bien, un dur. Un numéro à double zéro signifie, dans notre Service, que vous avez tué un homme de sang-froid au cours d'une mission. Tout cela est bel et bon, dit-il en regardant de nouveau Mathis, le héros tue les méchants. Mais quand le héros Le Chiffre se met à vouloir tuer le méchant Bond, et que le méchant Bond sait qu'il n'est pas du tout méchant, vous apercevez le revers de la médaille. Méchants et héros se trouvent confondus.

« Bien entendu, ajouta-t-il comme Mathis allait protester, le patriotisme intervient, pour donner l'impression que tout cela est parfait. Mais la conception du bien et du mal dans notre pays commence à être un peu démodée. Aujourd'hui nous combattons le communisme. Très bien. Si j'avais vécu il y a cinquante ans, le genre de conservatisme que nous avons aujourd'hui aurait été diablement près d'être considéré comme du communisme, et on nous aurait donné l'ordre de le combattre. L'histoire va vite, de nos jours. Les héros et les méchants ne cessent d'intervertir leurs rôles. »

Mathis le regarda d'un air consterné. Puis il se frappa le front et posa une main apaisante sur le bras de Bond.

— Vous voulez dire que ce charmant Le Chiffre qui a fait de son mieux pour vous transformer en eunuque, n'a pas droit au titre de méchant ? N'importe qui croirait, d'après les blagues que vous nous racontez, qu'il vous a frappé à la tête au lieu de... (Et il fit un geste vers le lit.) Attendez que « M » vous demande d'aller à la poursuite d'un autre Le Chiffre ! Je parie que vous vous précipiterez... Et SMERSH ?... Je dois

vous dire que je n'aime pas l'idée que ces types vont et viennent partout en France pour tuer tous ceux qui auraient, d'après ce qu'ils se figurent, trahi leur régime. Vous êtes un sacré anarchiste.

Il leva les bras en l'air et les laissa retomber d'un air découragé. Bond rit.

— Très bien, dit-il. Prenez notre ami Le Chiffre. C'est assez simple de dire que c'est un homme malfaisant ; du moins c'est simple pour moi, parce qu'il m'a fait du mal. S'il était ici, je n'hésiterais pas à le tuer ; mais par vengeance personnelle, et non, je le crains, pour des motifs de haute moralité, ni pour le salut de mon pays.

Il regarda Mathis, pour voir jusqu'à quel point cette introspection et ces ergotages sur des problèmes qui, pour lui, n'étaient qu'une question de devoir, le fatiguaient. Mathis sourit.

— Continuez, mon cher ami. C'est intéressant pour moi, de faire connaissance avec ce nouveau Bond. Les Anglais sont si étranges ! Ils sont comme ces boîtes chinoises qui s'encastrent les unes dans les autres. Il faut beaucoup de temps pour arriver au centre. Quand on y parvient, le résultat est décevant, mais le procédé est instructif et distrayant. Continuez. Développez vos arguments. Il y aura peut-être parmi eux quelque chose que je pourrai réutiliser avec mon chef, la prochaine fois que je voudrai être déchargé d'un travail embêtant.

Il eut un sourire malicieux, que Bond ne remarqua même pas.

— Maintenant, pour expliquer la différence entre le bien et le mal, nous avons fabriqué deux images représentant les deux extrêmes : le noir le plus sombre, le blanc le plus pur. Mais en faisant cela, nous avons un peu triché. Dieu est une image limpide, vous pouvez voir tous les poils de Sa barbe. Quant au diable, à quoi ressemble-t-il ? demanda Bond, en adressant à Mathis un regard triomphant.

— À une femme, répondit Mathis avec un rire ironique.

— C'est très joli, dit Bond. J'y ai réfléchi et je me demande de quel côté je dois me trouver. Je finis par m'apitoyer sur le sort du diable et de ses adeptes, comme le brave Le Chiffre. Le diable ne rit pas tous les jours, et j'aime toujours être du côté de la victime. Nous ne donnons pas sa chance au pauvre type. Il y a un livre sur le bien qui nous explique comment il faut faire pour être bon et ainsi de suite, mais il n'y a pas de livre sur le mal, qui dise comment on doit faire pour être méchant. Le diable n'a pas de prophètes pour écrire ses Dix Commandements et pas d'équipe d'écrivains

pour rédiger sa biographie. Il est jugé par défaut. Nous ne savons rien de lui, à part un tas de contes de fées que nous tenons de nos parents et de nos maîtres d'école. Il n'a pas de livre où nous pourrions apprendre la nature du mal sous toutes ses formes, avec des paraboles sur les méchants, des proverbes, un folklore sur les méchants. Tout ce dont nous disposons, c'est l'exemple vivant des gens qui sont bons, ou notre propre intuition.

« Ainsi, poursuivit Bond, qui s'échauffait, Le Chiffre remplissait une mission merveilleuse, véritablement vitale, peut-être la meilleure de toutes et la plus élevée. Par son existence d'homme méchant, que j'ai stupidement contribué à détruire, il créait une norme de la méchanceté, grâce à laquelle, et à elle seule, une norme du bien peut exister. Nous avons eu le privilège, pendant la courte période où nous l'avons connu, de constater et de sonder sa perversité, et nous en sortons meilleurs et plus vertueux. »

— Bravo, dit Mathis, je suis fier de vous. Vous devriez vous faire torturer tous les jours. Il faut absolument que je pense à faire quelque chose de mal ce soir. Mettons-nous-y le plus tôt possible. J'ai quelques points qui jouent en ma faveur – peu importants, hélas, ajouta-t-il avec tristesse – mais je vais travailler d'arrache-pied, maintenant que j'ai vu la lumière. Comme je vais m'amuser ! Voyons, par quoi vais-je commencer : meurtre, incendie volontaire, viol ? Mais non, ce sont là des peccadilles ! Il faut que je consulte le bon marquis de Sade. Je suis un enfant, rien qu'un enfant, en ces matières. Mais notre conscience, mon cher Bond ? Qu'en ferons-nous, pendant que nous commettrons quelque savoureux péché ? C'est un problème ! C'est une personne rusée que cette conscience, et très âgée, aussi âgée que la première famille de singes qui lui a donné naissance. Nous devons étudier ce problème très à fond, sinon nous risquons de gâter notre plaisir. Bien entendu, nous commencerons par la faire disparaître, mais elle a la vie dure. Ce sera difficile. Si toutefois nous réussissons, nous pourrons rendre des points à Le Chiffre lui-même.

« Pour vous, mon cher James, c'est facile. Vous pouvez commencer par donner votre démission. C'est une idée admirable que vous avez eue là, un merveilleux départ pour votre nouvelle carrière. Et tellement simple ! Tout le monde a dans sa poche le revolver de la démission. Tout ce que vous avez à faire, c'est presser sur la détente, vous ferez ainsi un beau trou dans votre pays, et en même temps dans votre conscience. Un meurtre et un suicide avec une seule balle ! Splendide ! Quelle profession de foi difficile et glorieuse ! Quant à moi, il faut que j'embrasse cette nouvelle cause

immédiatement. Bon ! dit-il en regardant sa montre, j'ai déjà commencé. Je suis en retard d'une demi-heure pour ma réunion avec le chef de la police. »

Il se leva en riant.

— Ça été vraiment très divertissant, mon cher James. Vous devriez faire du music-hall. Maintenant, en ce qui concerne votre petit problème, qui consiste à ne pas savoir distinguer les bons des méchants ni les crapules des héros, et ainsi de suite, il est certes difficile, en théorie. La réponse se trouve dans l'expérience personnelle, soit que vous soyez chinois, soit que vous soyez anglais.

Il s'arrêta sur le pas de la porte.

— Vous reconnaissez que Le Chiffre vous a fait personnellement du mal et que vous le tueriez s'il paraissait devant vous ? Eh bien, quand vous serez rentré à Londres, vous découvrirez qu'il y a d'autres Le Chiffre qui essaient de vous détruire, de détruire vos amis et votre pays. « M » vous en parlera. Et maintenant que vous avez vu un homme véritablement méchant, vous saurez sous quel aspect le mal peut se présenter, vous irez à la recherche des méchants pour les détruire et protéger ainsi ceux que vous aimez, et vous-même. Vous savez maintenant quel air ils ont et ce qu'ils peuvent faire à autrui. Vous pouvez vous montrer un peu plus difficile dans le choix de vos missions. Vous avez le droit d'exiger la preuve que l'objectif est vraiment noir, mais il y a autour de nous une quantité de cibles noires. Il vous reste beaucoup à faire. Et vous le ferez. Et quand vous serez amoureux, quand vous aurez une maîtresse, ou une femme et des enfants sur qui veiller, cela ne vous en paraîtra que plus facile.

Mathis ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil.

— Entourez-vous d'êtres humains, mon cher James. Il est plus facile de se battre pour eux que pour des principes. Mais, ajouta-t-il en riant, ne me décevez pas en devenant humain vous-même. Nous perdrons une merveilleuse machine.

Il referma la porte en faisant un petit signe de la main.

— Hé ! cria Bond.

Mais déjà l'on entendait les pas du Français se hâter le long du couloir.

CHAPITRE XXI

Vesper

Le lendemain, Bond demanda à voir Vesper. Il n'en avait pas eu envie jusque-là. On lui avait dit qu'elle venait chaque jour prendre de ses nouvelles. Elle avait envoyé des fleurs. Bond n'aimait pas ça, et il dit à l'infirmière de les donner à un autre malade. Lorsque cela se fut produit deux fois, il n'arriva plus de fleurs. Bond n'avait pas l'intention d'offenser Vesper, mais il n'aimait pas avoir autour de lui des choses féminines. Les fleurs semblaient exiger de la reconnaissance pour la personne qui les avait envoyées, transmettre constamment un message de sympathie et d'affection. Bond trouvait cela fatigant. Il détestait être dorloté ; cela lui donnait de la claustrophobie.

Bond était ennuyé à la perspective d'avoir à expliquer un peu tout cela à Vesper. Il était embarrassé aussi d'avoir à lui poser une ou deux questions, sur des points qui l'intriguaient encore, et qui concernaient la conduite de la jeune femme. Ses réponses la feraient presque certainement apparaître comme une sotte. Et puis il devait réfléchir au rapport complet qu'il avait à rédiger à l'intention de « M ». Il ne voulait pas être obligé d'y adresser des critiques à Vesper, à laquelle cela pourrait coûter sa place.

Avant tout, il le reconnaissait, il éludait la réponse à une question plus pénible.

Le médecin avait souvent parlé à Bond de ses blessures. Il lui avait toujours dit que le terrible traitement auquel son corps avait été soumis n'aurait aucune conséquence fâcheuse. Il avait dit que le blessé serait de nouveau en parfait état de santé et qu'aucune de ses fonctions ne serait compromise. Mais le témoignage de ses yeux et de ses nerfs se refusait à lui apporter ces réconfortantes assurances. Il était toujours couvert d'enflures et de meurtrissures douloureuses, et quand l'effet des piqûres se dissipait, il souffrait le martyr. Et son imagination avait peut-être été encore plus éprouvée que son corps. Pendant l'heure qu'il avait passée dans cette pièce

avec Le Chiffre, la certitude de son impuissance avait pénétré en lui, et ce sentiment avait laissé dans son esprit une blessure qui ne pourrait se cicatriser que par l'effet d'une expérience.

Depuis que Bond avait rencontré Vesper à l'*Hermitage* pour la première fois, il l'avait trouvée désirable, et il savait que si les choses s'étaient passées autrement au night-club, si Vesper avait répondu d'une façon quelconque à ses avances, s'il n'y avait pas eu cet enlèvement, il aurait tenté de coucher avec elle dès ce soir-là. Même ensuite, dans la voiture, et en arrivant à la villa, à un moment où il avait, Dieu sait, d'autres choses à penser, son désir s'était grandement accru, à la vue de l'indécente nudité.

Et maintenant qu'il pouvait la revoir, il avait peur. Peur que ses sens et son corps ne réagissent plus à la voluptueuse beauté de Vesper. Peur de ne plus éprouver de désir et de rester froid devant elle. Son idée était de faire de cette première rencontre une épreuve, et il préférait retarder la réponse. C'était la vraie raison, il le reconnaissait, pour laquelle il l'avait différée de plus d'une semaine. Il aurait voulu l'avoir remise encore plus loin ; mais il se donnait comme raison que son rapport devait être rédigé, que d'un jour à l'autre un émissaire pouvait arriver de Londres et désirer entendre toute l'histoire, qu'autant aujourd'hui que demain, surtout s'il s'agissait d'apprendre le pire.

Si bien que le huitième jour, il demanda à la voir, le matin de bonne heure, au moment où il se sentait frais et dispos, après une nuit de sommeil.

Sans raison aucune, il s'attendait à déceler sur elle quelques traces de ses propres mésaventures, à la trouver pâle et même souffrante. Il n'était pas préparé à voir cette grande fille bronzée, en robe de tussor à ceinture noire, entrer joyeusement et se planter devant lui en souriant.

— Dieu soit loué, Vesper, dit-il avec un geste de bienvenue un peu forcé, mais vous êtes resplendissante ! Le désastre semble vous réussir. Comment avez-vous fait pour vous faire brunir si merveilleusement ?

— Je me sens très coupable, dit-elle en s'asseyant à côté de lui. Depuis que vous êtes ici, je me suis baignée tous les jours. Le docteur et le chef de S ont dit que je devais le faire ; j'ai pensé que ça ne vous servirait à rien, que je reste toute la journée à me morfondre dans ma chambre. J'ai découvert une merveilleuse petite plage de sable. Je déjeune et je vais là tous les jours avec un livre ; je ne rentre que le soir. Il y a un autocar pour

aller et revenir. J'ai tout juste à marcher un peu à travers les dunes, et j'ai réussi à oublier que c'est sur le chemin qui mène à la villa.

Sa voix faiblit. L'allusion à la villa fit vaciller le regard de Bond. Elle continua courageusement, refusant de se laisser déconcerter par le silence de son interlocuteur.

— Le docteur dit qu'avant peu de temps vous serez autorisé à vous lever... J'ai pensé que peut-être je pourrais vous emmener à cette plage un peu plus tard. Le docteur dit que ce serait très bon pour vous, de prendre des bains de mer.

— Dieu sait quand je serai capable de prendre un bain de mer, répondit-il avec un grognement. Le docteur parle à tort et à travers. Et quand je pourrai me baigner, il sera probablement préférable que je le fasse tout seul. Je n'ai pas envie de faire peur aux gens. Sans parler du reste, dit-il en désignant du regard le bas du lit, mon corps n'est que cicatrices et meurtrissures. Mais vous vous amusez, et il n'y a aucune raison pour que vous ne le fassiez pas.

Vesper fut piquée par l'amertume et l'injustice de cette remarque.

— Je suis désolée, dit-elle, je pensais seulement... J'essayais seulement...

Ses yeux s'emplirent soudain de larmes. Elle avala sa salive.

— Je voulais... je voulais vous aider à aller mieux.

Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Elle le regardait d'un air piteux, faisant face à l'accusation qui se lisait dans ses yeux et dans son attitude. Puis elle n'y tint plus, enfouit sa figure dans ses mains et se mit à sangloter.

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix sourde, je suis vraiment désolée. Elle chercha un mouchoir dans son sac. Tout est ma faute, je le sais, dit-elle en se tamponnant les yeux.

Bond s'attendrit sur-le-champ. Il posa sur le genou de la jeune femme une main entourée de pansements.

— N'en parlons plus, Vesper. Excusez-moi d'avoir été si brutal. Il était normal que j'aie un mouvement de jalousie, en apprenant que vous profitez du soleil pendant que je suis cloué ici. Dès que j'irai mieux, j'irai avec vous et vous me montrerez votre plage. Bien sûr, c'est exactement ce qu'il me faut. Ce sera merveilleux, de recommencer à sortir.

Elle lui pressa la main, se leva, alla à la fenêtre. Au bout d'un instant, elle s'affaira à retoucher son maquillage. Puis elle revint près du lit.

Bond la regarda avec tendresse. Comme tous les hommes rudes et froids, il versait facilement dans la sentimentalité. Elle était très belle et il se sentait violemment attiré par elle. Il décida de poser ses questions aussitôt que possible. Il lui donna une cigarette et, pendant un moment, ils parlèrent de la visite du chef de S, et des réactions de Londres devant la défaite de Le Chiffre.

D'après ce qu'elle dit, il était évident que le but auquel tendait leur plan avait été finalement atteint. L'histoire continuait à se répandre dans le monde entier, et les correspondants de la plupart des journaux anglais et américains s'étaient rendus à Royal pour essayer de retrouver la trace du millionnaire jamaïquain qui avait battu Le Chiffre à la table de jeu. Ils étaient parvenus jusqu'à Vesper, mais elle avait réussi à dissimuler ce qu'il fallait. Sa version était la suivante : Bond lui avait dit qu'il allait jouer ses gains à Cannes et à Monte-Carlo. La meute des journalistes s'était donc déplacée vers le midi de la France. Mathis et la police avaient fait disparaître toutes les autres traces, et les journaux étaient obligés de concentrer l'intérêt sur la région de Strasbourg et sur le chaos qui s'était installé dans les rangs des communistes français.

— Au fait, dit Bond au bout d'un instant, que vous est-il arrivé au juste, quand vous m'avez quitté au night-club ? Tout ce que j'ai vu, c'est votre enlèvement proprement dit.

Et il lui raconta brièvement la scène à laquelle il avait assisté, à la sortie du casino.

— Je pense que j'ai perdu la tête, dit-elle en évitant le regard de Bond. Ne trouvant pas Mathis dans l'entrée, je suis sortie, et le chasseur m'a demandé si j'étais miss Lynd ; il m'a dit alors que celui qui avait fait porter cette lettre se trouvait dans une voiture au bas du perron. Dans un sens je n'en étais pas tellement surprise. Je ne connaissais Mathis que depuis un jour ou deux et je ne savais pas comment il travaillait. Je suis donc descendue et je suis allée à la voiture. Elle se trouvait un peu à l'écart sur la droite et plus ou moins dans l'obscurité. - Au moment où je suis arrivée, deux hommes de Le Chiffre ont surgi de derrière une des autres voitures et m'ont simplement remonté ma jupe par-dessus la tête. (Vesper rougit.) Ça a l'air d'un truc enfantin, dit-elle d'un air penaud, mais c'est terriblement efficace. On est complètement prisonnière ; j'avais beau crier, aucun son ne sortait de sous ma jupe. J'ai donné des coups de pied aussi fort que j'ai pu, mais c'était inutile et comme je n'y voyais pas, mes bras ne m'étaient

d'aucun secours. J'étais troussée comme un poulet. Ils m'ont saisie chacun d'un côté et m'ont poussée à l'arrière de la voiture. Je continuais à lutter, naturellement. Quand la voiture a démarré et pendant qu'ils essayaient de nouer une corde ou quelque chose de ce genre dans le haut de ma jupe au-dessus de ma tête, j'ai réussi à libérer un bras et à lancer mon sac par la fenêtre. J'espère que cela a servi à quelque chose.

Bond fit un signe affirmatif.

— C'était presque instinctif. Je me disais simplement que vous n'aviez aucune idée de ce qui m'était arrivé et j'étais terrifiée. J'ai fait la première chose qui m'a traversé l'esprit.

Bond savait que c'était à lui qu'ils en avaient et que si Vesper n'avait pas jeté son sac, ils l'auraient probablement fait eux-mêmes, dès qu'ils l'auraient vu apparaître sur les marches.

— Cela m'a certainement aidé, dit Bond. Mais pourquoi n'avez-vous fait aucun signe, quand ils ont fini par m'avoir, après l'écrasement de la voiture, et que je vous ai parlé ? J'étais terriblement inquiet. Je craignais qu'ils ne vous eussent complètement sonnée.

— Je devais être inconsciente, dit Vesper. Je me suis évanouie une fois, par manque d'air, et quand je suis revenue à moi ils ont dû faire un trou dans ma robe devant mon visage. J'ai dû m'évanouir à nouveau. Je ne me rappelle pas grand-chose jusqu'à notre arrivée à la villa. J'ai réellement compris que vous aviez été pris au moment où vous avez essayé de me suivre dans le couloir.

— Et ils ne vous ont pas touchée ? demanda Bond. Ils n'ont pas essayé de prendre des libertés avec vous, pendant que l'autre s'occupait de moi ?

— Non, dit Vesper. Ils m'ont simplement laissée sur un fauteuil. Ils ont bu et joué aux cartes – à la belote, je suppose, d'après ce que j'ai entendu – et ensuite ils se sont endormis. Je pense que c'est comme cela que SMERSH les a eus. Ils m'avaient lié les jambes et avaient placé mon fauteuil dans un coin, tourné vers le mur, si bien que je n'ai rien vu de l'intervention de SMERSH. J'ai simplement entendu quelques bruits étranges, qui ont dû me réveiller. D'après le bruit que j'ai entendu, on aurait dit que l'un d'eux tombait de son fauteuil. Il y a eu ensuite des pas étouffés, une porte s'est fermée. Et plus rien ne s'est passé, jusqu'à l'arrivée de Mathis et de la police. J'ai dormi la plupart du temps. Je n'avais aucune idée de ce qui vous était arrivé, dit-elle d'une voix hésitante. J'ai bien entendu une fois un cri

terrible, mais il paraissait très éloigné. Du moins je crois que ce devait être un cri. Sur le moment j'ai pensé que c'était peut-être un cauchemar.

— Ce devait être moi, j'en ai peur, dit Bond.

Vesper tendit la main vers lui. Ses yeux s'emplissaient de larmes.

— C'est horrible, dit-elle, ce qu'ils vous ont fait ! Et c'était entièrement ma faute ! Si seulement...

Elle enfouit son visage dans ses mains.

— C'est bien ainsi, dit Bond en la réconfortant. Cela ne sert à rien de pleurer sur le lait répandu. Tout cela est maintenant terminé. Et grâce au ciel ils vous ont laissée tranquille, ajouta-t-il en lui tapotant le genou. Ils allaient s'en prendre à vous quand ils m'auraient réellement assoupli. (« Assoupli » est une bonne expression, se dit-il.) Nous avons bien des remerciements à adresser à SMERSH. Maintenant, allons, oublions tout cela ! Vous n'avez, j'en suis sûr, aucune responsabilité dans cette affaire. N'importe qui se serait laissé prendre à cette lettre. De toute façon, il ne faut plus y penser, conclut-il gaiement.

Vesper eut un sourire de reconnaissance à travers ses larmes.

— Vraiment ?... Vous me le promettez ? dit-elle. Je pensais que vous ne voudriez jamais me pardonner... Je... je tâcherai de vous revaloir cela. D'une façon ou d'une autre.

« D'une façon ou d'une autre ? » se dit Bond. Il la regarda. Elle lui souriait, il lui rendit son sourire.

— Prenez garde, dit-il, je pourrais vous prendre au mot.

Elle le regarda dans les yeux et ne répondit rien, mais le mystérieux défi était relevé. Elle se leva, lui pressa la main, et dit :

— Une promesse est une promesse.

Cette fois, ils savaient l'un et l'autre en quoi consistait cette promesse.

Elle prit son sac sur le lit et se dirigea vers la porte.

— Dois-je revenir demain ? demanda-t-elle en regardant Bond d'un air grave.

— Oui, s'il vous plaît, Vesper. Cela me ferait plaisir. Explorez encore un peu le pays. Ce sera amusant, de penser à ce que nous pourrons faire quand je serai levé. Voulez-vous réfléchir ?

— Oui, dit Vesper. Et dépêchez-vous d'aller bien.

Ils échangèrent un regard rapide. Puis elle sortit en refermant la porte. Et Bond écouta le bruit de ses pas, tant qu'il put les entendre.

CHAPITRE XXII

La conduite intérieure noire

À dater de ce jour-là, Bond se rétablit rapidement.

Il s'assit dans son lit et rédigea son rapport à « M ». Il fit la lumière sur ce qu'il continuait à considérer comme un comportement d'amateur de la part de Vesper. En insistant avec adresse sur les points qui convenaient, il réussit à faire apparaître l'enlèvement de la jeune femme comme plus machiavélique qu'il ne l'avait été réellement. Il fit valoir le calme et le sang-froid dont Vesper avait fait preuve d'un bout à l'autre de leur aventure, sans dire qu'il avait trouvé inexplicables certains de ses actes.

Vesper venait tous les jours et il attendait ses visites avec impatience. Elle parlait avec animation de son emploi du temps de la veille, de ses explorations le long de la côte, des restaurants où elle avait été. Elle s'était liée avec le commissaire de police et avec l'un des directeurs du casino ; c'étaient eux qui la sortaient le soir et lui prêtaient une voiture à l'occasion. Elle surveillait la réparation de la Bentley, qui avait été remorquée chez un carrossier de Rouen, et elle avait même fait venir des vêtements pour Bond, de son appartement de Londres. Rien ne subsistait de ceux qu'il avait emportés. Toutes les coutures avaient été défaites, les tissus découpés en lanières, pour essayer de trouver les quarante millions.

L'affaire Le Chiffre ne revenait plus jamais dans leurs conversations. La jeune femme racontait de temps en temps des histoires amusantes concernant le bureau du chef de S. Elle avait été apparemment versée dans ce département, venant du W.R.N.S. Et lui, il racontait quelques-unes de ses aventures dans le Service Secret.

Il s'aperçut qu'il pouvait parler sans retenue et il en fut surpris.

Avec la plupart des femmes, son attitude était un mélange de laconisme et de passion. Les lentes manœuvres d'approches l'excédaient presque autant que le gâchis qui menait finalement à la rupture. Il trouvait quelque chose de sinistre dans le caractère immuable que présentait le

scénario de toutes les intrigues amoureuses. Le schéma conventionnel : boniment sentimental, main effleurée, baiser, baiser passionné, découverte du corps, apogée dans le lit, encore le lit, puis moins de lit, la lassitude, l'amertume finale, lui paraissaient honteux et hypocrites. Bien plus, il fuyait la mise en scène qui accompagne chaque acte de la pièce : rencontre dans une réception, restaurant, taxi, son appartement à lui, son appartement à elle, puis un week-end au bord de la mer, de nouveau les appartements, puis les dérobades, les alibis et pour finir la rupture violente sur le pas d'une porte, sous la pluie.

Mais avec Vesper il ne devait y avoir rien de tout cela.

Chaque jour son arrivée créait dans cette chambre triste, au milieu d'un traitement fastidieux, une oasis de plaisir. Leur conversation était simplement celle de deux camarades, avec toutefois à l'arrière-plan, quelque chose de plus passionné : le piment de cette promesse dont on ne parlait jamais, mais qui devrait être tenue, quand ce serait possible et au moment choisi par eux. Au-dessus, pour Bond, planait l'ombre de ses blessures et ce supplice de Tantale : le temps qu'elles mettaient à guérir.

Que Bond le voulût ou non, la branche avait déjà échappé au couteau ; elle était prête à fleurir.

Les étapes de son rétablissement furent délicieuses. On lui permit de se lever, puis de s'asseoir dans le jardin, de faire une petite promenade à pied, puis une longue promenade-en voiture. Vint enfin l'après-midi où le docteur, arrivant en coup de vent de Paris, le déclara complètement rétabli. Vesper lui apporta ses vêtements, il fit ses adieux aux infirmières, et ils partirent dans une voiture de location.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis qu'il s'était trouvé au bord de la mort. C'était maintenant le mois de juillet. Le chaud soleil d'été resplendissait sur la côte et sur la mer. Bond ne voulait pas laisser échapper l'instant qui venait, et tout ce qui s'offrait à lui.

Leur destination devait être une surprise. Il ne voulait pas retourner dans un des grands hôtels de Royal, et Vesper lui avait dit qu'elle trouverait quelque chose en dehors de la ville. Mais elle insista pour garder le secret, lui disant simplement qu'elle avait découvert un endroit qui lui plairait. Il était heureux de s'en remettre à elle, mais, pour ne pas reconnaître cette abdication, il se plaisait à appeler le lieu où ils allaient : « Trou-sur-Mer » (elle avait confirmé que c'était au bord de la mer), et à chanter les louanges des cabinets au fond du jardin, des punaises et des cafards.

Le trajet en voiture fut troublé par un curieux incident.

Tandis qu'ils suivaient la route du bord de mer en direction des *Noctambules*, Bond racontait à sa compagne la poursuite éperdue dans la Bentley. Il lui montra le virage qu'il avait pris avant l'accident et l'endroit exact où le tapis de pointes avait été déposé. Il ralentit et se pencha au-dehors pour montrer les profondes entailles qu'avaient laissées dans le revêtement de la route les jantes de ses roues, les branches brisées dans la haie ; la tache d'huile, à l'endroit où la voiture s'était retournée.

Vesper, distraite, ne cessait de s'agiter, et ne répondait que par monosyllabes. Une ou deux fois il avait surpris son coup d'œil vers le rétroviseur, mais, quand il avait eu la possibilité de se retourner pour regarder par la vitre arrière, ils venaient de franchir un virage et il n'avait rien pu voir.

Il finit par lui prendre la main.

— Vous pensez à quelque chose, Vesper, dit-il.

Elle lui répondit par un sourire étincelant, mais un peu forcé.

— Ce n'est rien, absolument rien. Je me suis mis dans la tête l'idée stupide que nous étions suivis... Ce sont les nerfs, je suppose. Cette route est pleine de fantômes.

En dissimulant son geste sous un petit rire, elle jeta un nouveau coup d'œil derrière eux.

— Regardez...

Il y avait une nuance de terreur dans sa voix.

Bond tourna la tête avec obéissance. Il n'y avait pas de doute : à quatre ou cinq cents mètres en arrière, une conduite intérieure noire les suivait à bonne allure. Bond éclata de rire.

— Nous ne pouvons pas être les seuls à emprunter cette route, dit-il. Et puis, qui peut avoir envie de nous suivre ? Nous n'avons rien fait de mal. Il lui tapota la main. C'est un représentant en produits d'entretien pour autos, entre deux âges, qui se rend au Havre. Il est probablement en train de penser à son déjeuner et à sa maîtresse qu'il a laissée à Paris. Vraiment, Vesper, n'accusez pas les innocents de noirs forfaits.

— J'espère que vous avez raison, dit-elle avec nervosité. De toute façon, nous sommes presque arrivés.

Elle se réfugia dans le silence et regarda par la portière. Bond pouvait encore sentir sa tension nerveuse. Il sourit intérieurement de ce qu'il prenait simplement pour une simple séquelle de leurs récentes aventures.

Mais il décida de se plier à son caprice ; lorsqu'ils parvinrent à l'entrée d'un petit chemin qui menait à la mer et qu'ils ralentirent pour s'y engager, il dit au chauffeur de s'arrêter dès qu'ils auraient quitté la grande route.

Dissimulés par la haie, ils guettèrent tous deux par la vitre arrière.

À travers le bourdonnement tranquille des bruits de l'été, ils purent entendre venir l'auto noire. Vesper enfonça les doigts dans le bras de Bond. L'allure de la voiture ne se modifia pas en arrivant près de leur cachette, et ils eurent une brève vision du profil d'un homme, au moment où la conduite intérieure noire les dépassa.

Il parut à vrai dire leur lancer un rapide coup d'œil ; mais au-dessus de la haie se trouvait un panneau peint de couleurs vives annonçant *L'Auberge du Fruit Défendu – Crustacés – Fritures*. Il paraissait évident aux yeux de Bond que c'était cette affiche qui avait attiré le regard du conducteur.

Tandis que le bruit d'échappement diminuait, Vesper se blottit dans son coin ; elle était pâle.

— Il nous a regardés, dit-elle, je vous l'ai dit. Je savais que nous étions suivis. Maintenant, ils savent où nous sommes.

Bond ne pouvait dissimuler son impatience.

— Quelle blague ! Il regardait cette affiche, dit-il en la montrant à Vesper.

Elle parut légèrement rassurée.

— Vous croyez vraiment ?... Oui, je vois. Bien sûr, vous avez certainement raison. Venez, je suis désolée d'avoir été si bête. Je ne sais pas ce qui m'a prise.

Elle se pencha et parla au chauffeur, et la voiture repartit. Elle s'enfonça dans son siège et tourna vers Bond un visage rayonnant. Ses couleurs étaient presque revenues.

— Je suis vraiment navrée. C'est simplement parce que... parce que je ne puis arriver à croire que tout soit terminé et que nous n'ayons plus rien à craindre de personne. (Elle pressa sa main.) Vous devez me trouver idiote.

— Bien sûr que non, dit Bond. Mais personne ne peut plus vraiment s'intéresser à nous désormais. Oubliez tout cela. Le boulot est terminé, liquidé. Nous sommes en vacances et le ciel est sans nuages. N'est-ce pas ? insista-t-il.

— Oui, bien sûr. (Elle secoua légèrement la tête.) Je suis folle. Maintenant, nous serons arrivés dans un instant. J'espère bien que cela vous plaira.

Ils se penchèrent tous les deux en avant. Leurs visages étaient de nouveau pleins d'animation, et l'incident ne laissa subsister qu'un tout petit point d'interrogation, qui s'effaça lui-même quand, au-delà des dunes, ils aperçurent la mer et la petite auberge modeste au milieu des pins.

— Ce n'est pas très somptueux, dit Vesper. Mais c'est très propre et la nourriture est merveilleuse.

Elle le regardait avec anxiété.

Elle n'avait pas à se faire de souci. Bond adora cet endroit dès le premier coup d'œil. La terrasse presque jusqu'au niveau de la marée haute, la petite maison à deux étages avec des stores rouges, la baie en forme de croissant, la mer bleue et le sable d'or. Combien de fois dans sa vie il aurait tout donné pour quitter ainsi la grand-route et découvrir un coin perdu comme celui-là, où il pourrait laisser le monde continuer sa course, tandis qu'il vivrait dans la mer du matin au soir. Et maintenant il allait avoir tout cela pendant une semaine entière ! Et Vesper, en outre. Il égrena en pensée le chapelet des jours à venir.

Dans la cour de derrière, le propriétaire et sa femme vinrent les accueillir.

M. Versoix était un homme entre deux âges, amputé d'un bras qu'il avait perdu en combattant à Madagascar avec les Forces Françaises Libres. Il était l'ami du commissaire de police de Royal, et c'était ce dernier qui avait suggéré à Vesper de choisir cette auberge et qui l'avait recommandée par téléphone. Rien ne serait donc trop bon pour eux.

Mme Versoix s'était interrompue au milieu des préparatifs du dîner. Elle portait un tablier et tenait une cuiller de bois. Plus jeune que son mari, boulotte, pas laide, l'œil brillant. Bond devina immédiatement qu'ils n'avaient pas d'enfants et qu'ils reportaient leurs capacités affectives inemployées sur leurs amis, quelques habitués, et probablement sur des animaux. Ils devaient mener quand même une vie assez difficile ; l'auberge devait être bien isolée l'hiver, avec les grandes marées, et le bruit du vent dans les pins.

Le propriétaire conduisit les voyageurs à leurs appartements. Vesper avait une chambre à grand lit, Bond celle à côté, au coin de la maison, avec une fenêtre donnant sur la mer et une autre sur l'extrémité la plus éloignée de la baie. Une salle de bains séparait les deux chambres. Tout était irréprochable et confortable, avec simplicité.

Le propriétaire était heureux de les voir tous les deux enchantés. Il leur dit que le dîner serait servi à sept heures et demie et que la patronne leur préparait des homards grillés au beurre fondu. Il regrettait qu'il y eût si peu de monde, mais c'était un mardi. Il y aurait des gens pour le week-end. La saison n'avait pas été bonne. D'habitude ils avaient beaucoup de pensionnaires anglais, mais les temps étaient devenus difficiles outre-Manche et les Britanniques venaient seulement passer le week-end à Royal et s'en retournaient chez eux après avoir perdu leur argent. Ce n'était plus comme autrefois, concluait-il en haussant les épaules avec résignation. Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas...

— C'est bien vrai, dit Bond.

CHAPITRE XXIII

Une marée de passion

Ils parlaient sur le seuil, devant la chambre de Vesper. Quand le propriétaire les eut laissés, Bond la poussa dans la pièce et ferma la porte. Puis il posa les mains sur les épaules de la jeune femme et l'embrassa sur les deux joues. – C'est le paradis, dit-il.

Les yeux de Vesper brillaient. Ses mains se posèrent sur les avant-bras de Bond. Il vint se placer contre elle et lui prit la taille. La tête de Vesper se renversa en arrière et elle entrouvrit la bouche sous celle de Bond.

— Ma chérie, dit-il.

Il pressa de plus en plus sa bouche contre celle de Vesper, forçant de sa langue le passage entre les dents ; la langue de la fille se mit à l'œuvre, d'abord timidement, puis avec plus de passion. Il fit glisser ses mains jusque sur les fesses rondes, les empoigna avec vigueur, pressa l'un contre l'autre le centre de leurs deux corps. Pantelante, elle écarta sa bouche, et ils restèrent enlacés, tandis qu'il caressait ses joues avec la sienne et qu'il sentait les seins fermes se presser contre lui. Alors, il redressa la tête, saisit les cheveux, fit pencher la tête de la jeune femme en arrière, pour pouvoir l'embrasser de nouveau. Elle le repoussa et tomba épuisée sur le lit. Un moment ils se regardèrent, pleins de désir.

— Pardon, Vesper ! Je n'avais pas l'intention... maintenant.

Il vint s'asseoir à côté d'elle et ils se regardèrent longuement avec tendresse, tandis que dans leurs veines, la marée de passion commençait à refluer.

Elle se pencha pour déposer un baiser au coin de la bouche de Bond, puis elle repoussa de son front moite la virgule noire de ses cheveux.

— Mon chéri, dit-elle, donnez-moi une cigarette. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mon sac, dit-elle en regardant distraitement tout autour de la chambre.

Bond alluma une cigarette et la lui plaça entre les lèvres. Elle aspira à pleins poumons une longue bouffée de fumée et la laissa échapper par la bouche dans un lent soupir.

Bond l'entoura de son bras, mais elle se leva et alla à la fenêtre. Elle resta là, lui tournant le dos.

Bond regarda les mains de Vesper et vit qu'elles tremblaient encore.

— Il me faut un petit moment pour me préparer avant le dîner, dit Vesper sans se retourner. Pourquoi n'iriez-vous pas vous baigner ? Je déferai votre valise.

Bond se leva du lit et vint se placer derrière elle. Il l'entoura de ses bras et prit chacun de ses seins dans l'une de ses mains. Les paumes les contenaient tout juste et il sentait leurs pointes se durcir sous la caresse. Elle posa les mains sur celles de Bond et les pressa contre elle, mais elle continuait à regarder au-dehors.

— Pas maintenant, dit-elle à voix basse.

Bond se pencha et caressa de ses lèvres la nuque de la jeune femme. Il la tint étroitement serrée contre lui pendant un instant, puis il la laissa aller.

— Très bien, Vesper, dit-il.

Il alla à la porte et se retourna. Elle n'avait pas bougé. Pour une raison ou pour une autre, il eut l'impression qu'elle pleurait. Il fit un pas vers elle et se rendit compte alors qu'ils n'avaient plus rien à se dire.

— Mon amour, dit-il.

Puis il sortit en refermant la porte derrière lui. Il alla dans sa chambre et s'assit sur le lit. Il se sentait encore bouleversé par le flot de passion qui avait traversé son corps. Il était partagé entre le désir de s'étendre de tout son long sur le lit et celui d'aller se rafraîchir et revivre dans la mer. Il hésita un moment, puis finit par prendre dans sa valise un caleçon de bain en toile blanche et un pyjama bleu foncé.

Bond avait toujours détesté les pyjamas ; il avait dormi nu jusqu'au moment où, à Hong-Kong, à la fin de la guerre, il avait découvert un compromis parfait. C'était une veste de pyjama qui lui arrivait presque aux genoux. Elle n'avait pas de boutons, mais simplement une ceinture lâche autour de la taille. Les manches, larges et courtes, se terminaient à la hauteur du coude. C'était frais, confortable, et ce vêtement avait maintenant l'avantage supplémentaire, quand il l'enfilait par-dessus son costume de bain, de cacher toutes ses cicatrices, à l'exception des bracelets blancs qu'il

portait aux chevilles et aux poignets, et de la marque de SMERSH qui apparaissait sur sa main droite.

Il enfila une paire de sandales de cuir bleu foncé, descendit l'escalier, sortit de la maison et traversa la terrasse. En passant sur la plage devant la façade de la maison, il pensa à Vesper, mais il s'empêcha de se retourner pour voir si elle était toujours à la fenêtre. Si elle le vit, elle ne se manifesta pas.

Il marcha le long du rivage sur le sable doré et dur jusqu'à se trouver hors de vue de l'auberge. Alors il ôta sa veste de pyjama, courut sur quelques mètres et plongea rapidement dans les courtes vagues. La pente de la plage était rapide. Il resta sous l'eau aussi longtemps qu'il le put, nageant vigoureusement et sentant sur son corps la douce fraîcheur de l'eau. Puis il émergea, écarta ses cheveux. Il était près de sept heures et le soleil avait perdu beaucoup de sa vigueur. Avant peu de temps, il disparaîtrait derrière le bord le plus éloigné de la baie ; mais, à ce moment, Bond l'avait dans les yeux ; il se mit sur le dos et nagea en s'éloignant, de manière à l'avoir le plus longtemps possible sur lui.

Quand il atteignit le rivage, près d'un kilomètre et demi plus loin, l'ombre avait déjà recouvert le pyjama ; mais Bond savait qu'il avait le temps de s'étendre sur le sable dur et de se sécher avant d'être atteint par le crépuscule.

Il ôta son costume de bain et examina son corps. Il n'y avait plus que quelques traces de ses blessures. Il haussa les épaules et s'étendit les bras en croix, contemplant le ciel vide et pensant à Vesper.

Ses sentiments étaient confus et cette confusion l'agaçait. Tout avait commencé pourtant par des sentiments très simples. Bond avait eu l'intention de coucher avec la jeune femme aussitôt qu'il le pourrait, parce qu'il la désirait, et aussi, il se l'avouait à lui-même, parce qu'il voulait soumettre à une dernière épreuve la restauration de sa santé et de ses forces viriles. Il pensait qu'ils coucheraient ensemble pendant quelques jours et qu'ils pourraient se voir de temps en temps à Londres. Puis surviendrait l'inévitable rupture, qui serait facilitée par leurs situations respectives dans le Service. Si ça ne s'arrangeait pas de soi-même, il pourrait se rendre en mission à l'étranger, ou bien, il y pensait également, démissionner, pour voyager à travers le monde, comme il en avait toujours eu envie.

Mais, d'une certaine façon, il s'était beaucoup plus attaché à Vesper ; depuis deux semaines ses sentiments avaient progressivement changé.

Il trouvait légère et sans souci la compagnie de la jeune femme. Il y avait en elle quelque chose de mystérieux qui le stimulait constamment. Elle livrait peu de sa vraie personnalité ; aussi longtemps qu'ils vivraient ensemble, il y aurait toujours en elle comme un jardin secret, à l'intérieur duquel il ne serait jamais admis. Elle était prévenante et pleine d'estime pour lui, sans être esclave et sans rien sacrifier de sa fierté. Et maintenant il savait qu'elle était profondément sensuelle, facile à émouvoir, mais que la conquête de son corps, à cause de cette région inaccessible qui était en elle, aurait chaque fois la délicieuse saveur d'un viol. L'aimer physiquement serait un voyage bouleversant sans la déception qui accompagne l'arrivée à destination. Elle se donnerait avec avidité, pensait-il, elle prendrait une joie gourmande à tous les plaisirs que suppose l'intimité du lit, mais elle ne se laisserait jamais posséder.

Bond, étendu nu sur la plage, essayait de chasser de son esprit les conclusions qu'il lisait dans le ciel. Il tourna la tête vers la plage et vit que l'ombre du promontoire était sur le point d'arriver jusqu'à lui.

Il se leva et fit tomber autant qu'il put le sable qui recouvrait son corps. Il décida de prendre un bain en rentrant, ramassa distraitement son costume de bain et se mit à suivre le rivage. Ce n'est qu'en arrivant à l'endroit où il avait laissé sa veste de pyjama et en se baissant pour la ramasser qu'il se rendit compte qu'il était toujours nu. Sans se soucier de son costume de bain, il enfila la veste légère et se dirigea vers l'hôtel.

À ce moment, sa décision était prise.

CHAPITRE XXIV

Fruit défendu

En rentrant dans sa chambre, il fut profondément touché de trouver toutes ses affaires rangées, sa brosse à dents, son rasoir et ses accessoires bien alignés d'un côté de la tablette de verre placée au-dessus du lavabo. De l'autre côté se trouvaient la brosse à dents de Vesper, un ou deux flacons et un pot de crème pour le visage.

Il jeta un coup d'œil aux flacons et vit avec surprise que l'un d'eux contenait des comprimés de somnifère. Les nerfs de Vesper avaient peut-être été plus secoués qu'il ne l'avait imaginé par les événements survenus dans la villa.

La baignoire avait été remplie et, sur une chaise, se trouvait, à côté d'une serviette, un flacon d'une coûteuse essence de pin pour le bain.

— Vesper...

— Oui ?

— Vous allez trop loin. Vous me donnez l'impression que je suis un gigolo ruineux.

— On m'a dit de veiller sur vous. Je ne fais que ce qu'on m'a dit de faire.

— Chérie, le bain est absolument parfait. Voulez-vous m'épouser ?

— C'est d'une esclave que vous avez besoin, non d'une femme.

— Je vous veux.

— Eh bien, moi, je veux mon homard et mon champagne. Alors, dépêchez-vous.

— Très bien, très bien, dit Bond.

Il se sécha, passa une chemise blanche et un pantalon bleu foncé. Il espérait qu'elle serait aussi simplement habillée que lui et, quand elle apparut, sans avoir frappé, dans l'embrasure de la porte, il fut enchanté de la voir vêtue d'un chemisier de toile bleu passé, de la couleur de ses yeux, et d'une jupe plissée de coton rouge foncé.

— Je ne pouvais plus attendre. Je suis affamée. Ma chambre est au-dessus de la cuisine et je suis torturée par ces merveilleuses odeurs.

Il vint au-devant d'elle et la prit par la taille.

Elle prit sa main et ils descendirent ensemble jusqu'à la terrasse, où leur table avait été dressée à un endroit qui se trouvait éclairé par la lumière de la salle à manger vide.

Le champagne que Bond avait commandé à leur arrivée était dans un seau à glace argenté, à côté de leur table. Bond emplit leurs verres jusqu'au bord. Vesper s'intéressa à un délicieux pâté de foie fait à la maison ; elle les servit l'un et l'autre de pain croustillant et de beurre qu'on avait apporté sur des glaçons.

Ils burent en se regardant dans les yeux et Bond remplit leurs verres à nouveau jusqu'au bord.

Tandis qu'ils mangeaient, Bond lui raconta son bain. Ils firent des projets pour le lendemain matin. Pendant toute la durée du repas, ils s'abstinrent de faire allusion aux sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre ; mais la perspective de la nuit qui allait venir mettait dans les yeux de Vesper une lueur d'excitation, comparable à celle dont brillaient les yeux de Bond. Ils laissaient leurs mains et leurs pieds s'effleurer de temps en temps, comme pour atténuer la tension de leurs corps.

Quand le homard eut apparu et disparu, quand la seconde bouteille de champagne fut à moitié vide, et comme ils venaient d'étendre une épaisse couche de crème sur leurs fraises des bois, Vesper laissa échapper un profond soupir de satisfaction.

— Je me conduis comme un petit cochon, dit-elle sur un ton enjoué. Vous me faites toujours manger ce que j'aime le mieux. Je n'avais jamais été gâtée ainsi. (Elle eut un regard pour la baie, illuminée par le clair de lune, de l'autre côté de la terrasse.) Je désire mériter cela.

Il y avait dans sa voix comme une intonation forcée.

— Que voulez-vous dire ? demanda Bond surpris.

— Oh, je ne sais pas ! Je suppose que les gens ont ce qu'ils méritent. Donc je mérite peut-être ce que j'ai.

Elle le regarda en souriant. Ses yeux se rétrécirent d'un air railleur.

— En réalité, vous ne savez pas grand-chose de moi, dit-elle soudain.

Bond fut surpris du sérieux qui perçait soudain dans le ton de la voix.

— J'en sais bien assez, répondit-il en riant. Tout ce que j'ai besoin de savoir jusqu'à demain, jusqu'à après-demain et le jour suivant. Vous ne

savez pas grand-chose de moi non plus, si vous allez par là.

Il emplît les verres. Vesper le regarda d'un air songeur.

— Les êtres sont des îles, dit-elle. Ils ne se touchent pas réellement. Si près qu'ils soient, ils sont encore séparés. Même quand ils sont mariés depuis cinquante ans.

Désappointé, Bond se mit à craindre qu'elle n'eût le *vin triste* Trop de champagne l'avait rendue mélancolique. Mais soudain elle eut un éclat de rire heureux.

— Ne faites pas cette tête ! (Elle passa la main sur celle de Bond.) Je me mettais simplement à devenir sentimentale. De toute façon, mon île se sent ce soir très proche de la vôtre.

Et elle but une gorgée de champagne.

Bond rit, soulagé.

— Réunissons-nous pour former une péninsule, dit-il. Maintenant, dès que nous aurons terminé nos fraises.

— Non, dit-elle, coquette. Il me faut du café.

— Et du cognac, répliqua Bond.

Le petit nuage – le deuxième – était passé. Ce dernier nuage laissait toutefois un petit point d'interrogation en suspens. Celui-ci se dissipa rapidement à la chaleur de leur intimité rétablie.

Quand ils eurent pris leur café et tandis que Bond sirotait son cognac, Vesper se leva et vint se placer derrière lui.

— Je suis fatiguée, dit-elle, une main sur l'épaule de Bond.

Il leva la main et la retint. Ils restèrent un moment sans bouger. Elle se pencha et, le temps d'effleurer de ses lèvres les cheveux de Bond, elle était partie. Quelques secondes plus tard la lumière apparut à la fenêtre de sa chambre.

Bond fuma en attendant de voir la lumière s'éteindre. Alors il se leva à son tour, s'arrêtant un instant pour dire bonsoir aux propriétaires et les féliciter du dîner. Après quelques congratulations, il monta l'escalier.

Il n'était pas plus de neuf heures et demie quand, après avoir traversé la salle de bains, il entra dans la chambre de Vesper et referma la porte derrière lui.

Le clair de lune filtrait à travers les volets à moitié clos et venait effleurer les ombres secrètes du corps neigeux étendu sur le vaste lit.

Bond s'éveilla dans sa propre chambre à l'aube et resta étendu un moment, à rassembler ses souvenirs.

Puis il sortit silencieusement du lit. Vêtu de sa veste de pyjama, il passa devant la porte de Vesper et sortit de la maison pour aller sur la plage.

La mer était douce et calme dans le soleil levant. De petites vagues roses venaient paresseusement lécher le sable. Il faisait frais. Néanmoins Bond ôta sa veste de pyjama et, tout nu, se promena le long du rivage, jusqu'à l'endroit où il s'était baigné la veille au soir. Alors il entra lentement et délibérément dans l'eau, jusqu'à en avoir au menton. Il souleva ses pieds du fond et se laissa couler en se tenant le nez et en fermant les yeux ; il sentait l'eau froide étriller son corps et ses cheveux.

Le miroir de la baie était absolument lisse, sauf là où sautait quelque poisson. Sous l'eau, il imaginait une scène amusante et il souhaitait que Vesper, traversant les pins, apparût soudain. Il se représentait son étonnement à le voir tout à coup surgir du sein des flots.

Quand, une bonne minute plus tard, il revint à la surface dans un poudrolement d'écume, il fut désappointé. Personne n'était en vue. Il nagea un moment, se laissa flotter à la dérive ; puis, quand le soleil lui parut assez chaud, il revint sur la plage, s'étendit sur le dos et se réjouit en pensant au corps que la nuit précédente lui avait rendu.

Comme la veille au soir, il scruta le ciel vide, et y lut la même réponse.

Au bout d'un moment, il se leva et marcha lentement le long de la plage, jusqu'à l'endroit où il avait laissé son pyjama.

Il demanderait le jour même à Vesper de se marier avec lui. Il en était tout à fait sûr. Le tout était de choisir le moment propice.

CHAPITRE XXV

Bandeau noir

Il quittait lentement la terrasse, pour entrer dans la demi-obscurité de la salle à manger aux volets encore fermés, quand, avec surprise, il vit Vesper sortir de la cabine téléphonique vitrée qui se trouvait près de la porte d'entrée, et gravir sans bruit l'escalier conduisant à leurs chambres.

— Vesper !

Il l'appelait, pensant qu'elle avait peut-être reçu quelque message urgent, les concernant tous les deux.

Elle se retourna rapidement et posa une main sur sa bouche. Un moment, plus longtemps qu'il n'eût été nécessaire, elle le regarda, les yeux dilatés.

— Qu'y a-t-il, chérie ? demanda-t-il, vaguement troublé et craignant qu'une crise ne vînt bouleverser leurs existences.

— Oh, dit-elle à bout de souffle, vous m'avez fait peur ! C'était seulement... je téléphonais à Mathis. À Mathis... je voulais savoir s'il pourrait me procurer une autre robe. Vous savez, par cette amie dont je vous ai parlé, la vendeuse. Vous voyez...

Elle parlait très vite ; ses paroles venaient en désordre, tout en tâchant d'être persuasives.

— Vous voyez, je n'ai vraiment plus rien à me mettre. Je pensais pouvoir l'attraper chez lui, avant qu'il ne parte pour le bureau. Je ne connais pas le numéro de téléphone de mon amie et je pensais vous faire une surprise. Je ne voulais pas que vous m'entendiez bouger, je ne voulais pas vous réveiller. Est-ce que l'eau est bonne ? Vous vous êtes baigné ?... Vous auriez dû m'attendre.

— L'eau est merveilleuse, dit Bond, décidé à la rassurer, bien qu'irrité par ce qu'il y avait certainement de coupable sous ses mystères enfantins. Rentrez, que nous prenions notre petit déjeuner sur la terrasse. J'ai une faim

dévorante. Je suis désolé de vous avoir fait peur. J'ai tout simplement été surpris de voir quelqu'un par ici à une heure aussi matinale.

Il l'entoura de son bras, mais elle se dégagea et monta rapidement l'escalier.

— Moi aussi j'ai été très surprise de vous voir, dit-elle, essayant de minimiser l'incident et de le prendre légèrement. Vous aviez l'air d'un fantôme, d'un noyé, avec vos cheveux qui vous tombaient dans les yeux.

Elle eut un rire dur et, s'en rendant compte, elle passa du rire à la quinte de toux.

— J'espère ne pas avoir pris froid, dit-elle.

Elle essayait de mettre debout son échafaudage de mensonges. Bond avait envie de lui donner une fessée, de lui ordonner de se détendre et de dire la vérité. Mais il n'en fit rien et lui donna simplement une petite tape rassurante sur le dos, à la porte de sa chambre, en lui disant de se dépêcher de prendre son bain.

Puis il entra dans sa propre chambre.

Leur amour ne devait jamais redevenir ce qu'il avait été. Les jours qui suivirent furent un désastre de fausseté et d'hypocrisie, avec un mélange de larmes et de moments de passion animale, auxquels elle s'abandonnait avec une avidité que leur manque de sincérité dans la journée rendait gênante.

À plusieurs reprises, Bond essaya de renverser les murs de ce terrible malentendu. Il ne cessait de ramener la conversation sur l'épisode fatal, celui de la communication téléphonique, mais elle se cramponnait obstinément à sa première version, en y apportant des embellissements auxquels, Bond le savait, elle avait pensé par la suite. Elle alla même jusqu'à prétendre que Bond la soupçonnait d'avoir un autre amant.

Ces scènes se terminaient inévitablement dans les larmes et dans des crises qui frisaient l'hystérie.

Chaque jour l'atmosphère devenait plus pénible.

Il semblait inconcevable à Bond que les liens entre deux êtres humains pussent se dissoudre ainsi, du jour au lendemain, et il fouillait son esprit à la recherche d'une explication.

Il sentait que Vesper était aussi horrifiée que lui par cette situation ; en tout cas, elle en souffrait encore davantage. Mais le mystère de la communication téléphonique, mystère que Vesper continuait à dérober farouchement, presque avec terreur, faisait planer une ombre, qui

s'épaississait à mesure que s'accumulaient d'autres petits mystères et d'autres réticences.

Déjà, ce jour-là, pendant le déjeuner, les choses avaient empiré.

Après un petit déjeuner qui leur avait coûté à l'un et à l'autre un effort, Vesper avait prétexté un mal de tête, pour rester dans sa chambre à l'abri du soleil. Bond prit un livre et fit plusieurs kilomètres à pied le long de la plage. Au moment de rentrer, il avait décidé en lui-même de tirer l'affaire au clair pendant le déjeuner.

Dès qu'ils se furent assis, il s'excusa gaiement de lui avoir fait peur près de la cabine téléphonique, puis il changea de sujet de conversation et se mit à décrire ce qu'il avait vu au cours de sa promenade. Mais Vesper était distraite et ne répondait que par monosyllabes. Elle jouait avec ce qui était dans son assiette, évitait le regard de Bond et regardait derrière lui d'un air préoccupé.

Quand elle eut laissé une ou deux phrases sans réponse, Bond se réfugia à son tour dans le mutisme et revint à ses sombres pensées.

Soudain elle se raidit. Sa fourchette tomba au bord de son assiette, ricocha bruyamment sur la table, puis sur le sol.

Bond leva les yeux. Elle était blanche comme un linge. La terreur peinte sur le visage, elle regardait par-dessus l'épaule de son compagnon. Celui-ci se retourna et vit qu'un homme venait de s'installer à une table de l'autre côté de la terrasse, assez loin d'eux. Un homme assez ordinaire, en vêtements trop sombres ; au premier coup d'œil, Bond le situa comme un homme d'affaires en voyage sur la côte, qui venait de découvrir cette auberge, ou qui avait trouvé son adresse dans le Guide Michelin.

— Qu'y a-t-il, chérie ? demanda-t-il avec anxiété.

Les yeux de Vesper ne pouvaient se détacher de cette silhouette.

— C'est l'homme de la voiture, dit-elle d'une voix étouffée. L'homme qui nous suivait. Je sais que c'est lui.

Bond regarda de nouveau par-dessus son épaule. Le patron, planté près du nouveau client, prenait la commande. Cette scène était parfaitement normale. Les deux hommes échangèrent des sourires à propos d'un détail du menu ; ils tombèrent d'accord et le patron reprit la carte. Après un dernier échange de vues, qui paraissait porter sur la question du vin, il se retira.

L'homme eut l'air de se rendre compte qu'on le regardait. Il leva les yeux et examina le couple pendant un instant, sans curiosité apparente. Puis

il prit un porte-documents sur une chaise à côté de lui, en tira un journal qu'il se mit à lire, les coudes sur la table.

Quand l'homme s'était tourné vers eux, Bond avait remarqué qu'il portait un couvre-œil noir, qui ne tenait pas par un ruban, mais était fixé comme un monocle. Autrement, il avait l'air d'un brave homme d'âge mûr, avec des cheveux châtain foncé coiffés en arrière, et – Bond l'avait remarqué pendant qu'il parlait au patron – des dents blanches, particulièrement larges.

Bond se retourna vers Vesper.

— Vraiment, chérie, il a l'air innocent. Êtes-vous sûre qu'il s'agit du même homme ? Nous ne pouvons pas espérer avoir cette auberge pour nous seuls.

Le visage de Vesper était toujours un masque livide. Ses deux mains étaient crispées au bord de la table. Il crut qu'elle allait s'évanouir et fit mine de se lever pour aller auprès d'elle, mais elle l'arrêta d'un geste. Elle saisit un verre de vin et en but une longue gorgée. Le verre tintait contre ses dents et elle dut s'aider de l'autre main. Puis elle reposa le verre.

Elle le regarda d'un œil triste.

— Je sais que c'est le même homme.

Il tenta de la raisonner, mais elle n'y prêta aucune attention. Après avoir lancé une ou deux fois par-dessus son épaule un regard qui exprimait une étrange soumission, elle dit qu'elle avait de plus en plus mal à la tête et qu'elle passerait l'après-midi dans sa chambre. Elle quitta la table et rentra dans la maison sans se retourner.

Bond était décidé à la tranquilliser. Il commanda du café, se leva et se dirigea discrètement vers la cour. La Peugeot noire qui se trouvait là pouvait bien, en vérité, être la conduite intérieure qu'ils avaient vue, mais elle pouvait aussi bien en être une autre, parmi le million de voitures semblables qui circulaient sur les routes françaises. Il jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur, mais il était vide ; il essaya d'ouvrir le coffre, qui était fermé. Il nota le numéro qui était de Paris puis alla rapidement aux w.-c., situés à côté de la salle à manger, tira la chasse d'eau et revint sur la terrasse.

L'homme qui était en train de manger, ne leva pas les yeux de son assiette.

Bond prit la chaise de Vesper pour pouvoir surveiller l'autre table.

Quelques minutes plus tard, l'homme demanda l'addition, paya et partit. Bond entendit la Peugeot démarrer. Le bruit de moteur ne tarda pas à

disparaître dans la direction de Royal.

Au patron, qui rentrait dans la salle, Bond expliqua que « Madame » avait malheureusement un léger coup de soleil. Le patron exprima ses regrets et s'étendit sur le danger qu'il y a à sortir par tous les temps. Bond lui posa, d'un air détaché, une question sur son autre client. « Il me rappelle un de mes amis qui avait, lui aussi, perdu un œil. Ils portent le même genre de bandeau. »

Le patron répondit que cet homme était un étranger. Il avait été enchanté de son déjeuner et il avait dit qu'il repasserait dans deux ou trois jours et qu'il reviendrait prendre un repas à l'auberge. Apparemment, il était Suisse, à en juger par son accent. Voyageur de commerce en montres. C'était terrible, de n'avoir qu'un œil. Être astreint à porter ce bandeau toute la journée ! Le patron supposait toutefois qu'on devait s'y habituer.

— C'est, en effet, très triste, dit Bond. Vous non plus, vous n'avez pas eu de chance, ajouta-t-il, en désignant d'un geste la manche vide du patron. Pour ma part, j'ai été plus favorisé.

Ils parlèrent encore un moment de la guerre, puis Bond se leva.

— Au fait, dit-il, madame a eu très tôt ce matin une communication téléphonique qu'il ne faut pas que j'oublie de vous régler. Pour Paris, un numéro d'« Élysées », je crois, ajouta-t-il, se rappelant que c'était le central de Mathis.

— Merci, monsieur, mais tout est en règle. J'ai parlé ce matin à Royal, et le bureau m'a dit qu'un de mes clients avait demandé un numéro à Paris et n'avait pas obtenu de réponse. Le bureau demandait si madame désirait maintenir son appel. Je regrette, mais cela m'est sorti de l'idée. Peut-être monsieur voudra-t-il en informer madame. Mais c'est d'un numéro d'« Invalides » que l'on m'a parlé.

CHAPITRE XXVI

Dors bien, ma chérie »

Les deux jours qui suivirent ressemblèrent au précédent.

Le quatrième jour, Vesper partit de bonne heure pour Royal. Un taxi vint la chercher et la ramena. Elle avait besoin d'un médicament.

Ce soir-là, elle fit un grand effort pour être gaie. Elle but beaucoup et, quand ils montèrent chez eux, elle l'emmena dans sa chambre et se donna à lui avec fougue. Le corps de Bond répondit à cet appel. Mais, ensuite, la jeune femme se mit à verser sur son oreiller des larmes amères. Désespéré, Bond retourna dans sa chambre. Il put à peine dormir. Au petit matin, il entendit la porte de Vesper s'ouvrir doucement. Quelques bruits légers lui vinrent du rez-de-chaussée. Il était sûr qu'elle était descendue à la cabine téléphonique. Peu après il entendit la porte se refermer avec précaution. Il en conclut que, de nouveau, elle n'avait pas obtenu de réponse de Paris.

Cela se passait le samedi.

Le dimanche, l'homme au couvre-œil noir était de retour pour le déjeuner. Bond le reconnut dès qu'il leva les yeux de son assiette. Tout ce que le patron lui avait dit, il l'avait répété à Vesper, omettant seulement (pour ne pas inquiéter sa compagne), de mentionner le fait que l'homme reviendrait peut-être.

Bond avait aussi téléphoné à Mathis, pour obtenir des renseignements sur la Peugeot. Elle avait été louée deux semaines auparavant à une firme respectable. Le client avait présenté des papiers suisses. Son nom était Adolph Gettler. Il avait donné comme adresse une banque de Zurich.

Mathis avait vérifié auprès de la police suisse. Oui, la banque en question avait bien un compte à ce nom. Ce compte était peu utilisé. Herr Gettler avait, semblait-il, quelque chose à faire avec l'industrie horlogère. On pourrait poursuivre l'enquête si des charges étaient relevées contre lui.

En entendant ces renseignements, Vesper avait haussé les épaules. Cette fois, dès que l'homme fit son apparition, elle quitta la table et monta

directement dans sa chambre.

Bond réfléchit. Quand il eut terminé, il monta à son tour. Les deux portes de la chambre de Vesper étaient verrouillées. Quand il se fut fait ouvrir, il vit que la jeune femme était restée assise près de la fenêtre, à guetter, vraisemblablement.

Son visage avait la froideur de la pierre. Il la conduisit près du lit et la fit asseoir à côté de lui. Ils s'assirent avec raideur, comme dans un compartiment de chemin de fer.

— Vesper, dit-il en tenant dans les siennes les mains glacées de son amie, cela ne peut pas continuer ainsi. Il faut en finir. Nous nous torturons et il n'y a qu'une façon d'arrêter cela. Ou vous me dites ce que tout cela signifie, ou nous partons. Immédiatement.

Elle ne répondit rien. Ses mains restaient sans vie.

— Ma chérie, dit-il, me répondrez-vous ? Vous savez que, le matin du premier jour, je suis rentré en vous demandant de m'épouser. Ne pouvons-nous pas tout reprendre à ce début ? Quel est cet épouvantable cauchemar qui est en train de nous tuer lentement ?

Tout d'abord, elle ne dit rien ; puis une larme se mit à couler lentement sur sa joue.

— Vous m'auriez épousée ?

Bond approuva d'un signe de tête.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! Elle se tourna vers lui et se blottit, le visage contre sa poitrine.

Il la tenait serrée.

— Dis-moi, mon amour, dit-il. Dis-moi ce qui te fait du mal.

Les sanglots se calmèrent un peu.

— Laisse-moi un instant, dit-elle avec une intonation changée. Une intonation résignée. Laisse-moi un peu réfléchir.

Elle prit le visage de Bond entre ses mains et l'embrassa. Elle le regardait avec tendresse.

— Mon chéri, j'essaie de faire ce qu'il y a de mieux pour nous. Je t'en prie, crois-moi. Mais c'est terrible. Je suis dans une situation épouvantable...

Elle se remit à pleurer, et se blottit à nouveau contre lui, comme une enfant en proie à un cauchemar.

Il la calma, caressa ses longs cheveux noirs, l'embrassa doucement.

— Va-t-en, maintenant, dit-elle. Il me faut le temps de réfléchir. Nous devons faire quelque chose.

Elle prit le mouchoir de Bond pour sécher ses larmes.

Elle le conduisit jusqu'à la porte ; ils marchaient étroitement enlacés. Alors il l'embrassa encore une fois et referma la porte derrière lui.

Ce soir-là la gaieté et l'intimité du premier jour étaient presque complètement revenues. Elle était surexcitée ; parfois son rire sonnait faux, mais Bond était décidé à ne pas contrarier ses nouvelles dispositions. Ce ne fut qu'à la fin du dîner qu'une remarque faite en passant la fit sursauter.

Elle mit une main sur celle de Bond.

— N'en parlons pas maintenant, dit-elle. Oublie cela pour le moment. C'est du passé. Je te dirai tout demain matin.

Elle le regarda et, soudain, ses yeux s'emplirent de larmes. Elle trouva un mouchoir dans son sac et les tamponna.

— Donne-moi encore du champagne, dit-elle avec un drôle de petit rire. J'en veux beaucoup. Tu bois plus que moi. Ça n'est pas juste.

Ils burent jusqu'à ce que la bouteille fût vide. Alors Vesper se leva. Elle heurta sa chaise et tituba.

— Je crois bien que je suis ivre, dit-elle. C'est affreux ! S'il te plaît, James, n'aie pas honte de moi. Je veux tellement être gaie. Et je suis gaie.

Elle resta debout près de lui et lui passa la main dans les cheveux.

— Viens vite, dit-elle. J'ai terriblement envie de toi, ce soir.

Le temps de lui envoyer un baiser, elle avait disparu.

Pendant deux heures, ils firent l'amour lentement, doucement, avec une passion comblée que, la veille Bond aurait cru ne voir jamais revenir. Les barrières de la contrainte et de la défiance semblaient s'être envolées ; les paroles qu'ils échangeaient étaient de nouveau innocentes et sincères ; il n'y avait plus de nuage entre eux.

— Il faut partir, maintenant, dit Vesper, quand Bond eut dormi un moment dans ses bras.

Elle le serra plus fort contre elle, comme si elle avait voulu rattraper ce qu'elle venait de dire. Elle murmurait des mots tendres, collait son corps tout entier contre celui de son amant.

Quand, finalement, il se leva et se pencha pour caresser ses cheveux, lui donner un dernier baiser sur les yeux et sur la bouche, en lui souhaitant bonne nuit, elle tendit la main vers l'interrupteur et alluma.

— Regarde-moi, dit-elle, et laisse-moi te regarder.

Il se mit à genoux auprès d'elle.

Elle examina chaque trait de son visage, comme si elle le voyait pour la première fois. Puis elle passa un bras autour de son cou. Ses yeux d'un bleu sombre étaient inondés de larmes, tandis qu'elle attirait doucement la tête de Bond et déposait un léger baiser sur ses lèvres. Puis elle le laissa aller et éteignit.

— Bonne nuit, mon amour adoré, dit-elle.

Bond se pencha pour l'embrasser encore une fois. Il sentit sur ses joues le goût des larmes.

Il alla à la porte et se retourna.

— Dors bien, ma chérie, dit-il. Ne te fais pas de mauvais sang. Tout ira bien désormais.

Il ferma doucement la porte et entra dans sa chambre, le cœur gros.

CHAPITRE XXVII

Un cœur qui saigne

Dans la matinée, le patron lui apporta la lettre.

Il fit irruption dans la chambre de Bond, tenant l'enveloppe devant lui comme si ç'avait été du feu.

— Il y a eu un terrible accident. Madame...

Bond sauta hors du lit et traversa la salle de bains, mais la porte de communication était verrouillée. Il revint sur ses pas avec la rapidité de l'éclair, retraversa sa chambre et croisa dans le couloir une femme de chambre qui s'éloignait, terrifiée.

La porte de Vesper était ouverte. Le soleil qui passait au travers des volets éclairait le lit. Au-dessus du drap, on ne voyait que les cheveux noirs ; sous les couvertures, on apercevait la forme de son corps, raidie et moulée comme la statue d'un gisant.

Bond tomba à genoux à côté du lit et écarta le drap.

Elle dormait. Elle devait dormir. Ses yeux étaient clos. Rien n'était changé dans l'expression de son cher visage. Elle était exactement comme elle aurait dû être et cependant elle était immobile ; pas de pouls, pas de respiration. C'était cela. Elle ne respirait plus.

Un peu plus tard, le patron entra et toucha l'épaule de Bond. Il désignait un verre vide sur la table de chevet. Il y avait un dépôt de poussière blanche au fond de ce verre, posé à côté du livre qu'elle lisait, de ses cigarettes, des allumettes et du petit fouillis féminin, qui prenait maintenant un caractère pathétique : miroir, rouge à lèvres, mouchoir. Sur le sol, un flacon de somnifère vide, celui que Bond avait vu dans la salle de bains le premier soir.

Bond se releva et se secoua. Le patron lui tendit une lettre, il la saisit.

— S'il vous plaît, prévenez le commissaire, dit Bond. S'il a besoin de moi, je serai dans ma chambre.

Il s'en alla à tâtons, sans se retourner.

Il alla s'asseoir sur le bord de son lit et regarda par la fenêtre la mer paisible. Puis il contempla l'enveloppe, d'un air absent. Elle portait simplement ces mots, d'une large écriture : *Pour Lui*.

Une pensée traversa soudain l'esprit de Bond : elle devait avoir laissé des ordres pour qu'on la réveillât de bonne heure, afin que ce ne fût pas lui qui la trouvât.

Il retourna l'enveloppe. Il n'y avait pas longtemps que la langue chaude de Vesper en avait humecté le rabat.

Il eut un brusque haussement d'épaules et ouvrit l'enveloppe.

La lettre n'était pas longue. Après les premiers mots, il la relut rapidement, et à mesure sa respiration se faisait plus haletante.

Puis il la laissa tomber sur le lit, comme s'il s'était agi d'un scorpion.

Mon James chéri (ainsi commençait la lettre)

Je t'aime de tout mon cœur et tandis que tu liras ces lignes, j'espère que tu m'aimeras encore, parce que, dans ce cas, tu m'aimeras peut-être le temps de cette lecture, mais pas au-delà. Ainsi donc adieu, mon doux amour, tant que nous nous aimons encore. Adieu, mon chéri.

Je suis un agent du M.V.D. Oui, je suis agent double pour le compte des Russes. J'ai été engagée un an après la guerre et depuis je n'ai pas cessé de travailler pour eux. J'étais la maîtresse d'un Polonais de la R.A.F. Jusqu'au moment où je t'ai rencontré, je l'aimais encore. Tu pourras découvrir de qui il s'agit. Il a été décoré deux fois du Distinguished Service Order. Après la guerre, il fut entraîné par « M » et parachuté en Pologne. Les Russes l'ont pris et, en le torturant, ils ont découvert beaucoup de choses, en particulier sur mon compte. Ils sont venus me trouver et m'ont dit que mon amant aurait la vie sauve si j'acceptais de travailler pour eux. Il ne savait rien de tout cela, mais il était autorisé à m'écrire. Sa lettre me parvenait le 15 de chaque mois. J'ai vite compris que je ne pourrais pas en sortir. Je ne pouvais supporter l'idée de voir venir un 15 du mois sans recevoir de lettre. Ç'aurait été comme si je l'avais tué de ma main. J'ai essayé de leur fournir le moins de renseignements possible. Tu peux me croire. Puis on en vint à s'occuper de toi. Je

leur dis qu'on t'avait confié cette mission à Royal, en quoi consistait ta couverture, et ainsi de suite. C'est pourquoi ils étaient renseignés sur ton compte avant ton arrivée et c'est ainsi qu'ils ont eu le temps d'installer les micros. Ils soupçonnaient Le Chiffre, mais ils ne savaient pas en quoi consistait ta mission, sauf qu'elle avait quelque chose à faire avec lui. Je ne leur en avais pas dit davantage.

Puis on m'a dit de ne pas rester derrière toi au casino et de m'assurer que ni Leiter ni Mathis ne se placeraient à cet endroit. C'est pourquoi l'homme de main a failli réussir à te tuer. Puis il a fallu que je joue la comédie de l'enlèvement. Tu t'es peut-être demandé pourquoi j'avais été si calme au night-club. Ils ne m'ont pas fait de mal parce que je travaillais pour le M.V.D.

Mais quand j'ai su ce qu'on t'avait fait, bien que ce fût Le Chiffre et qu'il se fût révélé comme un traître, j'ai décidé de ne pas aller plus avant. À ce moment, j'étais déjà amoureuse de toi. Ils voulaient que j'obtienne des renseignements de toi pendant ta convalescence, mais j'ai refusé. J'étais contrôlée de Paris. Il fallait que j'appelle deux fois par jour un numéro d'Invalides. Ils m'ont menacée et finalement ils ont abandonné mon contrôle et j'ai appris que mon amant, resté en Pologne, devrait mourir. Mais ils craignaient peut-être que je ne parle, du moins je le suppose, et j'ai reçu un avertissement, définitif, selon lequel SMERSH viendrait me chercher, si je n'obéissais pas. Je n'en ai pas tenu compte. Je t'aimais. Alors j'ai vu l'homme au Splendide, l'homme au couvre-œil noir, et je me suis aperçue qu'il s'était renseigné sur mes allées et venues. C'était la veille du jour où nous sommes venus ici. J'ai espéré pouvoir me débarrasser de lui. J'ai décidé de devenir ta maîtresse et ensuite de m'échapper en Amérique du Sud par Le Havre. J'espérais avoir un enfant de toi et pouvoir prendre un nouveau départ ailleurs. Mais ils nous ont suivis. On ne peut jamais leur échapper.

Je savais que, si je t'en parlais, ce serait la fin de notre amour. Je me suis rendu compte que je n'avais pas d'autre choix : ou bien j'attendais d'être tuée par SMERSH, et tu l'aurais peut-être été avec moi, ou bien je me tuais moi-même.

Voilà, mon amour chéri. Tu ne peux m'empêcher de t'appeler ainsi et de te dire que je t'aime. J'emporte cela avec moi, et tous mes souvenirs de toi.

Je ne peux pas te dire grand-chose pour t'aider. Le numéro de Paris était Invalides 55-20. Je n'ai jamais été en contact avec personne à Londres. Tout se passait par l'intermédiaire d'une boîte aux lettres, un marchand de journaux, 450 Charing Cross.

La première fois que nous avons dîné ensemble, tu m'as parlé de cet homme reconnu coupable de trahison en Yougoslavie. Il a dit : J'ai été entraîné par la tempête qui déferle sur le monde. C'est ma seule excuse. Pour cette raison, et pour l'amour de l'homme dont j'ai essayé de sauver la vie.

Il est tard, je suis fatiguée et tu es là, derrière ces deux portes. Mais il faut que je sois courageuse. Tu pourrais me sauver la vie, mais je ne pourrais plus soutenir le regard de tes yeux chéris.

Mon amour... mon amour...

V.

Bond jeta cette lettre. Il se frotta les mains machinalement. Soudain il se frappa les tempes du poing et se leva. Il regarda un moment la mer tranquille, puis cracha, tout haut, une affreuse obscénité.

Ses yeux étaient humides ; il les essuya.

Il enfila une chemise et un pantalon. Le visage calme et froid, il descendit et alla s'enfermer dans la cabine téléphonique.

Tandis qu'il attendait qu'on lui donnât Londres, il passait calmement en revue les faits exposés dans la lettre de Vesper. Tout devenait clair. Les ombres légères, les points d'interrogation des quatre dernières semaines, que son instinct avait notés, mais que son intelligence avait rejetés, étaient là comme autant de panneaux de signalisation.

Il ne la voyait plus maintenant que comme une espionne. Leur amour et sa douleur étaient relégués à l'arrière-plan. Plus tard, peut-être les exhumerait-il, les examinerait-il sans passion et les refoulerait-il ensuite pour qu'ils allassent rejoindre ses autres souvenirs sentimentaux, qu'il avait plutôt tendance à oublier. Maintenant il ne pouvait penser qu'à la trahison de Vesper à l'égard du Service et de son pays, au préjudice qui leur avait été

porté. En professionnel, il ne pensait qu'aux conséquences : des couvertures, qui tenaient depuis des années, brûlées ; les codes, que l'ennemi devait avoir découverts ; les secrets, qui devaient avoir transpiré, du cœur même de la section spécialement chargée de percer ceux de l'Union Soviétique...

C'était affreux. Dieu seul savait combien de temps il faudrait pour sortir de ce chaos.

Il grinçait des dents. Soudain les paroles de Mathis lui revinrent en mémoire : « Il y a autour de nous bien des cibles réellement noires. » Et avant : « Et SMERSH ?... Je ne peux me faire à l'idée que ces types vont et viennent en France, en tuant tous ceux qu'ils prennent pour des traîtres à leur système politique. »

Comme les dires de Mathis s'étaient rapidement vérifiés ! Et comme les petits sophismes de Bond lui avaient rapidement sauté à la figure !

Tandis que lui, Bond, avait « joué aux Indiens » à longueur d'année (la comparaison de Le Chiffre était exacte), le véritable ennemi avait travaillé tranquillement, froidement, sans héroïsme, tout près de lui.

Il eut soudain la vision de Vesper suivant un couloir, des documents à la main. Sur un plateau. On les leur apportait sur un plateau, pendant que lui, l'agent secret au double zéro, courait la prétentaine autour de la terre et « jouait aux indiens » !

Ses ongles s'incrustèrent dans ses paumes et son corps se couvrit d'une sueur de honte.

Eh bien ! Il n'était pas trop tard ! Il y avait une cible pour lui, à portée de main. Il allait s'intéresser à SMERSH et lui donner la chasse, jusqu'à ce qu'il l'abattît. Sans SMERSH, sans cette arme froide de mort et de vengeance, le M.V.D. ne serait plus qu'un service d'espions civils, ni meilleur ni pire que n'importe lequel de ceux qui servaient les puissances occidentales.

SMERSH était l'éperon. Soyez régulier, espionnez bien, ou vous mourrez. Inévitablement, sans que cela pose de question, on vous poursuivra jusqu'à la mort.

Il en était de même de l'ensemble de la machine russe. La peur en était le moteur. Pour eux, il était toujours plus sûr d'avancer que de reculer. Avancez contre l'ennemi et la balle vous manquera peut-être. Retirez-vous, évadez-vous, trahissez, et la balle ne vous manquera jamais.

Maintenant il s'attaquerait au bras qui tenait le fouet et le revolver. Le travail d'espionnage pouvait être laissé entre les mains des garçons à cols

blancs. Ils pouvaient espionner, et attraper les espions. Il s'attaquerait, lui, à ceux qui menacent les espions par-derrière, à la menace qui fait les espions.

Le téléphone sonna. Bond décrocha.

Il était en communication avec le « chaînon », l'officier de liaison extérieure, le seul correspondant de Londres à qui il fût autorisé à téléphoner de l'étranger. Et en cas de nécessité absolue.

— 007 à l'appareil. Cette ligne est ouverte. Communication urgente. Vous m'entendez ? Transmettez immédiatement : « 3030 était agent double, travaillant pour les Rouges. » Oui, nom de Dieu, j'ai bien dit : « était ». La garce est morte.

FIN

Table of Contents

<u>CHAPITRE PREMIER L'agent secret</u>
<u>CHAPITRE II Dossier pour « M »</u>
<u>CHAPITRE III Numéro 007</u>
<u>CHAPITRE IV Les oreilles ennemies vous écoutent</u>
<u>CHAPITRE V La fille du quartier général</u>
<u>CHAPITRE VI Deux hommes en chapeau de paille</u>
<u>CHAPITRE VII Rouge et noir</u>
<u>CHAPITRE VIII Abat-jour rose et Champagne</u>
<u>CHAPITRE IX Ce jeu est le baccara</u>
<u>CHAPITRE X La grande table</u>
<u>CHAPITRE XI Le moment de vérité</u>
<u>CHAPITRE XII Le tube de la mort</u>
<u>CHAPITRE XIII Un murmure d'amour Un murmure de haine</u>
<u>CHAPITRE XIV La vie en rose</u>
<u>CHAPITRE XV Lièvre noir et lévrier gris</u>
<u>CHAPITRE XVI La chair de poule</u>
<u>CHAPITRE XVII « Mon garçon »</u>
<u>CHAPITRE XVIII Une figure de roc</u>
<u>CHAPITRE XIX La tente blanche</u>
<u>CHAPITRE XX La nature du mal</u>
<u>CHAPITRE XXI Vesper</u>
<u>CHAPITRE XXII La conduite intérieure noire</u>
<u>CHAPITRE XXIII Une marée de passion</u>
<u>CHAPITRE XXIV Fruit défendu</u>
<u>CHAPITRE XXV Bandeau noir</u>
<u>CHAPITRE XXVI Dors bien, ma chérie »</u>
<u>CHAPITRE XXVII Un cœur qui saigne</u>